



HAL
open science

Les processus d'urbanisation du littoral de Dar-Es-Salaam : les exemples de Kundunchi et Kifamboni

Alexis Ruelle

► **To cite this version:**

Alexis Ruelle. Les processus d'urbanisation du littoral de Dar-Es-Salaam : les exemples de Kundunchi et Kifamboni. Géographie. 1997. dumas-01334645

HAL Id: dumas-01334645

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01334645>

Submitted on 21 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Procesuss D'urbanisation du Littoral
de Dar-es-Salaam: les exemples de
Kundunchi et Kigaboni

**Maîtrise de Géographie
T.E.R.**

**Année universitaire
1996-1997**



**LES PROCESSUS D'URBANISATION
DU LITTORAL DE DAR-ES-SALAAM:
les exemples de KUNDUNCHI et KIGAMBONI.**

Alexis RUELLE

sous la direction de :

François BART

et Bernard CALAS


**Institut de Géographie Louis PAPY
Université Michel de Montaigne-Bordeaux III**

I. F. R. A.
P. O. Box 5447
Nairobi Kenya

A mes parents,

sans qui, pour de nombreuses raisons, ce modeste travail n'aurait pas été réalisable.

IFRA



IFRA002908

N° d'Inventaire

Date 23.2.98

Cat. TZ/RUE T 711.409

REMERCIEMENTS

Sur le terrain

Je remercie mes camarades de « classe » : Seda Drouillard, Laure Laporte et Caroline Tessier, avec qui j'ai partagé ces quatre mois de vie sur le terrain.

Je remercie Bernard Calas et Ariel Crozon, qui ont passé la première semaine avec nous. Ils nous ont présenté à la Faculté de Géographie de Dar-es-Salaam, et ont organisé des excursions instructives à travers la ville, avec rythme et bonne humeur.

Je remercie les membres de l'Ambassade de France en Tanzanie, qui nous ont offert une aide morale et matérielle sans lesquelles nous nous serions sentis plus isolés. Une « mention particulière » est décernée à nos amis coopérants : Vincent Tettamenti et Pierre Bervas.

Je remercie mon ami tanzanien Ted Francis Maghama pour son travail et son amitié.

Pour le travail de rédaction.

Je remercie Francois Bart pour son encadrement sérieux et ses encouragements.

Je remercie Pierre Dumont pour m'avoir prêté cet outil moderne : l'ordinateur portable.

Je remercie Corinne, Pascal Mazurier, Coralie et Lulu pour leur patience !

AVANT PROPOS

Le travail qui suit a été réalisé après un séjour de quatre mois en Tanzanie. Il fera l'objet d'un article pour l'I.F.R.A (Institut Français de Recherche en Afrique), qui a financé une partie du voyage. Ce séjour a permis de récolter les informations du mémoire. Mais, cela a été fastidieux.

Le terrain n'a pas été facile. Il a fallu quelques temps pour s'acclimater. Pas seulement au climat pénible, mais aussi à l'atmosphère générale. Nous étions quatre étudiants mais n'avions pas de logement. Pour louer un appartement en Tanzanie, il faut payer son loyer d'une année à l'avance. Il a donc fallu se résigner à loger dans des petits hôtels ou des auberges de jeunesse. On déménageait régulièrement. Nous ne connaissions rien à l'Afrique et il a fallu s'habituer à notre nouvelle condition de *Wazungu* (les personnes blanches en swahili). Nous suscitons alors méfiance ou curiosité, mais nous ne pouvions plus passer inaperçus. D'autre part nous étions devenus avec notre petit budget d'étudiant, beaucoup plus riche que le tanzanien moyen. Ce qui n'est pas toujours évident à assumer.

Une partie de l'information a été recueillie auprès d'organismes locaux. Au début nous ne savions pas trop où chercher. Et pour trouver quoi d'abord ? Progressivement, nous fréquentions divers services administratifs tanzaniens. Nous apprenions à déjouer les « pièges » comme celui du : « Mister Y va bientôt arriver, patientez ». Finalement Mister Y ne venait jamais, ou sa secrétaire oubliait de le prévenir de votre présence. C'est le dernier mois du séjour où j'ai été le plus efficace dans ces administrations, car j'avais perfectionné ma technique d'approche.

J'ai mené des enquêtes dans des quartiers littoraux de la ville. Mais, je n'aurais rien pu faire si je n'avais pas été accompagné par un Tanzanien et si je n'avais pas été muni d'un permis de recherche. On se méfie d'un Blanc qui pose des questions. Mais, j'étais toujours accompagné par des responsables du quartiers et donc les gens parlaient volontiers. Les seuls problèmes ont été ceux de la langue et du résultat des enquêtes. Peu de Tanzaniens parlent l'anglais (et encore moins le français). Les quelques mots de swahili que j'ai appris à bredouiller ne me suffisaient pas pour tenir une discussion. Par contre ils me permettaient de gagner l'estime des autochtones. Les Tanzaniens de la côte sont fiers de leur langue et apprécient lorsqu'un étranger essaye de l'apprendre (même si il n'y arrive pas très bien). Quand aux enquêtes, elles étaient mal adaptées et peu scientifiques.

Il serait faux de dire qu'il n'y a rien d'écrit sur Dar-es-Salaam. Cependant les ouvrages universitaires sur le sujet sont difficiles à trouver (une grande partie de mes sources bibliographiques, ont été trouvées sur place), parfois un peu anciens et surtout inexistantes à l'échelle des quartiers étudiés.

J'ai donc essayé de présenter ici, le mieux possible, les maigres informations que j'ai pu récolter. Sur le terrain je pensais souvent à la France. Avec désespoir parfois. Je me disais, que si j'avais fait mon mémoire sur le littoral de Gironde, je n'aurais pas eu tous ces problèmes. J'aurais pu présenter un mémoire avec plus de documents et de rigueur scientifique. Mais affronter les difficultés du terrain tanzanien a rendu mon séjour très enrichissant. C'était une forme de voyage que je n'avais jamais expérimenté auparavant. Cela allait plus loin que le séjour touristique. C'était de l'exploration. Et les géographes sont des explorateurs.

TABLE DES MATIERES

<u>1ère PARTIE: LES ETAPES DE L'EXTENSION DE DAR-ES-SALAAM SUR LE DOMAINE LITTORAL</u>	5
<u>CHAPITRE I : LE SITE DE DAR-ES-SALAAM EST EXCEPTIONNEL</u>	6
1- Une côte au cadre physique offrant de nombreuses possibilités pour la navigation	6
a)- Le front océanique	6
b)- La ria : un port naturel	11
2- Dar-es-Salaam : un site mis en valeur récemment sur une côte au long passée historique	12
3 -Les sites de Kunduchi et Kigamboni	15
a)- Kunduchi : un site ancien au contact des eaux marines et terrestres	15
b)- Kigamboni, un site entre-deux-mers	15
<u>CHAPITRE II : LE LITTORAL DEVIENT L'ESPACE RESERVE DES COLONS PENDANT L'ERE ALLEMANDE.</u>	18
1- Les colons accaparent les terres a l'Est du centre originel.	18
a)- Les moyens législatifs.	18
b)- Le choix du site	19
2- Le second <i>bauordnung</i> ou la délimitation des zones de ségrégation racio-spatiales	22

<u>CHAPITRE III : L'ERE BRITANNIQUE AFFIRME LA PRESENCE EUROPEENNE SUR LES LITTORAUX.</u>	25
1-Les Anglais dans l'entre-deux-guerres	25
a)- Les bases juridiques de la propriété du sol : les Britanniques consolident les position allemandes.	25
b)- Les colons étendent les limites de leurs quartiers littoraux	27
2- Les colons Britanniques dans l'après-guerre continuent la conquête des espaces littoraux avec un plan d'aménagement.	28
a)- Le premier plan d'aménagement modifie l'aspect, mais pas la forme du système de ségrégation racio-spatiale.	31
b)- Oysterbay sur la côte océanique : le nouveau quartier résidentiel européen.	31
<u>CHAPITRE IV : APRES L'INDEPENDANCE ET JUSQU'A NOS JOURS, TROIS SECTEURS LITTORAUX HETEROGENES.</u>	35
1-Le port et le littoral « intérieur »	35
a)- Historique	35
b)- Gérer le port : l'héritage d'un appareil économique fondamental	36
2- Le littoral Nord s'étend, mais en excluant progressivement les plus pauvres	39
a)- Les marchés au poisson	39
b)- Les nouveaux secteurs résidentiels, l'exemple de Mbezi	44
c)- Les espaces récréatifs	45
d)- Les espaces industriels	54
3- Une côte Sud peu développée	55
a)- La côte Sud au-delà de Mjimwema	55
b)- Kigamboni	57

<u>2ème PARTIE</u> : LES QUARTIERS LITTORAUX DE LA PERIPHERIE DE DAR-ES-SALAAM, A TRAVERS LES EXEMPLES DE KUNDUCHI ET KIGAMBONI	61
A KUNDUCHI	63
<u>CHAPITRE I</u> : KUNDUCHI BEACH HOTEL	63
1- Description	66
2- Le kunduchi Beach Hotel aujourd'hui	66
<u>CHAPITRE II</u> : KUNDUCHI PWANI	73
1- Kunduchi est un établissement ancien	73
2- Kunduchi et le centre	73
a)- Les actes de présence du centre à Kunduchi	74
b)- Les réseaux qui lient Kunduchi au centre	74
3- L'organisation du village de kunduchi	77
a)- La mosquée	78
b)- La plage	78
c)- Le terminus des bus	81
d)- Les bar - restaurants	83
<u>CHAPITRE III</u> : LES RAPPORTS ENTRE LE VILLAGE ET L'HOTEL	84
1- L'hôtel et le village peuvent être comparés à deux territoires	84
2- Deux territoires interdépendants	84
<u>CHAPITRE IV</u> : LES ENQUETES	87
1- Les aspects de la population	87
a)- Combien sont-ils ?	87
b)- Quel âge ont-ils ?	89
c)- D'où viennent-ils ?	89

d)- Quel est leur niveau d'éducation	94
2- Aspects de la vie du village	96
a)- La propriété et l'habitat	96
b)- Les habitants de Kunduchi dépendent de la mer	101
c)- La politique organise la vie de quartier	102
d)- L'Islam règne	102
e)- Les infrastructures	102
f)- Les problèmes et les avantages du quartier	103
 B KIGAMBONI	 106
 CHAPITRE I : UN QUARTIER SEPARÉ DU CENTRE PAR UN BRAS DE MER	 107
1- Le ferry-boat, un transport qui assure la continuité entre Dar-es-Salaam et son littoral Sud	107
2- Le petit centre de Kigamboni : un pôle autour du ferry	110
a)- Un centre modeste	110
b)- Un centre vital pour les habitants de la côte	111
3- Kigamboni et ses relations avec le centre	114
a)- Le projet industriel	114
b)- Le centre contrôle le développement de Kigamboni	117
 CHAPITRE II : LES ENQUÊTES	 122
1- Les aspects de l'échantillon	122
a)- Combien sont-ils ?	122
b)- Quel âge ont-ils ?	122
c)- D'où viennent-ils	123
d)- Les enfants	123
e)- Le niveau d'éducation	123
2- Vie et organisation du quartier	126
a)- La propriété et l'habitat	126
b)- Les activités sont partagées entre l'Etat, la mer et la ville	130

c)- Un échantillon peu investi dans la politique	133
d)- Un quartier musulman et chrétien	136
e)- Les joies et problèmes du quartier	136

I. F. R. ...
P. O. Box 58-00
Nairobi Kenya

c)- Un échantillon peu investi dans la politique	133
d)- Un quartier musulman et chrétien	136
e)- Les joies et problèmes du quartier	136

TABLE DES FIGURES

<u>Figure 1</u> : LA SITUATION DE DAR-ES-SALAAM	3
<u>Figure 2</u> : LE DECOUPAGE ADMINISTRATIF DE LA REGION DE DAR-ES-SALAAM	4
<u>Figure 3</u> : LES FORMES LITTORALES DE LA REGION DE DAR-ES-SALAAM	7
<u>Figure 4</u> : LE SITE DE DAR-ES-SALAAM	8
<u>Figure 5</u> : LE RELIEF TERRESTRE ET SOUS-MARIN DES ENVIRONS DE DAR-ES-SALAAM	10
<u>Figure 6</u> : LES GRANDS AXES DU TRAFIC D'ESCLAVES SUR LA COTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE	14
<u>Figure 7</u> : CARTE TOPOGRAPHIQUE DES ENVIRONS DE KUNDUCHI (EN 1970)	16
<u>Figure 8</u> : LES ORIGINES DE DAR-ES-SALAAM EN 1890	19
<u>Figure 9</u> : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1905	21
<u>Figure 10</u> : LE DECOUPAGE DE DAR-ES-SALAAM EN ZONES D'HABITATION (1914)	23
<u>Figure 11</u> : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1925	26
<u>Figure 12</u> : DAR-ES-SALAAM EN 1940	29
<u>Figure 13</u> : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1940	30
<u>Figure 14</u> : LE DECOUPAGE DE DAR-ES-SALAAM EN ZONES DE DENSITE VARIABLE	32

<u>Figure 15</u> : UN MODELE CENTRE-PERIPHERIE POUR L'AGGLOMERATION DE DAR-ES-SALAAM	37
<u>Figure 16</u> : L'EVOLUTION DU PORT DE DAR-ES-SALAAM	38
<u>Figure 17</u> : L'OCCUPATION DU SOL DE MSASANI EN 1968	41
<u>Figure 18</u> : L'OCCUPATION DU SOL A MSASANI EN 1992	42
<u>Figure 19</u> : LES FONCTIONS DU LITTORAL DE DAR-ES-SALAAM	46
<u>Figure 20</u> : LA REPARTITION DE LA POPULATION SUR LA COTE DU DISTRICT DE TEMEKE	56
<u>Figure 21</u> : REPRESENTATION SCHEMATIQUE DE LA CEINTURE LITTORALE D'ESPACES PRIVILEGIES	60
<u>Figure 22</u> : CARTE DU CADASTRE DES ENVIRONS PROCHES DE KUNDUCHI	64
<u>Figure 23</u> : LE VILLAGE ET L'HOTEL DE KUNDUCHI	65
<u>Figure 24</u> : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1975	69
<u>Figure 25</u> : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1992	70
<u>Figure 26</u> : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1997 (ESTIMATIONS)	71
<u>Figure 27</u> : LES SOURCES D'APPROVISIONNEMENT EN EAU COURANTE DE DAR-ES-SALAAM	76

<u>Figure 28</u> : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KUNDUCHI REPARTI SELON L'AGE ET LE FOYER.	88
<u>Figure 29</u> : LA REPARTITION DES PRINCIPAUX GROUPES ETHNIQUES DE TANZANIE	91
<u>Figure 30</u> : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KUNDUCHI REPARTI SELON L'AGE ET LE NIVEAU SCOLAIRE	95
<u>Figure 31</u> : DAR-ES-SALAAM ET KIGAMBONI VUS DU CIEL	109
<u>Figure 32</u> : LE SCHEMA DIRECTEUR D'AMENAGEMENT URBAIN DE DAR-ES-SALAAM EN 1968	116
<u>Figure 33</u> : LE SCHEMA DIRECTEUR D'AMENAGEMENT URBAIN DE DAR-ES-SALAAM EN 1978	116
<u>Figure 34</u> : CARTE DU CADASTRE DE KIGAMBONI AU 1/10000^{ème}	118
<u>Figure 35</u> : CARTE DU CADASTRE DE KIGAMBONI AU 1/2500^{ème}	120
<u>Figure 36</u> : LE RESEAU DE CANALISATION DES EAU ET LE RAMASSAGE DES DECHETS A KIGAMBONI	121
<u>Figure 38</u> : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KIGAMBONI REPARTI SELON L'AGE ET LE FOYER	124
<u>Figure 39</u> : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KIGAMBONI REPARTI SELON L'AGE ET LE NIVEAU D'ETUDE	125
<u>Figure 40</u> : L'EVOLUTION DU TRAIT DE COTE DE KIGAMBONI ENTRE 1975 ET 1992	140

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

Photo n°1 <u>Des vestiges de la présence arabe sur la côte.</u>	13
Photo n°2 <u>Une tombe arabe à Mjiwema</u>	13
Photo n°3 <u>Une maison coloniale allemande</u>	33
Photo n°4 <u>Une maison coloniale allemande et sa dépendance</u>	33
Photo n°5 <u>La terrasse de Coco Beach.</u>	49
Photo n°6 <u>La murette de Coco Beach</u>	49
Photo n°7 <u>La plage d'Oysterbay</u>	51
Photo n°8 <u>La plage du Bahari Beach Hotel</u>	51
Photo n°9 <u>La plage disparue du Kunduchi Beach Hotel</u>	53
Photo n°10 <u>Le front de mer Sud du Kunduchi Beach hotel</u>	67
Photo n°11 <u>Le front de mer Nord du Kunduchi Beach Hotel</u>	67
Photo n°12 <u>La plage de Kunduchi et l'océan</u>	79
Photo n°13 <u>La plage de Kunduchi et l'estuaire</u>	79
Photo n° 14 <u>Les lieux de réunion des pêcheurs « nomades » de Kunduchi</u>	80
Photo n°15 <u>L'habitat des pêcheurs « nomades » de Kunduchi</u>	80
Photo n°16 <u>Des enfants de Kunduchi</u>	82
Photo n°17 <u>Un puits de Kunduchi</u>	82
Photo n°18 <u>Mzinguizi et son ami</u>	93
Photo n°19 <u>La maison de Mzinguizi</u>	98

Photo n°20 <u>Une maison swahili et son petit commerce à Kunduchi</u>	98
Photo n°21 <u>Une maison swahili de Kunduchi.</u>	100
Photo n°22 <u>Une petite maison en torchis plâtré à Kunduchi.</u>	100
Photo n°23 <u>Kigamboni vu à partir du centre</u>	108
Photo°24 <u>Le centre-ville vu de Kigamboni.</u>	108
Photo n°25 et 26 <u>l'accostage du bac à Kigamboni.</u>	112
Photo n°27 et 28 <u>Le débarquement des passagers du bac à kigamboni</u>	113
Photo n°29 <u>Maisons du secteur « informel » de Kigamboni</u>	128
Photo n°30 <u>Maison en construction dans le secteur « informel » de Kigamboni</u>	128
Photo n°31 <u>La maison de « Mama Grace »</u>	129
Photo n°32 <u>L'école de bwana Dumba</u>	129
Photo n°33 <u>Une pompe à eau à Kigamboni.</u>	135
Photo n°34 <u>La mangrove disparue de la plage de Kigamboni.</u>	141

Tous les clichés sont d'A. Ruelle, sauf la photo n°8.

TABLES DES ANNEXES

<u>ANNEXE 1</u> : L'évolution de la population de Dar-es-Salaam des origines à nos jours	144 à 146
<u>ANNEXES 2</u> : Le récif frangeant de la péninsule de Msasani	147
<u>ANNEXE 3</u> : Revue de presse	148 à 150

LEXIQUE

Bauordnung : Mot allemand équivalent à « plan d'aménagement »

Chapati : Petites galettes de farine de manioc d'origine indienne.

Dala-dala : Nom donné aux petits bus de transport en commun. L'origine du mot viendrait de dollars. La plupart des bus sont des véhicules japonais d'occasion, qui arrivent par navires cargo au port de Dar-es-salaam.

Hip-hop : Mouvement artistique, de culture urbaine et noire américaine, basé sur des expressions graphiques murales (les *tags*), de la musique (le *rap*) et de la danse (le *break dance*).

Mama : Mot swahili signifiant la mère. Mais en Tanzanie on appelle toutes les femmes adultes *mama*. C'est familial et affectif.

Masterplan : Mot anglais équivalent à « plan d'aménagement »

Natives : Mot anglais désignant les autochtones africain.

Ougali : Purée épaisse à base de farine de manioc. C'est l'un des aliments de base les plus répandus en Tanzanie. On le mange à la main en confectionnant des boulettes que l'on trempe dans une sauce.

Rappers : Chanteurs de musique *rap*. Leurs textes sont improvisés avec un jargon original. Une interprétation noire américaine de la langue anglaise avec des mots, des expressions et une prononciation spécifique, issus des « ghettos » des grandes villes.

INTRODUCTION

Dar-es-Salaam est située en Afrique orientale, sur la façade océanique de la Tanzanie (figure 1). Son port, sa population, son importance économique et politique en font la ville la plus importante du pays. Elle a dû répondre à une forte poussée démographique (annexe 1) en consommant l'espace alentour. Les 2/3 de l'expansion spatiale produite ont concerné les côtes. Le schéma directeur de la ville prévoit une densification et une extension des zones urbaines sur les littoraux. Il est donc nécessaire d'étudier les processus d'urbanisation actuels des côtes de Dar-es-Salaam.

Notre réflexion ira dans deux directions. La première s'intéressera aux acteurs des processus d'urbanisation. C'est-à-dire ceux qui gèrent et ceux qui occupent l'espace littoral. L'autre sera basée sur les rapports centre-périphéries à l'échelle de l'agglomération de Dar-es-Salaam. Pour mieux cerner le sujet, nous aborderons ces thèmes dans deux parties construites selon deux échelles différentes : celle de la ville dans son ensemble et celle des quartiers littoraux périphériques. Nous avons choisi deux quartiers proches de la mer, en fonction de leur distance par rapport au centre. Le premier, Kunduchi, est situé loin, à 18 km au Nord dans le district de Kinandoni (figure 2). Le second, Kigamboni, est très près, puisqu'il est situé immédiatement au Sud du centre-ville, dans le district de Téméké (figure 2).

La littérature sur Dar-es-Salaam est relativement maigre et ancienne. Les informations obtenues pour ce mémoire proviennent de trois sources principales. Il y a d'abord les travaux d'universitaires, qui ont largement contribué à l'élaboration de la première partie. Je me suis appuyé essentiellement sur deux ouvrages. Le premier est un collectif dirigé par J.E.G.Sutton et datant de 1970, le second est une thèse, trouvée sur place à *A.R.D.H.I. Institut* et écrite par un universitaire tanzanien : J.M.L.Kironde. Ma deuxième source d'information provient de ce que j'ai pu récolter dans les administrations tanzaniennes, comme le *Ministry of land* ou le *city council*, sous forme de cartes, rapports ou interview de responsables. A l'échelle du quartier, ce sont les enquêtes que j'ai menées auprès de la population qui m'ont le plus apporté.

Les enquêtes ont concerné 40 chefs de famille. Je n'ai pas pu choisir mes sondés. Ce sont des *ten-cell leader* (chefs de quartiers organisés sur la base de dix maisons), qui les ont choisis. La plupart des habitants ne parlant pas anglais, j'ai été aidé par Ted Francis Mhagama, un étudiant tanzanien, qui m'a traduit les questions et les réponses. C'est un point sur lequel j'aimerais attirer l'attention. Il

y a eu deux niveaux de traductions. D'abord du français à l'anglais, car Ted ne parlait pas français. Le second niveau était celui de l'anglais au swahili. A ce niveau je dépendais complètement de Ted. Il y a donc eu entre ces niveaux une certaine perte d'information. Parfois Ted parlait pendant quinze bonnes minutes avec l'un de nos sondés. Cela avait l'air passionnant, je l'entendais s'exclamer régulièrement par des « haa ! ...haaa ! ...ho !I see ! ». Et lorsque je lui demandais de traduire, il le faisait en deux phrases, qui me laissaient perplexes.

Le résultat des enquêtes peut paraître un peu succinct. Mais le questionnaire, qui a été élaboré était mal adapté. Beaucoup de questions n'avaient aucun sens pour les sondés. Certaines les ont bien fait rire (ex : « possédez-vous une douche ? » ou encore « avez-vous respecté des normes architecturales ? »). Certaines données étaient difficilement interprétables. La partie concernant l'accès au terrain apporte des résultats parfois très confus. Je pense que les gens n'ont pas compris les questions parce qu'elles n'étaient pas adaptées à leur logique. Je ne maîtrisais pas assez bien la culture des autochtones pour pouvoir poser les bonnes questions. D'autre part n'effectuant un sondage que sur vingt foyers par quartier, je ne pouvais pas tirer de grandes conclusions. Je n'ai donc retenu que l'essentiel de ce qui me paraissait le plus parlant. C'est-à-dire la partie du questionnaire qui s'est avérée la plus réussie : celle qui traite de l'aspect démographique du foyer. C'est à partir d'elle que j'ai appris le plus de choses sur mes sondés. Les résultats sont exposés de façon concentrée dans le texte. Cela peut paraître « indigeste » pour le lecteur, mais je voulais donner ainsi plus de poids à l'image qui se dégageait de ces enquêtes. Le reste de l'information provient de certaines questions des autres parties et des discussions que j'ai pu avoir (par traducteur interposé le plus souvent) avec les habitants.

Je mets donc en garde le lecteur sur l'authenticité scientifique de ce mémoire. Elle est à nuancer. Ce qui va suivre est un témoignage pouvant apporter une base de réflexion pour un travail de plus grande envergure (en temps et en moyens).

Figure 1 : LA SITUATION DE DAR-ES-SALAAM

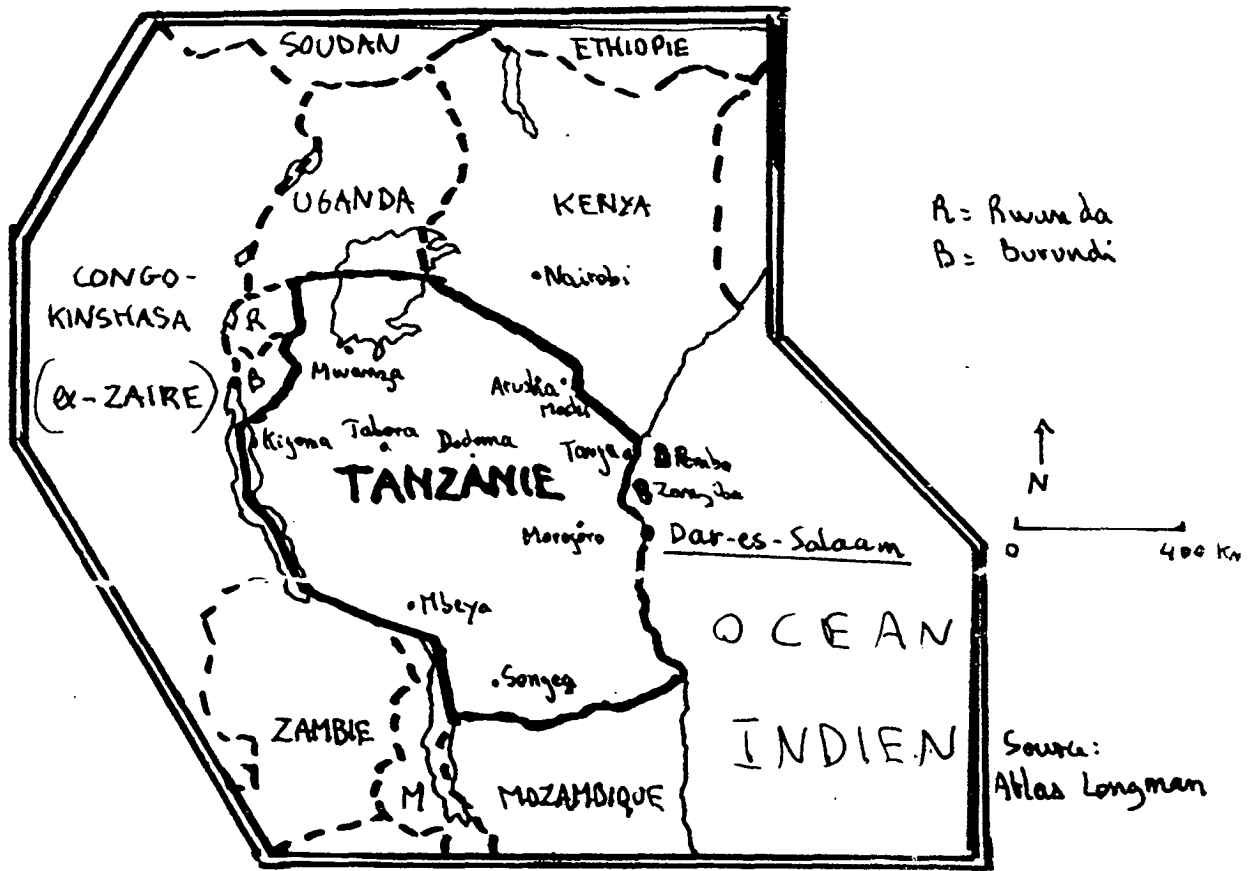
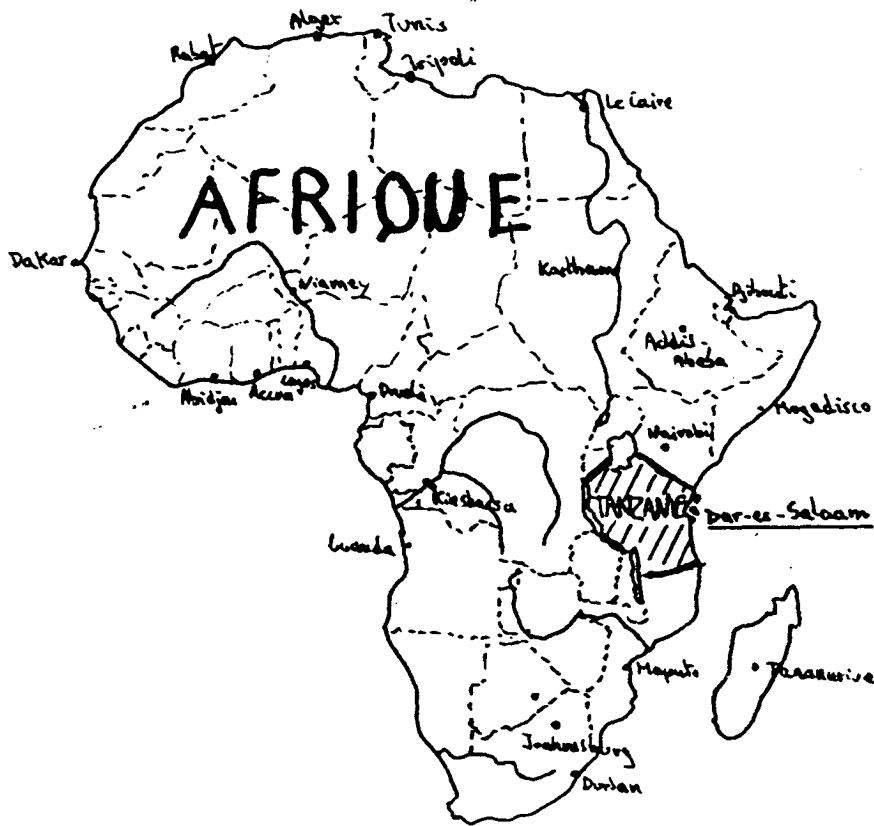
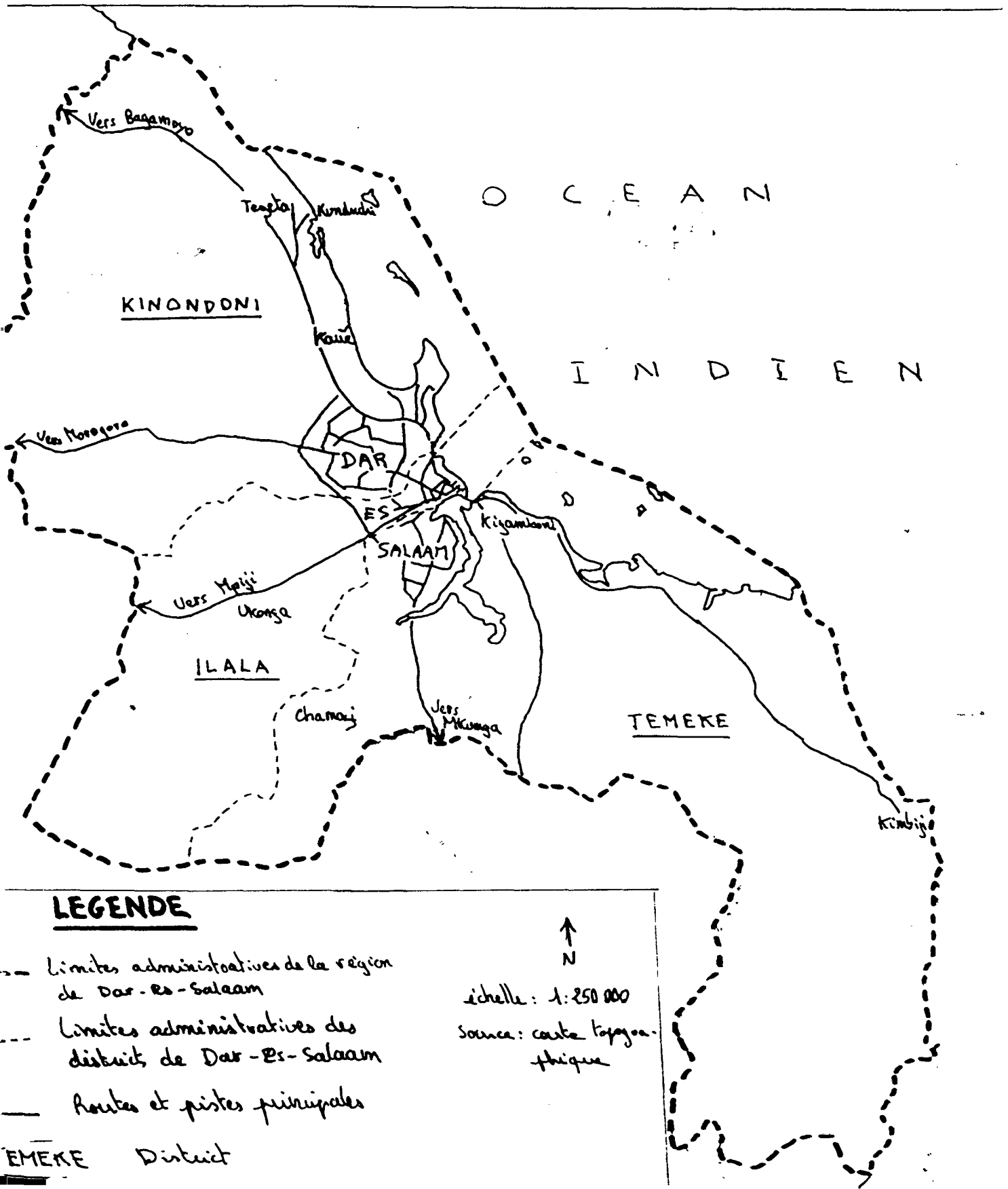


Figure 2 : LE DECOUPAGE ADMINISTRATIF DE LA REGION DE DAR-ES-SALAAM



1^{ère} partie : LES ETAPES DE L'EXTENSION URBAINE DE DAR-ES-SALAAM SUR LE DOMAINE LITTORAL

Officiellement, Dodoma, au centre du pays (figure 1), est la capitale de la Tanzanie. Pourtant, tout se décide à Dar-es-Salaam, située sur la côte océanique du pays. Créée à la fin du siècle dernier, cette ville était la capitale de la colonie du Tanganyika. Son importance économique et politique en a fait la plus grande agglomération de Tanzanie. Elle compte aujourd'hui (probablement) trois millions d'habitants.

Dar-es-Salaam est donc devenue un grand pôle urbain d'Afrique Orientale. Sa particularité est d'être située sur un domaine littoral. Et si la ville s'est beaucoup étendue vers l'intérieur des terres, elle a aussi profité d'espaces libres le long de ses côtes. Elle englobe à présent des secteurs littoraux, comme Kunduchi et Kigamboni (figure 2), relativement éloignés du centre originel. Il y a donc eu une « conquête » des espaces littoraux à partir d'un noyau urbain. Ce noyau c'est le « centre », c'est-à-dire le lieu de décision et de pouvoir, que l'on oppose à la périphérie. Il faut donc définir les étapes du processus d'urbanisation du littoral pour pouvoir exposer sa situation actuelle.

Dans cette partie nous définirons le cadre littoral de Dar-es-Salaam, à travers ses aspects physiques et historiques. Puis nous présenterons les principaux acteurs du processus d'urbanisation du littoral, à travers ses grandes étapes historiques. Nous pourrions ainsi donner une image générale de la situation actuelle, par rapport à laquelle nous situerons nos quartiers étudiés.

CHAPITRE I LE SITE DE DAR-ES-SALAAM EST EXCEPTIONNEL.

Dar-Es-Salaam est située sur les côtes centrales de l'Afrique orientale (figure 1). Sur un littoral constitué essentiellement de récifs coralliens vivants et fossiles (figure 3). Les îles sont nombreuses et le trait de côte est découpé. Ceci, combiné à des vents d'alizé très réguliers, a rendu la région propice à la navigation. Des marins la fréquentent depuis plusieurs siècles.

1- UNE COTE AU CADRE PHYSIQUE OFFRANT DE NOMBREUSES POSSIBILITES POUR LA NAVIGATION.

Le littoral de Dar-es-Salaam est constitué de plaines basses avec des roches sédimentaires, issues d'anciens récifs coralliens, ou des roches détritiques récentes (figure 3). Malgré une forme générale rectiligne, de direction Nord-ouest Sud-est, la côte apparaît, dans le détail, très découpée. On peut isoler deux grands ensembles : d'abord celui constitué par la frange océanique exposée aux houles, ensuite, vers l'intérieur des terres, celui d'une vallée profonde submergée, une ria (figure 4).

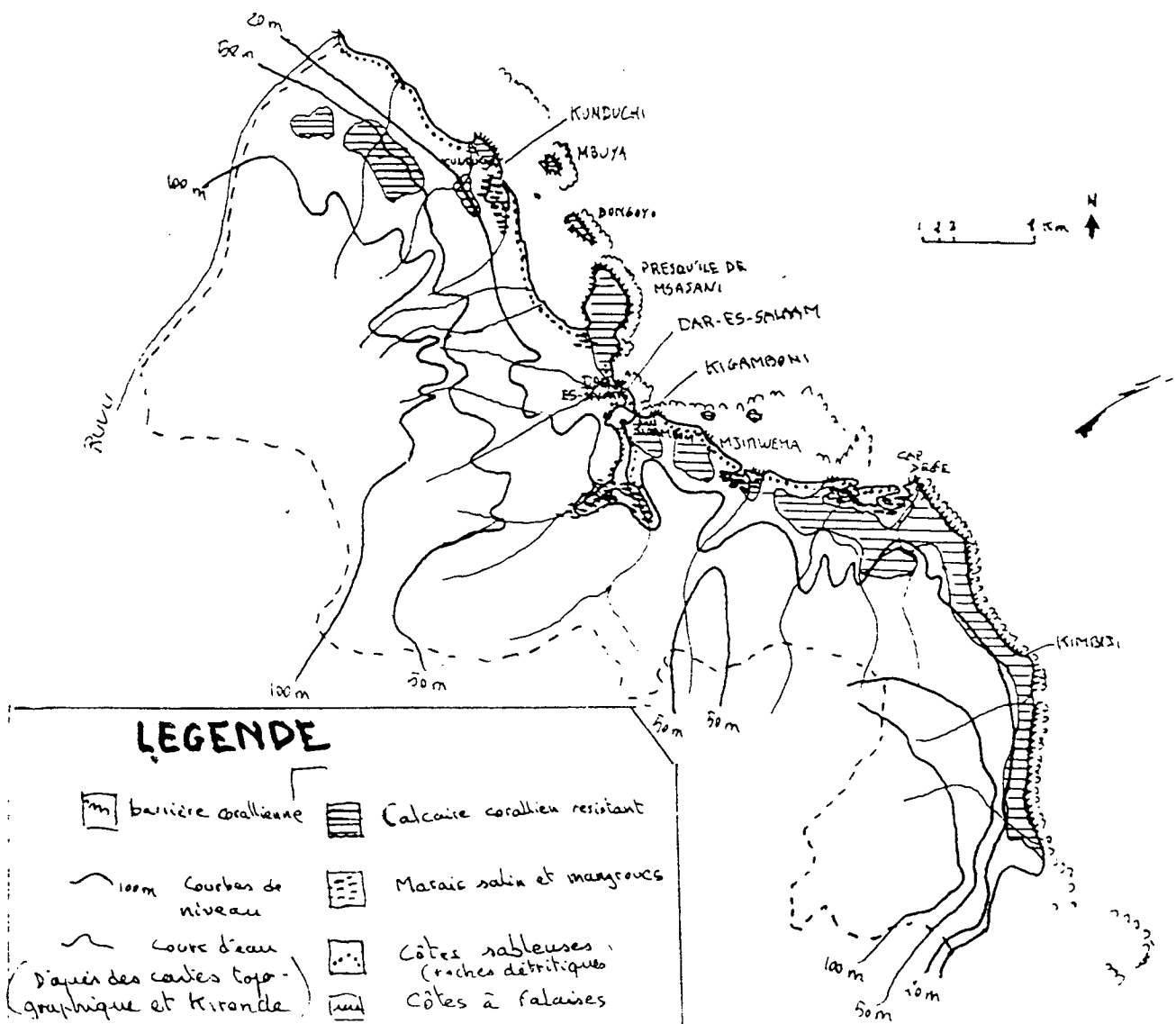
a)- Le front océanique.

*** Une côte variée.**

Le substrat du rivage océanique est essentiellement constitué de calcaires. Mais ils apparaissent sous deux formes: les roches cohérentes et les roches meubles.

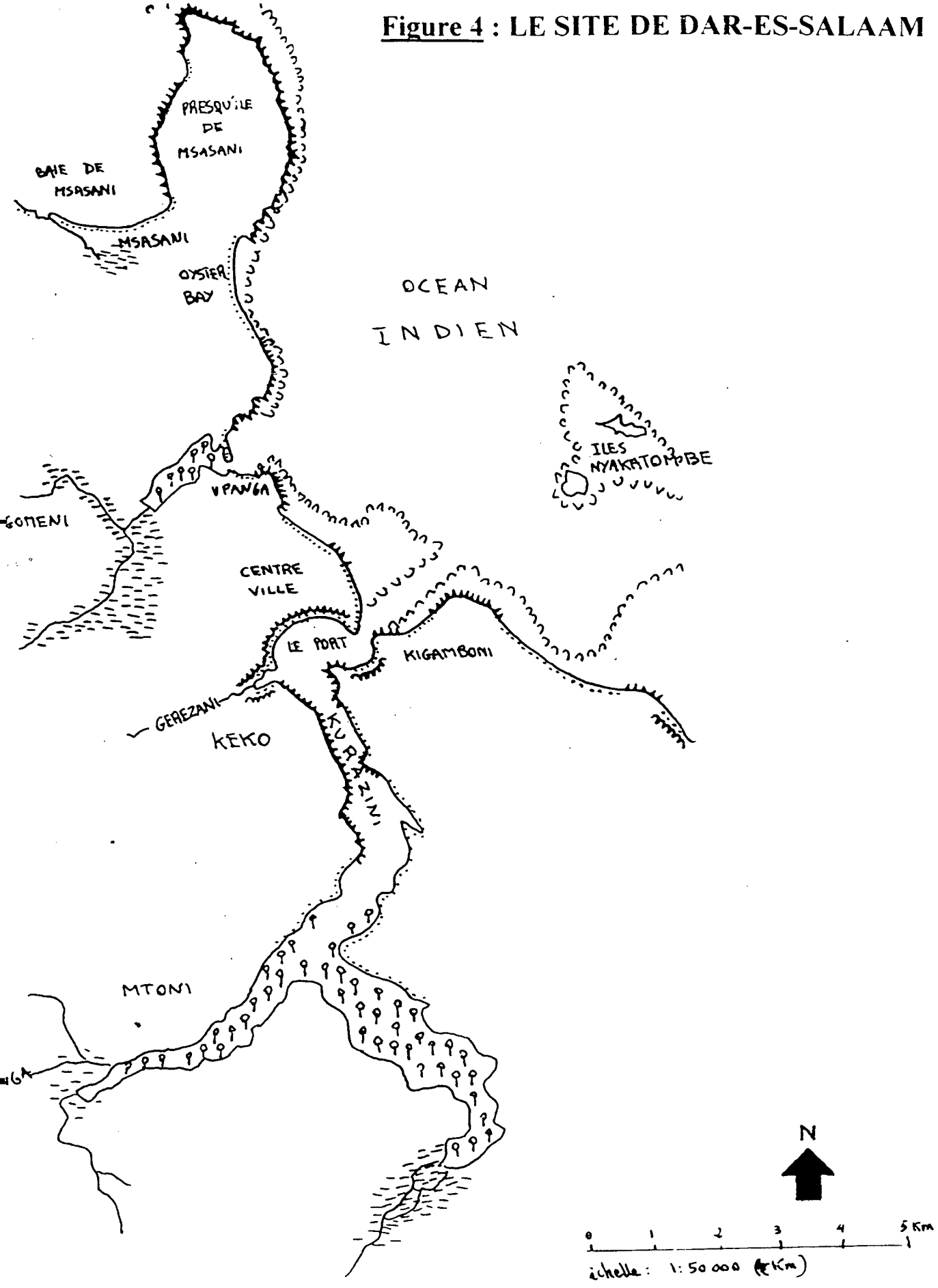
On a d'abord des ensembles de roches calcaires cohérentes issues d'anciens récifs coralliens fossilisés. Ces récifs ont été au gré des variations du niveau des mers, alternativement immergés et submergés. Ils sont aujourd'hui partiellement exondés et forment des îles (Mbudya, Bongoyo, les Sinda, les Nyakatumba et Kendwa) des presqu'îles (Msasani, Ras Bamba et Ras Dege).et une partie de la frange littorale. Ils constituent un ensemble karstique qui est caractérisé par des côtes à falaises (figure 3) et des sols rendzines.

Figure 3 : LES FORMES LITTORALES DE LA REGION DE DAR-ES-SALAAM









D'après Kirande, P.H. Temple et des observations personnelles.

Figure 4 : LE SITE DE DAR-ES-SALAAM



LEGENDE

- | | | | | | |
|--|-----------|---|---------------------------------|---|--------------------------------------|
|  | Marécages |  | Limite du plateau récifal |  | Côtes sableuses (plages) |
|  | Mangrove |  | Côte à falaises vives (2 à 5 m) |  | Falaises mortes (de 2 à 5 m de haut) |

Données géographiques et géologiques des côtes africaines et une répartition personnelle.

L'autre ensemble est constitué par des roches meubles, qui sont des sédiments détritiques récents, formant les plages et leurs zones humides adjacentes. Les plages sont très plates, elles offrent une grande surface découverte à marée basse. En haut de plage, la dune bordière est petite (environ 0,5 à 1 m). Elle est fixée par des plantes rampantes, qui sont halophiles ou crassulacées. C'est parfois aussi (mais pas toujours) la limite d'une cocoteraie, exploitée par l'homme. A l'arrière de la dune l'eau de mer réapparaît, par endroits, sous forme de salines. Lorsque ces salines sont incorporées à un système alluvial, on trouve des forêts de mangrove et des prairies halophiles (ex: Kunduchi, Mjimwema).

* Et une côte découpée.

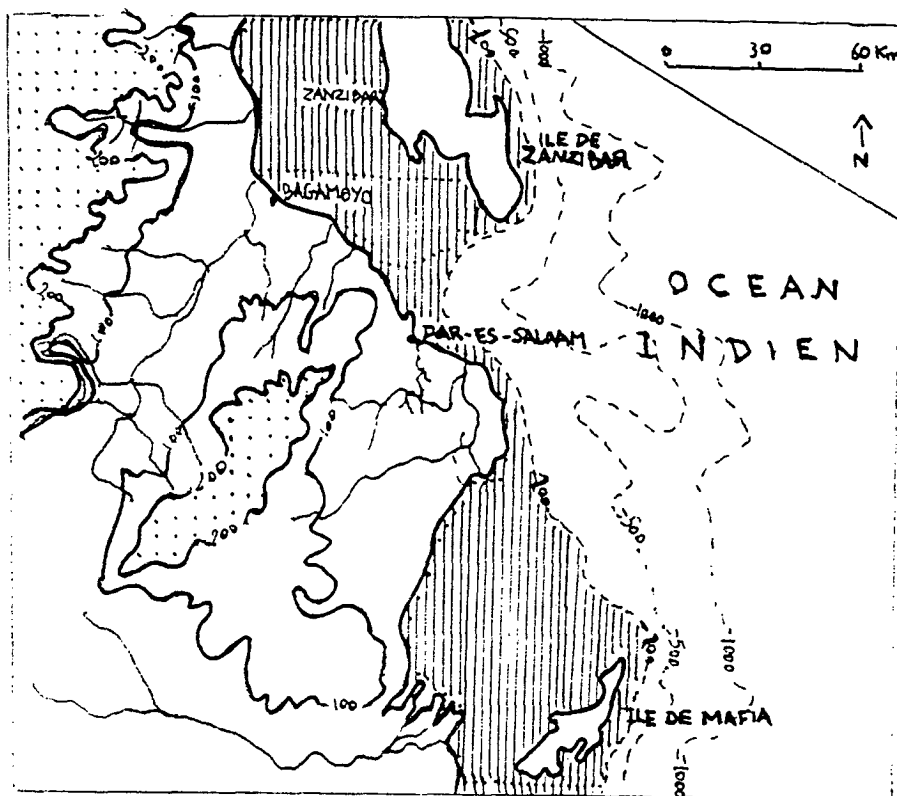
Sur le trait de côte, qui fait face à l'Océan, le fond sous-marin adjacent est constitué du plateau continental, qui incorpore Zanzibar au Nord et l'île de Mafia au Sud (figure 5). C'est au niveau de Dar-es-Salaam que le plateau est le plus étroit. Cependant, il atteint tout de même une dizaine de kilomètres de largeur, sur lesquels le fond ne dépasse pas 10 m de profondeur. Il joue le rôle d'une marche, sur laquelle la houle s'affaiblit (par diminution de son amplitude et de sa longueur d'onde).

La forme du rivage océanique dessine de nombreux saillants et rentrants. Les uns formant des remparts contre la houle pour les seconds. Le meilleur exemple est celui offert par le système de Msasani (figure 4). La houle dominante est de direction sud-est ou nord-est selon les saisons. Elle s'épuise contre la presqu'île en roches cohérentes, à l'abri de laquelle s'étend une baie sableuse aux eaux calmes et peu profondes. Les bateaux de plaisance viennent y mouiller, et c'est aussi le site d'un club de voile et d'un chantier naval. C'est au fond de cette baie, que l'on trouve l'un des plus vieux villages de pêcheurs de Dar-es-Salaam.

Les nombreuses îles (figure 3 et 4) au large forment, elles aussi, des barrières, qui brisent les houles. Les navires peuvent mouiller dans les eaux calmes de leur façades Ouest, où les sédiments, déposés par diffraction de la houle, ont formé des plages grasses. Ces îles ont d'ailleurs été (et sont sans doute encore) des lieux de trafics de contrebandiers.

Le littoral océanique est varié. Les matériaux qui le composent forment deux types de côtes: les plages et les falaises. La forme générale présente de nombreuses irrégularités. Additionné au fait que le plateau continental est assez étendu, qu'il possède de nombreux îlots et récifs, les irrégularités du trait de côte offrent aux hommes de nombreux abris, propices au mouillage de leurs bateaux. Le secteur de Dar-es-Salaam est représentatif d'un grand ensemble physique, qui

Figure 5 : LE RELIEF TERRESTRE ET SOUS-MARIN DES ENVIRONS DE DAR-ES-SALAAM



LEGENDE

- | | | | |
|-----------|------------------------------|--|--|
| - 100 - | Isobar de 100 m | | Principaux cours d'eau |
| -- 100 -- | Isobath de -100 m | | Principale avancée sous-marine du plateau continentale |
| | Surfaces dépassant les 200 m | | |

(Carte d'après P.H. TEMPLE)

s'étend des côtes de la moitié Sud du Mozambique (la frontière exacte reste à définir) à celles du Sud de la Somalie (aux environs de Kismaayo) . Au-delà de ces frontières, le littoral est constitué par des grands ensembles sableux, rectilignes , type Landes de Gascogne, exposés à la violence des houles océaniques. C'est peut être pour cette raison (parmi d'autres), qu'est née la côte des Swahilis (cf.: 2 ième partie).

b)- La ria, un port naturel.

C'est une vallée noyée d'une quarantaine de mètre de profondeur qui s'étire sur une dizaine de kilomètre vers l'intérieur (figure 4). On peut la diviser en deux unités morphologiques: le bassin et le « canal ».

* Un bassin large et profond.

C'est le premier ensemble, en contact avec l'océan par un chenal profond, mais étroit. L'entrée est un véritable goulot d'une centaine de mètres de large, limité par les appendices de Kigamboni et du centre ville, qui ont l'allure de pinces se refermant sur elles-mêmes. Au-delà, le plan d'eau s'élargit en forme de grand bassin, presque rond. Il forme la rade du port de Dar-es-Salaam. Dans sa partie Ouest la mer envahit une partie du vallon de la Gerezani. Au sud, un appendice terrestre s'avance dans le plan d'eau. L'ensemble est profond, malgré, çà et là, des hauts fonds sableux. C'est un site favorable au mouillage, car il est totalement à l'abri des houles. Les rives sont constituées de petites plages de sable. Elles sont parfois commandées par des micro-falaises argileuses de 1 ou 2 m de haut. Ces plages offrent aux navigateurs, d'excellents lieux d'abordage.

* La Kurazini: un canal naturel.

La ria se prolonge vers l'intérieur en forme de canal qu'on appelle la Kurazini. Elle se sépare ensuite en deux vallées noyées : la Mzinga et la Kizinga. A ce niveau le fond se rehausse considérablement et laisse place, peu à peu, à la mangrove. A l'aval, la Kurazini forme un couloir navigable sur plusieurs kilomètres. Ses berges sont constituées par des micro-falaises alluviales (de un ou trois mètres de haut environ) ou des rives basses et sableuses. Les rives Ouest ont été aménagées en quais de marchandises pour le port.

La ria est un site portuaire d'exception, car naturellement elle offre un grand bassin profond, aux rives abordables, connecté à un large canal naturel navigable, qui pénètre profondément à l'intérieur des terres. Curieusement ce site

est resté inoccupé jusqu'en 1866, tandis que Bagamoyo non loin de là a six siècle d'existence ! Car nous sommes sur une côte au long passé maritime.

2- DAR-ES-SALAAM: UN SITE MIS EN VALEUR RECEMMENT, SUR UNE COTE AU LONG PASSE HISTORIQUE

On l'a vu, Dar-es-Salaam possède un site portuaire remarquable. Il est étonnant qu'il soit resté ignoré et qu'aucune ville n'y ait vu le jour avant 1862, date de la création de Dar-es-Salaam. Parce que ce site est au coeur d'une côte au long passé maritime: la côte Swahili.

Les premiers navigateurs qui l'atteignent sont les Phéniciens vers -600. Cela n'aura pas de conséquences particulières sur les populations locales: des peuples bantous. Ces premiers navigateurs seront suivis plus tard par des marins de Mésopotamie, d'Inde et de Chine. On pense aussi que des bateaux venus d'Insulinde, qui atteignent Madagascar au VI^{ème} siècle, ont fréquenté ce rivage. Mais c'est surtout les Perses et les Arabes, qui colonisent le littoral à partir du IX^{ème} siècle. Ces colons étaient des commerçants ou des aristocrates. Les premiers ont établi des voies commerciales entre l'Afrique et l'Asie. Leurs déplacements sont facilités par le système des vents de mousson, qui soufflent d'un continent vers l'autre, dans chaque sens pendant 6 mois de l'année (figure 6). Ils exportaient du continent africain le bananier, le cocotier, l'ivoire, la corne de rhinocéros et surtout de la main d'oeuvre noire servile. Cette dernière a ainsi largement contribué aux travaux d'assainissement du Tigre et de l'Euphrate. Les autres colons étaient des aristocrates fuyant un renversement de régime dynastique dans leur pays. C'est le cas des Shirazi, qui s'installent à Mogadiscio, dans un premier temps, puis vont vers le Sud (Kenya et Tanzanie actuels) pour y établir des comptoirs, ou des villes, où ils régneront en maître sur la population locale assujettie. Ils élèvent de somptueux édifices (des palais, des mosquées ou des tombes) en pierre de corail, ornés d'orfèvreries. On trouve des vestiges de cette période tout au long de la côte (photo 1 et 2). Les plus remarquables se trouvent à Zanzibar (mosquée de Kizimkazi) ou autour de Bagamoyo. Kilwa était alors une ville qui rayonnait dans tout l'océan Indien. Les voyageurs de l'époque, comme Ibn Battuhta au XIV^{ème} ou le portugais Duarte Barbossa en 1501, décrivent Kilwa comme une ville opulente.

Les premiers Européens atteignent la côte en 1497 avec Vasco de Gama. Ainsi commence l'ère de colonisation portugaise qui est courte et violente. Leur principaux points d'ancrages sont Mombassa, où ils construisent le fort Jésus, et l'île de Pemba. Mais les Arabo-Perses n'accepteront jamais cette présence. En



Photo n°1 Des vestiges de la présence arabe sur la côte.

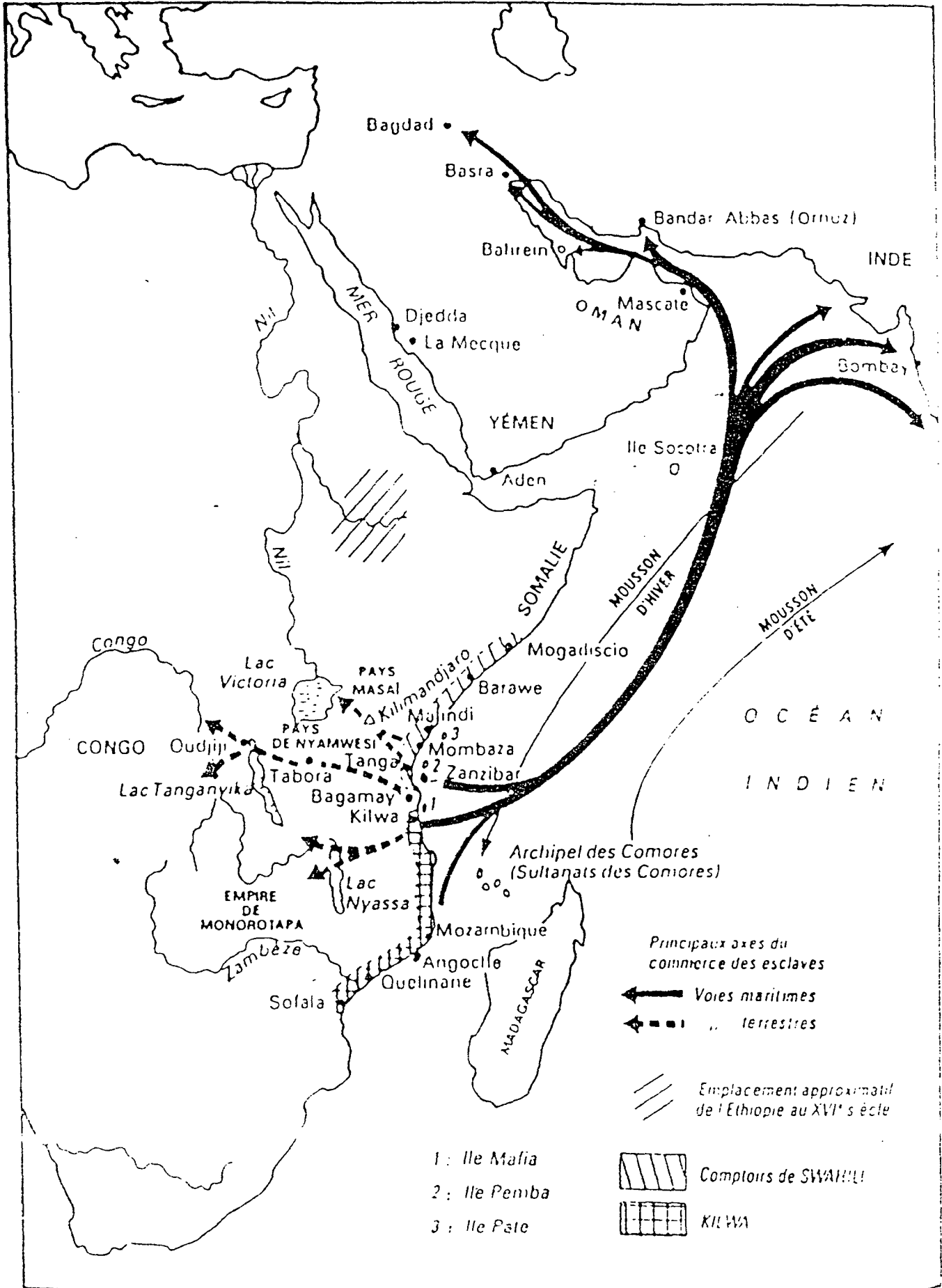
Nous sommes à environ 10 km au Sud de Dar-es-Salaam, dans la baie de Mjiwema (figure 20), près du village du même nom. Cette baie est bordée d'une plaine littorale d'une centaine de mètres de large, peu entretenue, où les habitants exploitent des cocotiers. Mais entre les arbres on trouve les fondations d'un établissement humain ancien. Ici, c'est une façade de bâtiment de 5 ou 6 m de haut.



Photo n°2 Une tombe arabe à Mjiwema

Nous sommes toujours à Mjiwema et au détour d'un fourré on trouve des tombes islamiques aux inscriptions en calligraphie arabe.

Figure 6 : LES GRANDS AXES DU TRAFIC D'ESCLAVES SUR LA COTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE



Jean-Louis

1698 les Omanais réussissent à chasser les colons portugais. Cette victoire consolide les positions omanaises sur la côte.

Les Omanais affirment leur pouvoir à Zanzibar où le sultan Seyyid Said installe son palais en 1840 . A cette époque la côte est le théâtre d'actifs trafics d'esclaves et d'ivoire venus en caravanes depuis l'intérieur du continent. Le littoral est un lieu de rupture de charge et de transactions. Il y a des rivalités entre les différents pôles côtiers .Bagamoyo est au XIX ième un port dominant dirigé par la dynastie des Shomvis Diwan. Les Européens, toujours intéressés par ce rivage africain, ont une certaine influence sur Zanzibar. Jouant sur les antagonismes entre les dynasties, les Anglais et les Français conseillent au nouveau sultan de l'île, Seyyid Majid d'implanter un port continental proche pour faire concurrence à Bagamoyo. Ils pourront ainsi mieux contrôler les échanges lucratifs de la côte. Le site de Dar-es-Salaam est idéal. La réalisation de la ville est décidée en 1862 et ses premiers bâtiments sont construits en 1866.

3- LES SITES DE KUNDUCHI ET KIGAMBONI.

a)-Kunduchi: un site ancien au contact des eaux marines et terrestres.

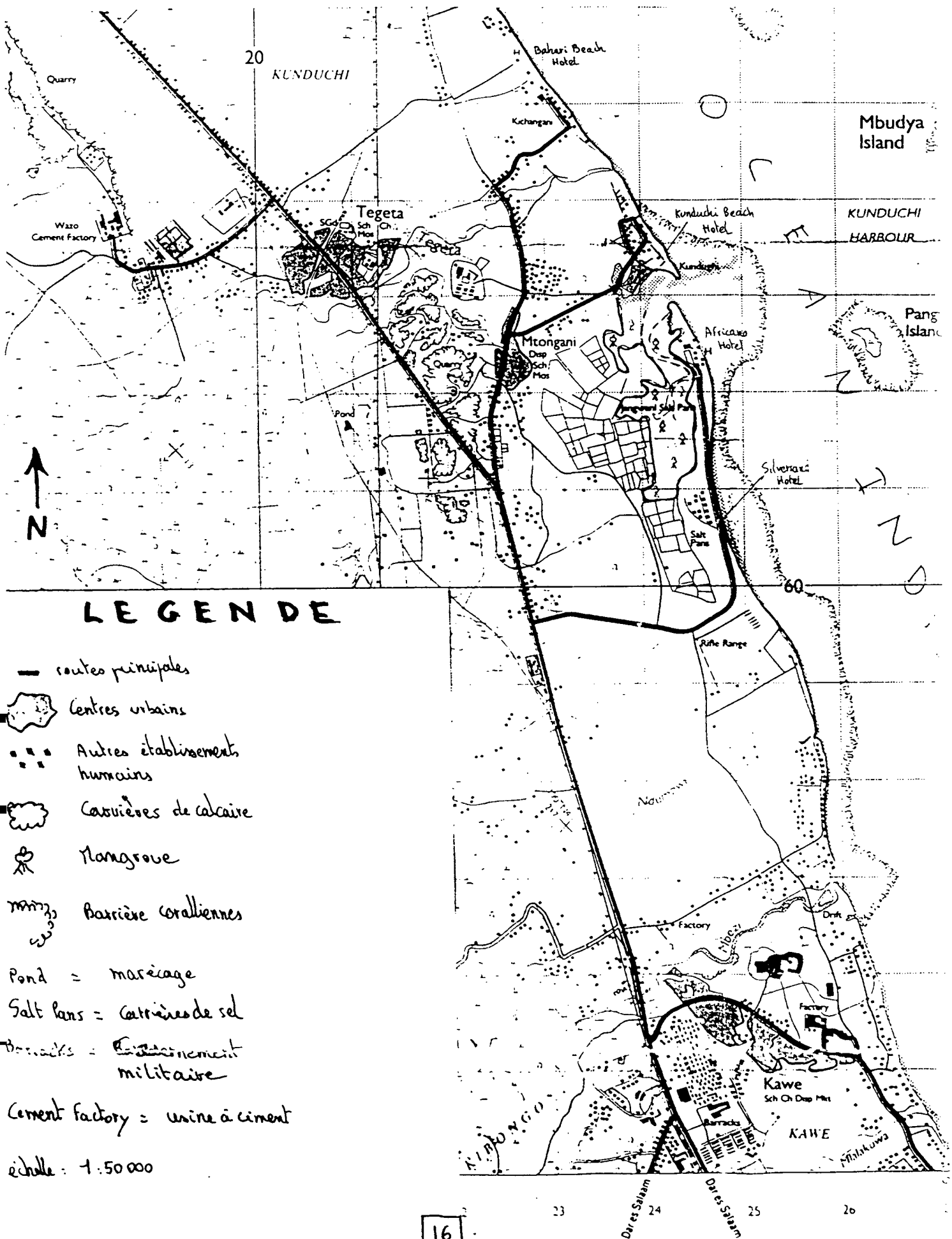
Kunduchi est situé à 18 km au Nord de Dar-es-Salaam (figure 2 et 7), sur le musoir d'un petit estuaire. Le substrat est sableux, voire limoneux, et particulièrement instable. En effet, les sables sont soumis à deux dynamiques géomorphologiques : l'une est marine, l'autre fluviale. Cette situation permet aux hommes d'exploiter simultanément les deux domaines. L'estuaire, colonisé par la mangrove, fournit le bois, le sel et certains crustacés. La mer est consacrée à la pêche.

Le site actuel de Kunduchi semble récent. Les habitants avancent le chiffre de la centaine d'années. Mais d'après Neville Chittick, il existe, non loin de là, des pierres tombales Hatimis, qui dateraient du XVII ième siècle. Malheureusement je n'ai pas pu les localiser. Mais on peut supposer que Kunduchi faisait partie de ces nombreux petits villages côtiers, où populations asiatiques et africaines ont fusionné en un peuple, que l'on nomme les Swahilis.

b)-Kigamboni, un site entre-deux mers, récemment exploité.

Kigamboni est situé sur un ancien récif corallien. C'est un espace entre-deux mers car il est bordé à l'ouest par la ria et à l'Est par l'océan Indien (figure

Figure 7 : CARTE TOPOGRAPHIQUE DES ENVIRONS DE KUNDUCHI (EN 1970)



4). Contrairement à Kunduchi on ne relève pas la trace d'un établissement ancien. L'espace ne devait pas être totalement vierge à l'arrivée des Européens. Il était sans doute fréquenté par des pêcheurs nomades, venus de Zanzibar ou d'ailleurs, pour trouver des eaux plus poissonneuses. Les Allemands en font une terres de missionnaires luthériens à la fin du siècle dernier. Le premier établissement conséquent est un quartier résidentiel pour Africains, réalisé par les Britanniques en 1958.

La côte de la région de Dar-es-Salaam est variée. Elle est constituée de plusieurs types de matériaux et son rivage est très découpé. On distingue deux unités géographiques: le front océanique et la ria. Le site du centre-ville, entre les deux unités, est très bien situé. Son port naturel en fait un lieu exceptionnel. Curieusement il est resté inoccupé jusqu'à la fin du siècle dernier, alors que le reste de la côte swahilie est densément occupée, dès le IX ième siècle. Nos quartiers, Kunduchi et Kigamboni, sont très différents. Le premier est un vieux site de pêcheurs, sur une côte basse et sableuse. L'autre, s'étend en grande partie sur des roches cohérentes et ne présente pas de traces d'établissement ancien significatif. Mais en cette fin de XIX ième siècle ces quartiers n'ont pas beaucoup d'importance. C'est sur la petite ville, créée par le sultan de Zanzibar, sur les rives de la ria, que se focalisent les esprits européens. C'est une position stratégique très convoitée. ✕

CHAPITRE II LE LITTORAL DEVIENT L'ESPACE RESERVE DES COLONS PENDANT L'ERE ALLEMANDE.

La première ville lancée, nous l'avons vu, par le sultan de Zanzibar Seyyid Majid en 1862, s'est développée face au grand bassin de la ria. On appelait le petit centre: Majid town (figure 8). Le sultan meurt en 1870 et Seyyi Barghash, qui le remplace délaisse la petit colonie. Les Anglais, qui n'avaient pas perdu de vue les capacités du site, entreprennent la construction d'une route vers l'intérieur des terres en 1877. Ils montrent ainsi leur intérêt pour l'exploitation de cette région. Mais dix ans plus tard, les Allemands doublent les Anglais en obtenant un accord (forcé) du sultan pour prendre en charge la ville. Malgré les vives protestations de la population locale, les Allemands installent leurs administrations coloniales à Dar-es-Salaam. La ville, qui avait l'allure d'un comptoir, va commencer à s'agrandir.

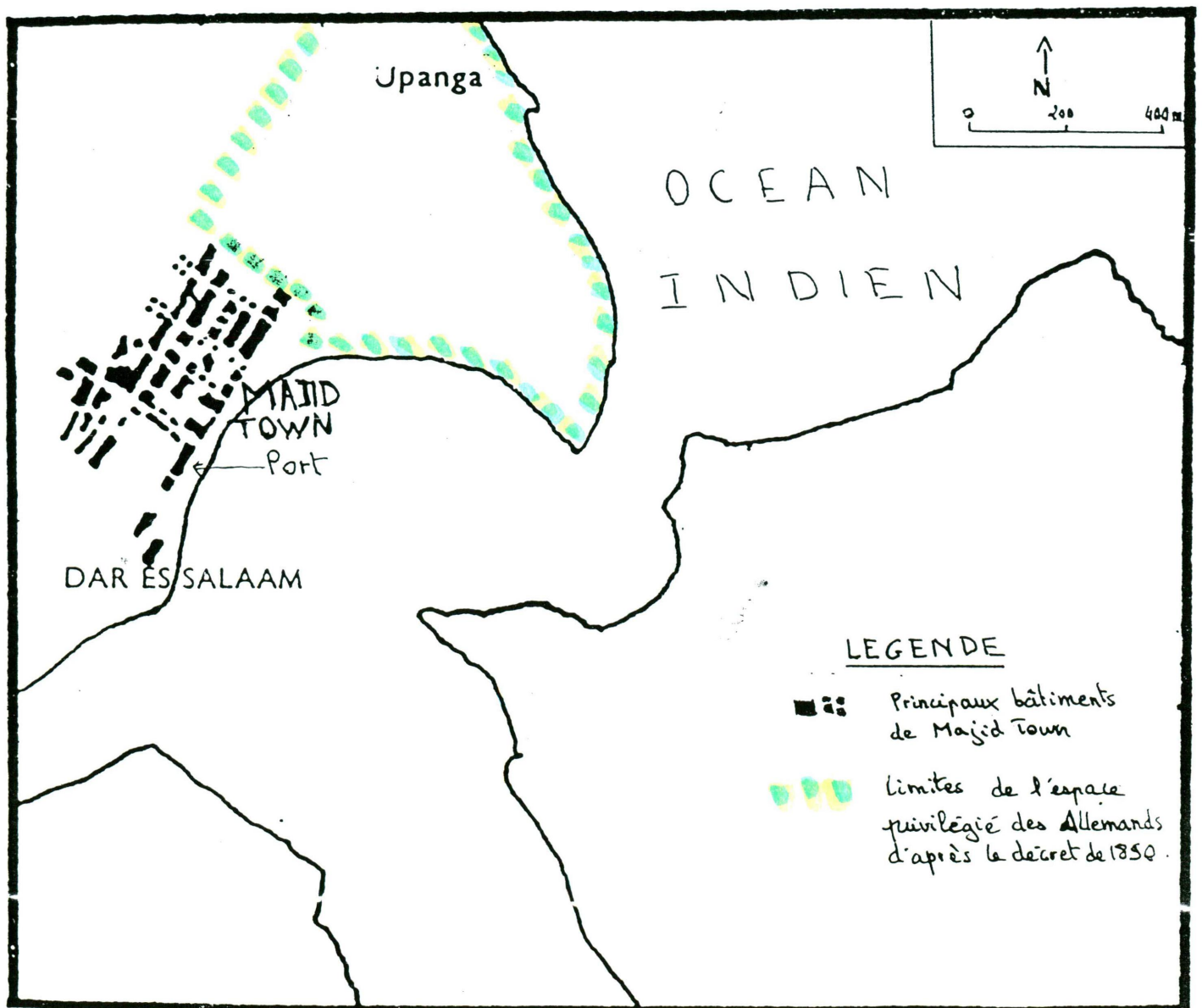
1- LES COLONS ACCAPARENT LES TERRES A L'EST DU CENTRE ORIGINEL.

C'est à l'aide d'instruments législatifs, basés sur des discriminations spatio- raciales, que les Allemands vont légitimer la mise en valeur, à leur profit, des espaces orientaux de la ville.

a)-Les moyens législatifs

Les nouveaux occupants du site s'installent à l'Est de Majid Town, près de l'océan. Ce choix n'est pas innocent. En effet, le climat de la côte est très lourd, la brise marine le rend plus supportable. Les Allemands affirment leur conquête du littoral avec un décret de 1890, qui stipule, que l'espace compris entre le port, Upanga et Majid town, leur est entièrement réservé. Les habitants, alors peu nombreux, sont expropriés en échange de quelques *roupee* d'indemnité. Certains tenteront de résister, mais en vain. Un petit établissement de pêcheurs, sur les plages de l'Est, a disparu au profit d'un hôpital pour Européens (figure 9). Et là où les habitants sont puissants (grands propriétaires arabes), on leur proposait un échange avec d'autres terres plus éloignées du littoral. En 1895 une loi décrète que toute terre non appropriée deviendrait possession de la couronne germanique, sans autre forme de procès. Il devient alors plus aisé d'exproprier, car la plupart des propriétaires ne possèdent aucun document écrit, faisant acte de propriété. Ce n'était pas dans les habitudes locales

Figure 8 : LES ORIGINES DE DAR-ES-SALAAM EN 1890



Source: Von SICARD The Lutheran Church in the Coast of Dar-es-Salaam

En 1891 les Allemands organisent le premier plan d'aménagement de la ville: le *Bauordnung*. Ce plan définit des aires urbaines. Il y a une partie européenne, une partie asiatique (Arabe, Perses, Indiens) et une partie africaine. La figure 9 nous montre la traduction spatiale de cette politique au bout de 14 ans. On voit se dégager ces trois aires hétérogènes. D'abord vers l'Est et le long de la baie un secteur aéré avec de longues avenues, bien rectilignes: c'est le quartier résidentiel et administratif des colons. Les Allemands créent ainsi un espace « blanc », où ils concentrent un maximum d'infrastructures publiques. On y trouve un hôpital, une école et un cimetière d'Européens. Ensuite, au centre de la figure, la trame urbaine décrit des demi-cercles concentriques, traversées par des longues avenues perpendiculaires. Le réseau est serré et les zones bâties sont denses. Nous sommes dans le centre originel, dominé par les marchands asiatiques. En marge de ces demi-cercles, vers l'Ouest et le Nord, le réseau des rues forme un quadrillage rectangulaire, au sein duquel le bâti est lâche. C'est le domaine de l'habitat précaire des Africains. Les maisons sont en matériaux peu résistants: torchis et fibres végétales. Les anciens habitants des littoraux conquis par les Allemands, ont été rejetés dans ce secteur.

Cette ségrégation racio-spatiale répond à deux exigences : il s'agit d'une part de transplanter un modèle de société pour s'implanter durablement et d'autre part, et c'est plus surprenant, de se protéger des maladies dont la population africaine, qui est sensée manquer d'hygiène, est supposée être porteuse. C'est ce que Swanson appelle le « *sanitation syndrome* » (le syndrome de l'hygiène).

b)-Le choix du site

Nous avons expliqué la conquête allemande des espaces littoraux, par la présence de l'alizé, qui ventile l'air suffocant de la ville. Mais cette raison est-elle suffisante? La figure 9 nous apprend que les Allemands sont établis sur les deux rives, à savoir; celle de l'océan et celle de la ria. On remarque, sur ces rives, la présence de structures de contrôle et de pouvoir: une caserne, les quais terminaux du port (avec son poste de douane et de police que la figure ne nous montre pas (voir Kironde)), le terminus de la voie ferrée, le siège du gouvernement et le palais du gouverneur. N'oublions pas que les Européens ont suggéré l'idée de cette ville et de son port à Seyyid Majid. Ils y trouvaient certainement un intérêt particulier, sachant qu'ils avaient une influence sur le sultan de Zanzibar. Mais en cette année de 1905 ce sont les Allemands qui contrôlent Dar-es-Salaam. Ils n'entendent pas abandonner ce site portuaire exceptionnel, à une époque où les grandes puissances européennes sont en compétition dans la constitution d'empires coloniaux. Cette conquête du littoral permet donc de mieux contrôler Dar-es-Salaam et son port, qui ont un grand intérêt stratégique.

Figure 9 : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1905



Source: Gillman, "Dar es Salaam, 1860-1940.."

2- LE SECOND *BAUORDNUNG*, OU LA DELIMITATION DES ZONES DE SEGREGATION RACIALE.

En 1914, face à une croissance démographique, qui a commencé à s'accroître depuis l'arrivée de la voie ferrée en 1905, un nouveau *bauordnung* est organisé. Il garde les mêmes tendances de ségrégation racio-spatiale du premier. Mais les aires d'aménagement sont précisées et agrandies.

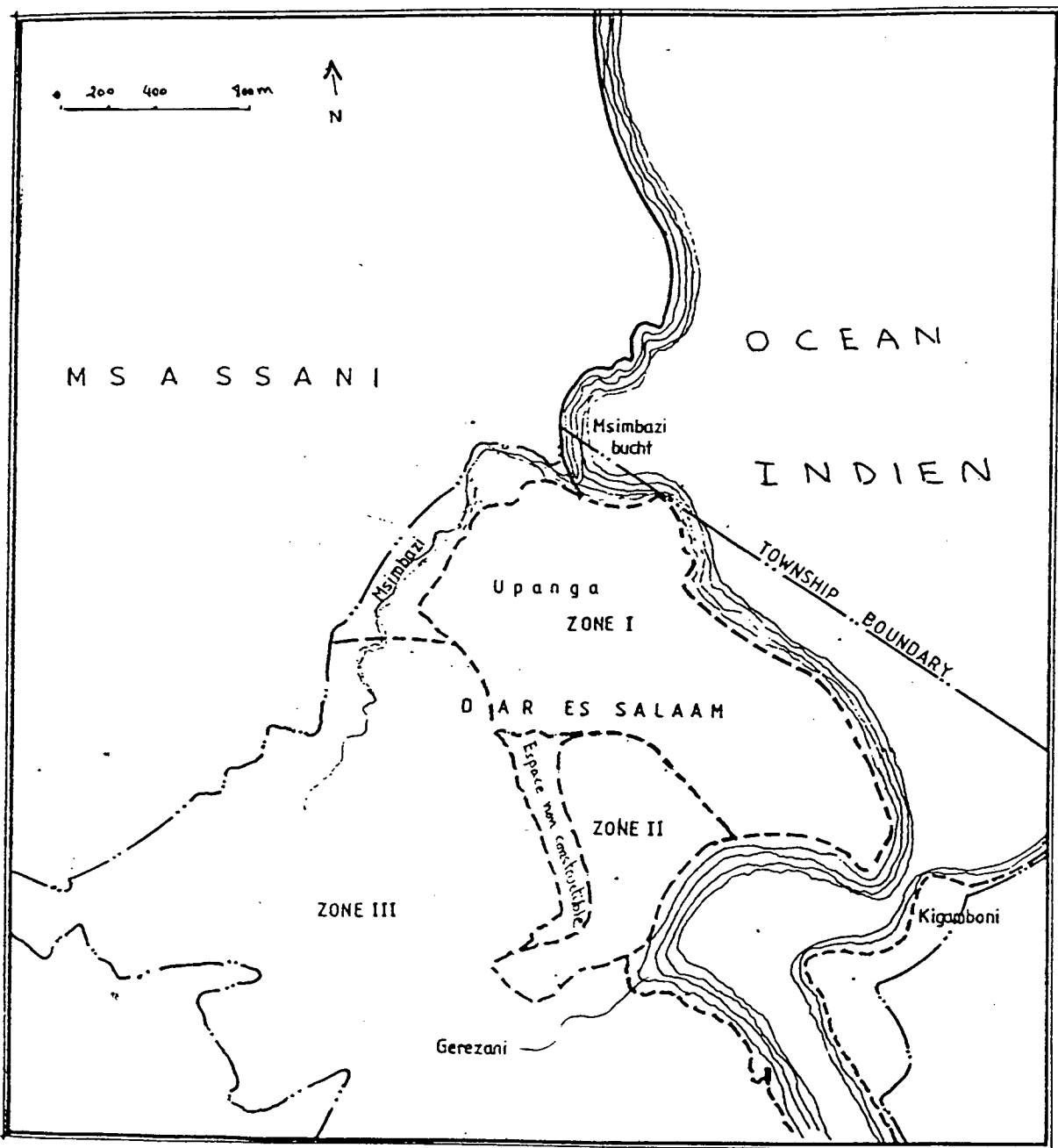
Sur la figure 10 on voit apparaître de façon très nette trois grandes zones. La zone I, qui est réservée aux Européens, s'est étendue en direction du Nord ; le long de l'océan et jusqu'à la Msimbazi. Les Allemands confirment leur présence sur les deux façades littorales: celle de la ria, et celle de l'océan. La zone II, se déploie autour de Majid town. C'est le secteur privilégié des Asiatiques. La plupart d'entre eux y tiennent un commerce. Les colons allemands désigneront ce quartier comme celui des affaires. Mais il est communément appelé « le bazar ». Les bâtiments doivent y être construits en matériaux durs. Les huttes africaines, qui avaient jusqu'alors coexisté avec le reste du quartier, sont interdites et systématiquement détruites. Elles pourront être reconstruites dans la Zone III, réservée aux africains. C'est la plus étendue des trois, mais c'est aussi, note Kironde, la plus pauvre. Les gens y vivent dans des conditions sanitaires déplorables. Et pour que la séparation, entre la zone II et III, soit plus hermétique, le plan prévoit une bande inconstructible entre les deux. Ce sorte de « *no man's land* » est toujours visible dans le paysage urbain actuel. Il se trouve le long de *Bibitti road*. C'est devenu un grand lieu de rassemblement populaire, symboliquement appelé *Uhuru place*: la place de l'indépendance.

Ces trois zones sont inégalement dotées d'infrastructures publiques. L'électricité n'est distribuée que le long de la baie et dans la zone I. Le système d'évacuation des eaux est très pauvre et n'existe que dans le quartier européen. L'eau vient depuis le début d'un puits de Majid town, soumis aux aléas des pluies. Mais les techniques européennes ont permis de creuser des puits plus profonds, qui atteignent les nappes permanentes. Seul le quartier européen en possède, ce qui lui permet d'avoir de l'eau toute l'année, même en fin de saison sèche, lorsque elle vient à manquer partout ailleurs.

Les limites administratives du document sont parfois floues. On n'arrive pas bien à comprendre la position des secteurs du littoral Sud: le prolongement du port, d'un côté de la baie, et Kigamboni. A quelle zone appartiennent-ils?

On s'aperçoit que très peu de temps après sa création, Dar-es-Salaam est prise en charge par les Européens; et plus particulièrement par les Allemands.

Figure 10 : LE DECOUPAGE DE DAR-ES-SALAAM EN ZONES D'HABITATION (1914)



Source: Tanzania National Archives File No. 12589, Dar es Salaam Township Layout, Vol II.

Ces derniers posent les bases de l'organisation spatiale de la ville sur des principes raciaux. Ils créent ainsi trois zones aux conditions de vie inégales. La plus privilégiée étant la leur, le long des deux façades littorales. Cette position a été choisie essentiellement pour mieux contrôler et défendre le port; objet principal de leur présence sur ce site. Cette défense était sans doute fragile, car en 1916, au milieu de la guerre, les Anglais, qui étaient basés à Zanzibar, réussissent à s'emparer de Dar-es-Salaam. Lors du partage des colonies allemandes par les alliés, en 1919, le Tanganyika est confié aux Britanniques. Une nouvelle ère coloniale commence

Après la première guerre mondiale, les Allemands doivent céder leurs colonies aux alliés. Les Anglais héritent du Tanganyka et de sa capitale Dar-es-Salaam. La ville va croître sur les bases géographiques instaurées par les Allemands. Les quartiers littoraux restent le domaine privilégiés des colons européens. Leur domination va s'étendre vers le Nord et le Sud.

1- LES ANGLAIS DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

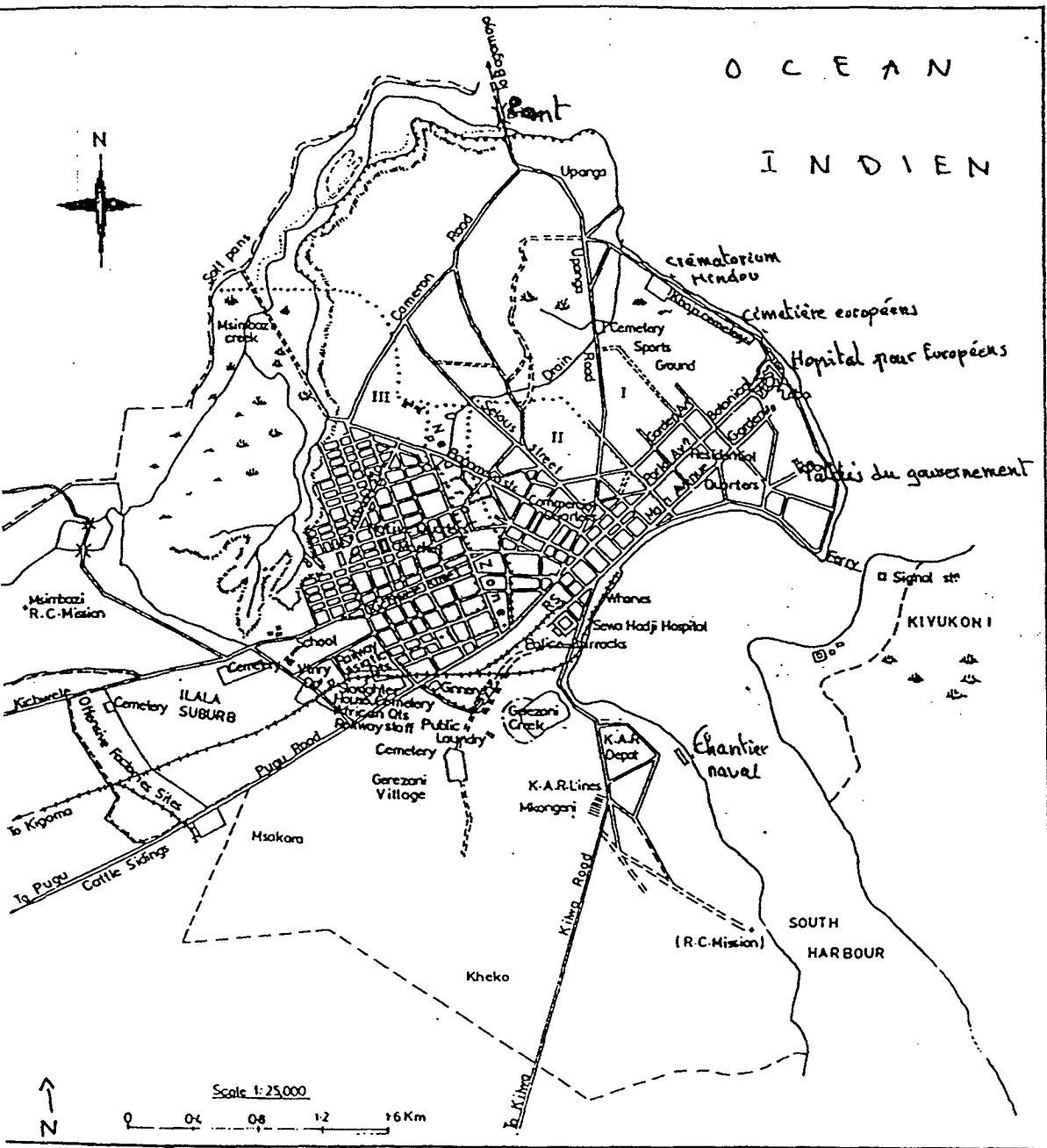
a)- Les bases juridiques de la propriété du sol: les Britanniques consolident les positions allemandes.

La première entreprise des Anglais est de vendre les terres coloniales des Allemands par l'intermédiaire d'actions, les *Enemy Property*. Lyall note que le prix de l'hectare variait selon la communauté qui l'achetait. Les Européens payaient, selon les nationalités, £ 2.1 / ha à £ 2.8 / ha, les Indiens £ 3.6 / ha tandis que les Arabes et les Africains payaient le prix le plus fort: £ 4.6 / ha. Il y a donc une évidente discrimination raciale dans les processus d'acquisition de propriété. Les Européens payent le moins cher et ont le pouvoir d'achat le plus élevé. Les Indiens consolident malgré tout leur position dans le centre et ailleurs. nous le verrons plus tard, tandis que les Anglais peuvent facilement racheter les terres coloniales allemandes.

Ces rachats sont facilités par le *Township Ordinance* de 1920 et le *Township Rules* de 1923. Ces actes définissent la législation des terres. Selon Lyall il y règne un flou juridique qui avantage les colons. Officiellement, les terres du territoire sont déclarées biens publics, sous la responsabilité du gouverneur et au bénéfice, direct ou indirect, des populations locales.

Grâce à l'ensemble de leurs structures d'acquisition et de contrôle du foncier, les Anglais récupèrent les bases coloniales allemandes. Ils maintiennent le système des trois zones de répartition de la population (figure 11) et confirment ainsi l'intérêt que portent les Européens pour l'espace littoral.

Figure 11 : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1925



Source: Tanganyika Territory, Department of Lands, Surveys, and Mines, 1925

LEGENDE

- Limites administratives de la ville
- ☼☼☼ Marais
- Limites des zones I, II et III (de peuplement)
- RS Gare ferroviaire
- ++++ Voie ferrée
- Gerezani Creek = Vallon de Gerezani
- Offensive factories sites = front industriel
- Cemetery = cimetière
- Gerezani village = village de Gerezani

b)- Les colons étendent les limites de leurs quartiers littoraux.

*- Une extension des positions littorales vers l'intérieur.

Pour bien contrôler un pays il faut des moyens de transport qui puissent relier le centre décisionnel au reste du pays et à l'extérieur. C'est sans doute pour cette raison que les Anglais se préoccupent, dès le début, du port et de la voie ferrée.

Le port est aménagé. On drague le bassin, on construit de nouveaux dépôts, proches de la gare ferroviaire. On facilite ainsi la liaison entre la mer et la terre; entre la métropole et l'intérieur du pays.

Le rôle de la voie ferrée s'est accru. Il devient nécessaire de construire des logements pour les employés. Ces bâtiments sont construits proches de la gare et le long du littoral, au Sud des quais terminaux du port. La discrimination racio-spatiale est maintenue, avec trois groupes de terrains aux densités d'occupation différentes; faibles, moyennes élevées, qui iront respectivement aux Européens, Asiatiques et Africains. Cependant près du site des terrains pour blancs, il y a le vallon de Gerazini (figure 11) où se sont établis des Africains venus d'autres régions, pour trouver, à Dar-es-Salaam, solution à leur misère. Leurs habitations, en torchis et matières végétales, n'ont bénéficié d'aucune forme de planification. Elles s'étendent jusqu'à l'embouchure de la rivière; sur les berges de la ria. Les conditions de salubrité y sont déplorable. Les Anglais ne peuvent plus admettre la présence de ce village. D'une part il met en péril, selon eux, leur population nouvellement installée et d'autre part sa position entrave l'extension du port, prévue le long de cette rive. C'est sous le motif de l'hygiène que les autorités coloniales vont décider, en 1929, l'évacuation des habitants de Gerezani. Il n'y a pas eu de protestations car la plupart des 106 chefs de famille du village étaient des nouveaux venus, étrangers à la ville. Ils ont été relogés vers l'Ouest, loin du centre, après l'*offensive factories site* (figure 11).

*- L'extension du littoral se poursuit vers le Nord, le long de la façade océanique.

Les Anglais ont pris place dans le secteur résidentiel des Allemands du centre de la ville. Mais avec l'accroissement du rôle de Dar-es-Salaam dans l'empire colonial anglais, la ville a vu sa population croître. Pour loger les nouveaux arrivants européens, les colons vont étendre les quartiers résidentiels du centre vers le Nord, au sein de la zone I (figure 11).

Cependant à Upanga un problème se pose. Les Asiatiques, dont la population a augmenté, ne peuvent plus rester dans la petite zone II. Les densités de population commencent à rendre le centre étroit. Nous avons vu précédemment

que les Indiens avaient pu acheter, sous forme d'actions (*disposal enemy property*) aux prix avantageux, des terrains coloniaux Allemands. C'est ainsi qu'ils acquièrent des terres à Upanga. Ils occupent une partie du secteur. Mais ils ne sont pas les seuls. Les Shomvis, qui avaient des droits sur certains terrains d'Upanga, qu'ils occupaient depuis plusieurs siècles, avaient laissé se construire sur leurs champs des huttes africaines, en échange de services de gardiennage et jardinage. En définitive, Upanga est largement occupé par les autochtones. Certains d'entre eux sont riches et puissants.

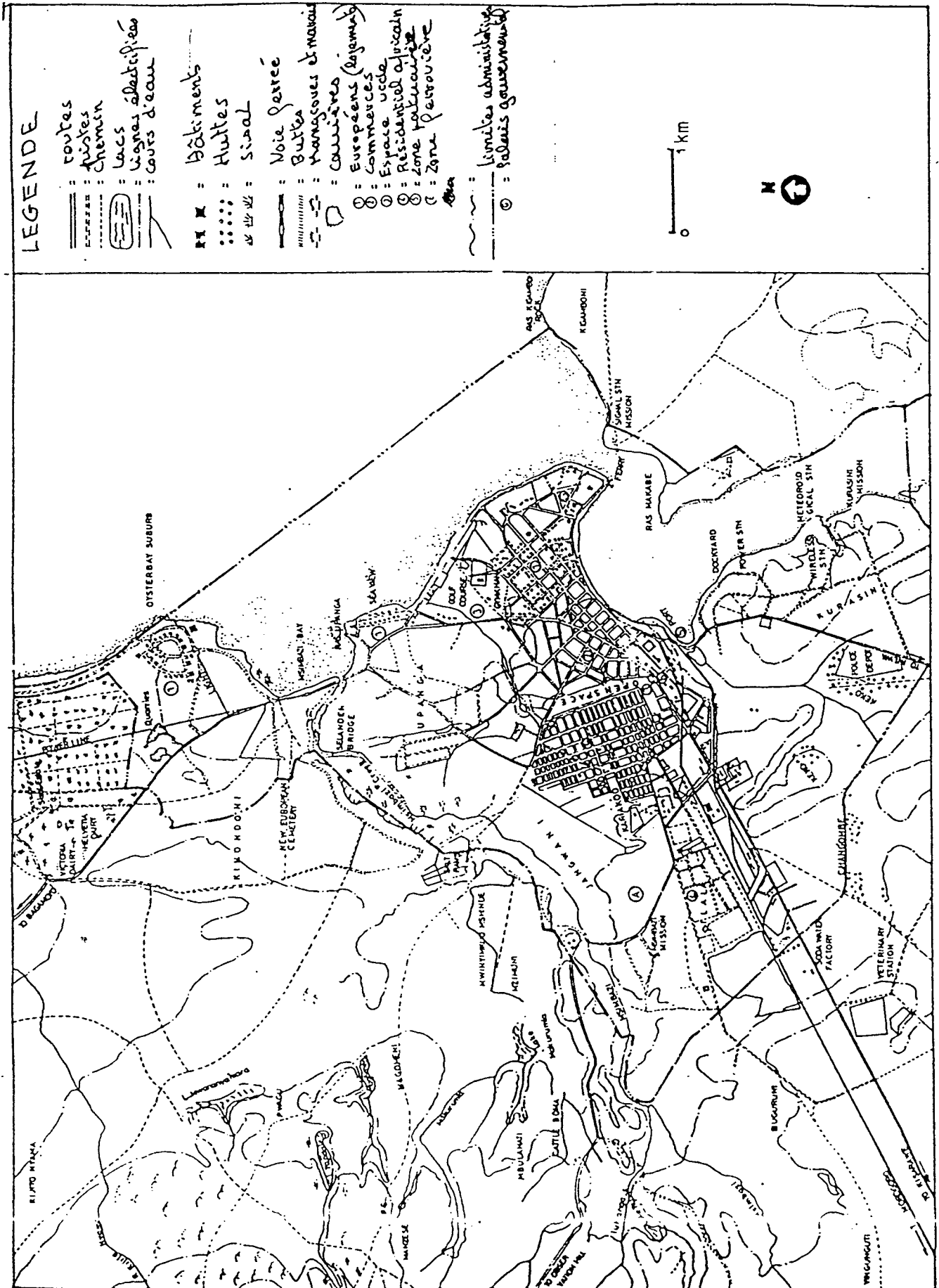
Les Anglais décident de délocaliser une partie des habitations d'Upanga. Aussitôt, il y a une levée des boucliers. Face aux protestations les Anglais ont immédiatement abandonné leur démarche. Ils ne veulent pas se mettre à dos les classes possédantes du pays. Ils ont d'autres aspirations. En effet, les colons s'établissent progressivement, et depuis 1920, au-delà de la rivière Mzimbazi; à Oysterbay (figure 12).

Malgré cet échec les Britanniques ne sont pas totalement absents d'Upanga. Ils se sont maintenus sur la frange strictement littorale, entre la route de Oysterbay et la mer, un lieu qu'on nomme Seaview (la vue sur mer), (figure 12 et 13). Cette position forme un corridor, qui maintient la continuité de la présence européenne sur le littoral, et joint ainsi les quartiers résidentiels et administratifs du centre à la nouvelle conquête : Oysterbay.

2- LES COLONS BRITANNIQUES DANS L'APRES-GUERRE CONTINUENT LA CONQUETE DES ESPACES LITTORAUX AVEC UN PLAN D'AMENAGEMENT.

C'est dans l'immédiat après-guerre que Dar-es-Salaam va connaître ses premières phases d'accroissement exponentiel de la population, si caractéristique des grandes villes du tiers-monde (annexe 1). Ce sont les Africains qui sont le plus concernés. D'une part parce que c'est la population qui a les plus fort taux d'accroissement naturel et aussi parce que c'est la plus touchée par le phénomène de l'exode rural. Les quartiers africains se densifient sans qu'il y ait d'améliorations d'infrastructures urbaines. Il devient urgent d'établir un plan d'organisation de la ville.

Figure 12 : DAR-ES-SALAAM EN 1940



Source : KIRONDE The evolution of the Land Structure of Dar-es-Salaam

Figure 13 : LE PLAN D'OCCUPATION DES SOLS DE DAR-ES-SALAAM EN 1940



Source: Gillman, "Dar es Salaam, 1860-1940"

a)- Le premier plan d'aménagement modifie l'aspect, mais pas la forme, du système de ségrégation racio-spatiale.

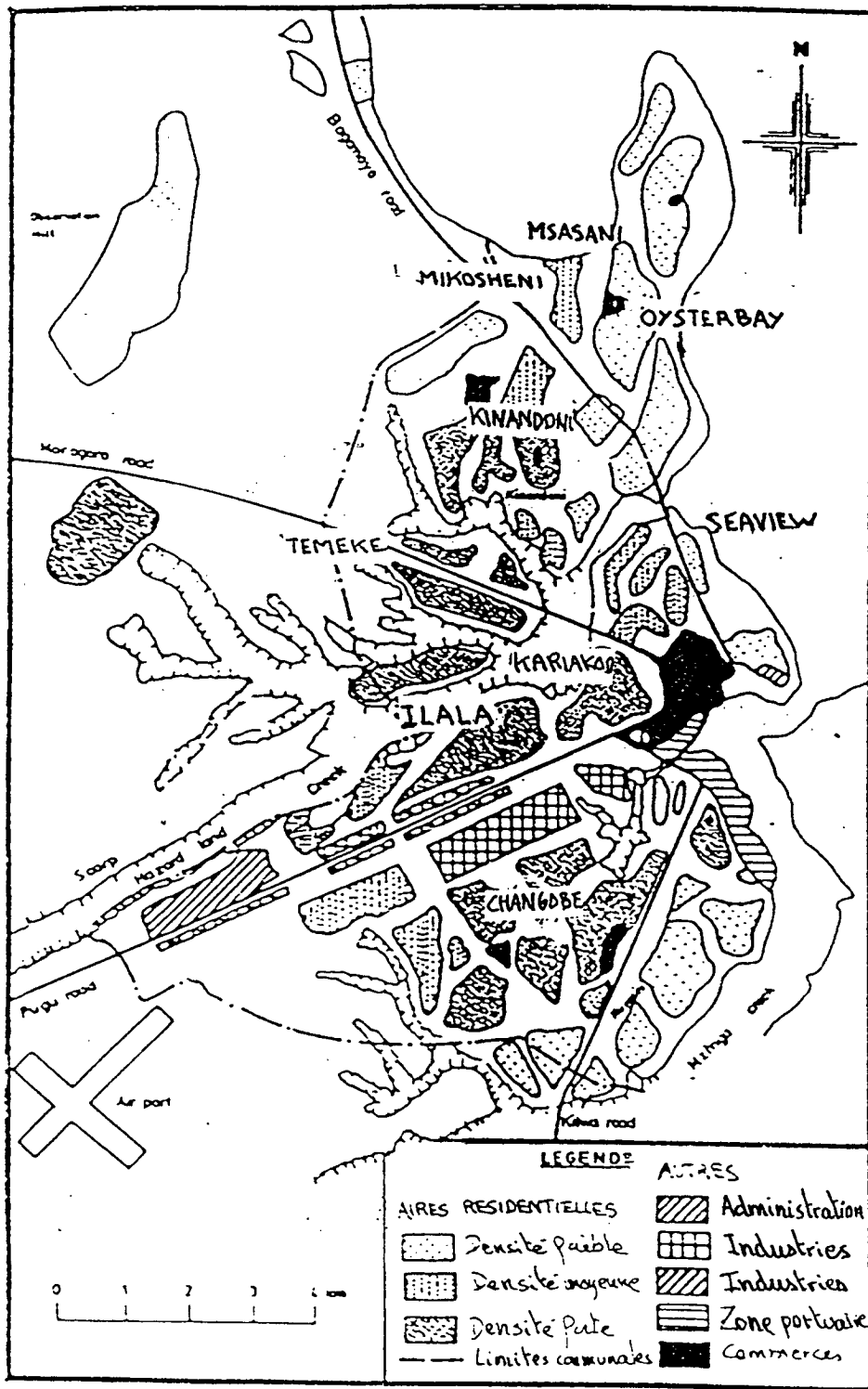
Après plusieurs tentatives avortées, c'est en 1949, que né le premier plan d'aménagement d'après guerre. Il s'agit du *Harry.L.Ford's plan for Dar-es-Salaam* du nom de son innovateur. Ce plan prévoit la substitution du découpage de la ville en zones et le remplace par un système de densité. Lorsqu'on observe la traduction de cette politique, dans l'espace (figure 14) on s'aperçoit que les densités faibles apparaissent majoritairement sur la frange littorale; de la péninsule de Msasani au Nord aux rives de la *Mzimga Creek* au Sud. Ce sont les espaces occupés par les Européens. Les nouveaux quartiers africains ont été disposés vers l'intérieur des terres. Ils appartiennent aux aires à forte densité. Il n'y a donc pas de changement dans le principe de ségrégation racio-spatiale.

Cette stratégie répond à plusieurs objectifs. Il faut que les nouveaux quartiers africains absorbent la croissance démographique des Africains (annexe 1) et répondent à la demande de main d'oeuvre. Il faut donc que ces quartiers soient proches des principaux employeurs : les industries (Chang'Ombe, Temeke, Ilala sont des quartiers planifiés selon cette logique), les commerçants asiatiques du centre, et les familles européennes des beaux quartiers (qui emploient des domestiques). Le plus souvent les européens ont un logement prévu pour leurs domestiques (photo 3 et 4). Mais lorsque ce n'est pas le cas, les employés se trouvent très loin de la résidence de leurs patrons. C'est à l'initiative d'un comité de femmes de colons, que le quartier de Kinandoni a été planifié. Il fournissait ainsi un foyer de main d'oeuvre pour les nombreuses résidences d'Oyster Bay.

b)- Oysterbay (ou Oyster Bay), sur la côte océanique: le nouveau quartier résidentiel européen.

Oyster Bay est le nom que l'on donne à un quartier résidentiel d'Européens qui s'est développé le long de la baie du même nom. Ce secteur forme avec la presqu'île de Msasani, au Nord, un bloc de calcaire résistant. Il s'agit de récifs coralliens fossilisés. Les bordures littorales sont du type côte à falaises. Ces dernières ne dépassent pas 3 m de haut (annexe 2). Il y a çà et là, des criques où se sont accumulés les sables coralliens. La plus grande d'entre elle est une baie de 1,5 km de long, il s'agit d'Oyster Bay. L'ensemble de la péninsule forme un relief de type karstique. L'eau ne s'y accumule pas, bien au contraire, elle disparaît rapidement dans les innombrables galeries internes formées par la dissolution du calcaire. C'est un domaine très aride avec un sol quasi inexistant.

Figure 14 : LE DECOUPAGE DE DAR-ES-SALAAM EN ZONES DE DENSITE VARIABLE



Source: Armstrong, "Masterplans for Dar es Salaam"

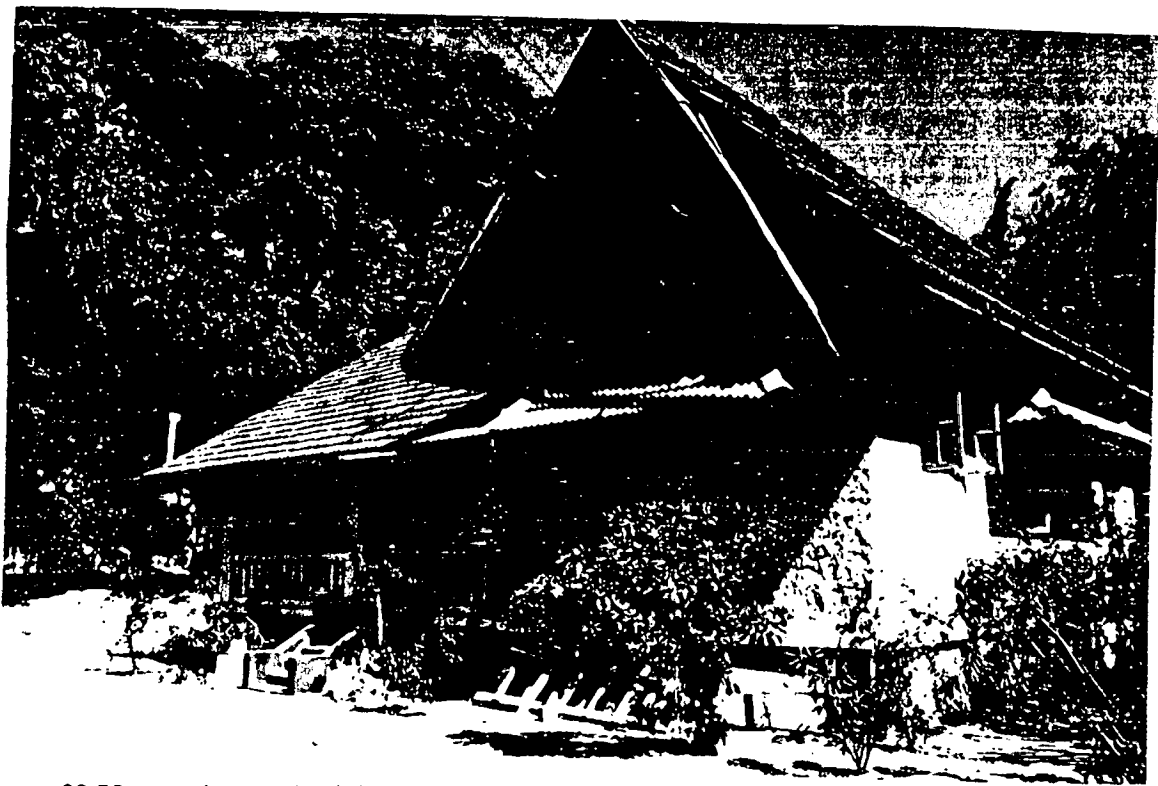


Photo n°3 Une maison coloniale allemande

Cette maison est située au coeur du quartier résidentiel des colons allemands, dans la partie orientale du centre-ville. Les colombages et le toit à pente forte, rappellent l'architecture allemande, voire alsacienne.

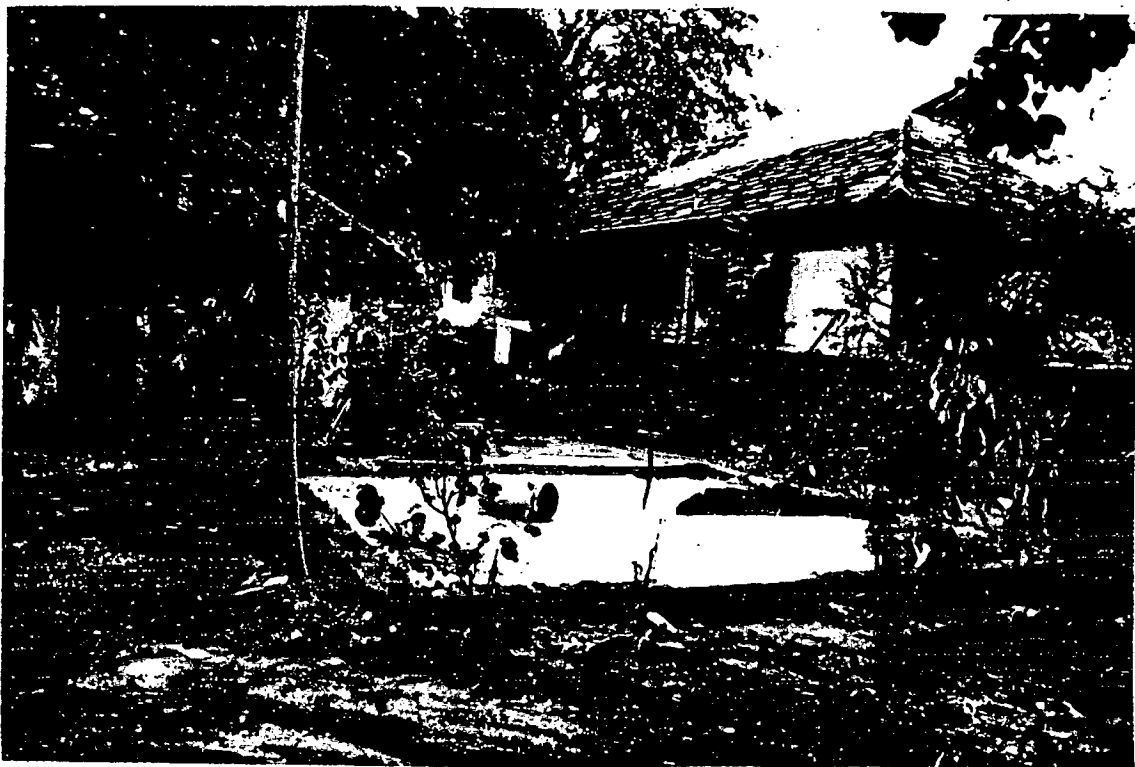


Photo n°4 Une maison coloniale allemande et sa dépendance

Nous sommes toujours dans le vieux quartier résidentiel allemand. Ici, cette maison comprend une petite dépendance (sur la gauche de la photographie) pour les domestiques. Ces maisons sont aujourd'hui occupées par une bourgeoisie africaine.

Malgré ces contraintes physiques, on avait su exploiter ces terres avec ce qu'elles pouvaient offrir. Le calcaire corallien fossile est depuis longtemps réputé pour être un excellent matériau. Les villes de la côte Swahili ont toutes été construites avec ce type de calcaire. Cela a donné de très beaux résultats comme dans la ville de Stone Town (la ville de pierre) à Zanzibar. Il y avait, depuis plusieurs siècles déjà, des carrières dans la région de Oyster Bay. Le sol à substrat karstique convient bien à la culture de plantes xérophiles. Parmi elles, dans la famille des Pandanus, il y a le sisal. La péninsule de Msasani était autrefois couverte de cultures de sisal. Cette plante permettait de produire de la corde très résistante. Aujourd'hui, avec la concurrence des matières synthétiques, cette culture n'est plus rentable. C'est pourquoi on les a progressivement remplacées par du bâti.

Nous avons vu que les premiers bâtiments du quartier ont été réalisés dans les années 1920. On franchissait alors la rivière Mbimzi par un pont provisoire, qui devint permanent en 1929. Le schéma de planification pour l'extension de ces premières constructions est proposé en 1945. En 1947, le cadastre produit des terrains d'un acre (0,4ha) on y construit des maisons avec leurs dépendances pour les employés. 730 terrains sont cadastrés. Ils sont prévus pour une population de 2695 Européens, 1540 Asiatiques et 3760 domestiques africains. Mais finalement une grande partie de ces derniers seront logés dans des quartiers spécialement planifiés pour l'occasion: Msasani et Kinandoni. L'organisation des terrains avait été commandée par un comité où aucun Africain ne siégeait.

CHAPITRE IV. APRES L'INDEPENDANCE ET JUSQU'AU NOUVEAU JOUR. TROIS SECTEURS LITTORAUX HETEROGENES.

Dar-es-Salaam, capitale du Tanganyika indépendant, va accroître son rôle de pôle et rendre ainsi la ville encore plus attractive aux yeux de la population rurale du pays, qui vit souvent dans la misère. Dar-es-Salaam connaît alors une croissance démographique incontrôlable (annexe 1). Ceci constituera le second enjeu: gérer l'accueil de ces populations dans l'organisation de l'espace. Quelle place prend le domaine littoral dans ces problèmes à surmonter ? Si l'on observe l'ensemble des côtes, on s'aperçoit qu'il y a un développement asymétrique de la ville sur les littoraux (figure 15). Au Nord de la ria la ville est très étendue tandis qu'au Sud elle a peu évolué. Nous verrons que l'on peut distinguer trois secteurs littoraux hétérogènes. Le littoral de la ria, dont le port est l'un des principaux appareils économiques du pays. Le littoral océanique peut être divisé en deux, avec un littoral Nord, qui s'allonge sans laisser de place aux plus pauvres, et un littoral Sud, plus populaire.

1- LE PORT ET LE LITTORAL « INTERIEUR »

a)-Historique

Les premiers éléments du port ont été construits dès l'établissement de la première ville : Majid Town. Durant la période allemande il y a eu peu de modifications. Il y avait un petit port où les *dhow*s pouvaient accoster mais aucune structure pour les cargos. On les chargeait et les déchargeait dans la baie à l'aide de petits bateaux légers à fonds plat: les *Lighters*. Cependant pour faciliter le déchargement du matériel lourd destiné à la construction de la voie ferrée, une jetée en bois a été construite en 1905. Elle fut immédiatement suivie par la construction d'un quai avec une grue sur rail et un hangar d'entrepôt. Pour réparer le nombre grandissant de navires en tous genres, qui fréquentent le port de Dar-es-Salaam, les Allemands réalisent, au Sud de la Gerezani un chantier naval (figure 16-1). A la veille de la guerre le port réalise la moitié des importations du pays, mais seulement 16 % des exportations (d'après Mascarenhas).

Les Anglais poursuivent l'expansion du port sur le modèle allemand. Ils y ajouteront, en 1929, une jetée pour les *lighters*, ainsi qu'un allongement de 243 m de la jetée, de nouveaux hangars et une passerelle pour les passagers (figure 16-2). Le tonnage du port passe de 56 000 tonnes en 1923 à 273 000 en 1931. Cet essor s'explique en partie par les marchandises des colonies belges de

l'intérieur: le Ruanda-Urundi et l'Est du Congo belge. Les Belges bénéficient de vastes hangars pour leurs trafics croissants (figure 16-2). Mais ce nouvel élan est brisé par la seconde guerre mondiale.

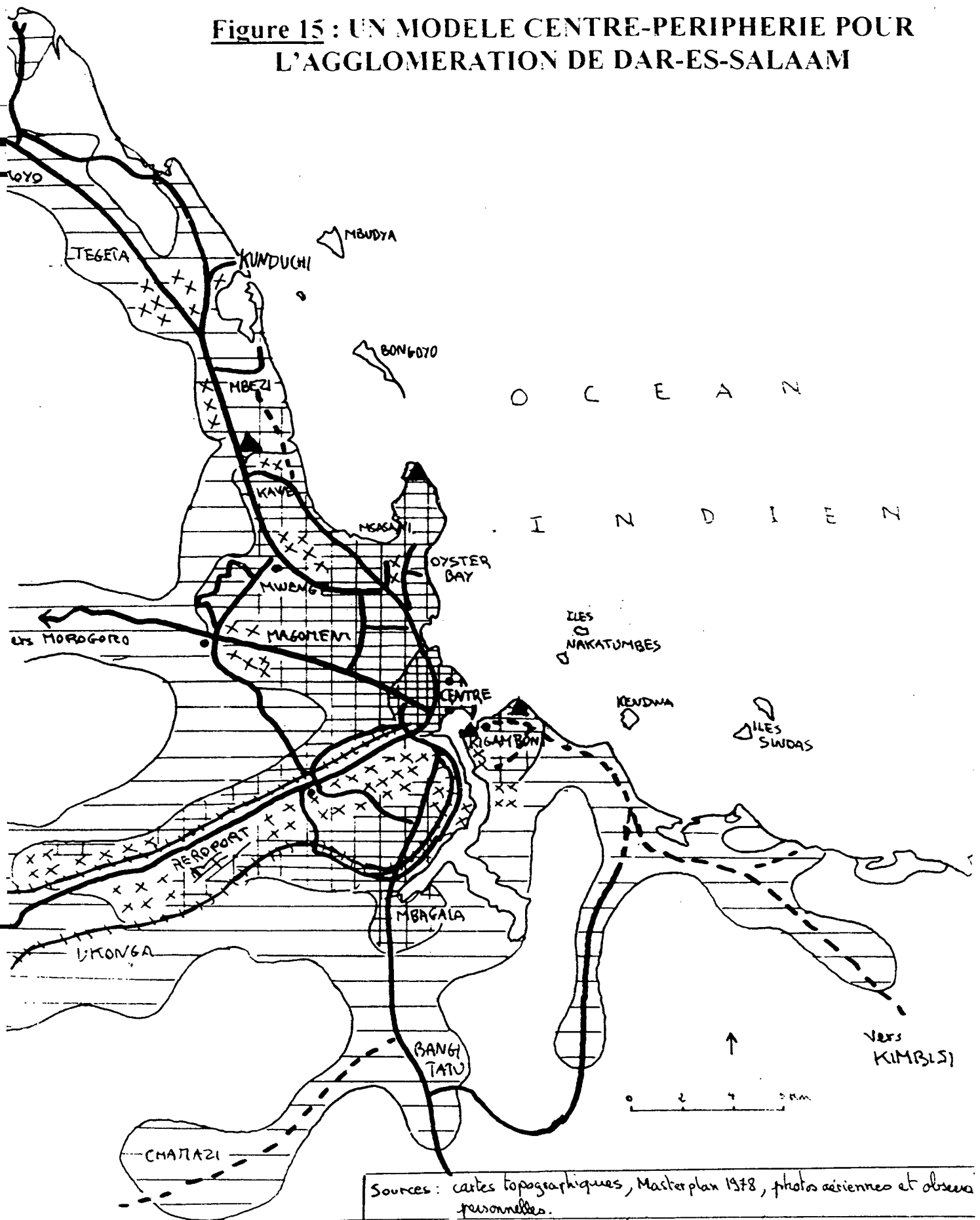
Après la guerre, le tonnage continue d'augmenter à cause des importations de nourriture. On passe de 269 000 tonnes en 1945 à 504 000 en 1948. Face à cet accroissement on étend les fonctions du port vers le Sud. En 1956 on achève la réalisation de quais en eaux profondes au Sud de la Gerezani. Les Belges participent à la réalisation de ces quais. Mais à cette date le tonnage atteint déjà 970 000.t Il faut alors délocaliser le port des *dhow*s ainsi que le terminal pétrolier, qui se trouvent tous les deux près des quais à *lighters*, vers le Sud (figure 16-3). Une jetée en forme de T est construite pour régler le problème des pétroliers. Ils peuvent à présent décharger leurs cargaisons directement dans des oléoducs qui desservent des entrepôts. C'est à cette époque que les principales importations deviennent celles des produits pétroliers. Pour accueillir de plus gros navires on organise un grand plan de dragage du bassin. Certains bancs de sable, qui créaient des hauts-fonds, sont éliminés. Les Anglais ont donc beaucoup contribué à l'extension du port au Sud de Gerezani.

b)- Gérer le port; l'héritage d'un appareil économique fondamental.

Le port légué par les Britanniques « pèse » environ 1000 000 de tonnes. Sept ans après l'indépendance le tonnage atteint 2 128 000 tonnes. Même si on peut parfois douter de l'exactitude de tous ces chiffres, il semble que le port n'a cessé d'accroître ses tonnages, même après l'indépendance. Ceci s'explique en grande partie par l'indépendance de la Rhodésie en 1964. En effet la Rhodésie indépendante, devenue Zambie, a concentré toutes ses importations et plus spécifiquement celles du pétrole, sur le port de Dar-es-Salaam. Cet accroissement s'est traduit dans l'espace du port par la réalisation de grands hangars, à Ubungo, pour les marchandises zambiennes. Mais aussi et surtout par la réalisation, en 1966, d'une grande raffinerie, de l'autre côté de la baie, à Kigamboni, reliée aux entrepôts par des tuyaux passant sous la Kurazini (figure 13-3).

Aujourd'hui le port a encore besoin de s'agrandir, cependant l'espace aménageable sur la rive gauche de la Kurazini, arrive à saturation. Sur tous les *Master Plan* (plan d'aménagement), y compris le plus récent (1978), l'expansion du port est prévue sur la rive droite, à Kigamboni. Mais pour que cela soit réalisable il faut construire un pont entre les deux rives. C'est un projet très coûteux, que le gouvernement tanzanien ne peut assumer seul.

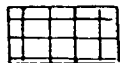
Figure 15 : UN MODELE CENTRE-PERIPHERIE POUR L'AGGLOMERATION DE DAR-ES-SALAAM



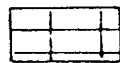
Sources : cartes topographiques, Masterplan 1978, photos aériennes et observations personnelles.

LEGENDE

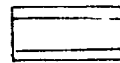
Voies ferrées
Boutes asphaltées
Pistes
grandes stations d'autobus
Zones industrielles
Bases militaires



Le centre : lieu de décision et de pouvoirs

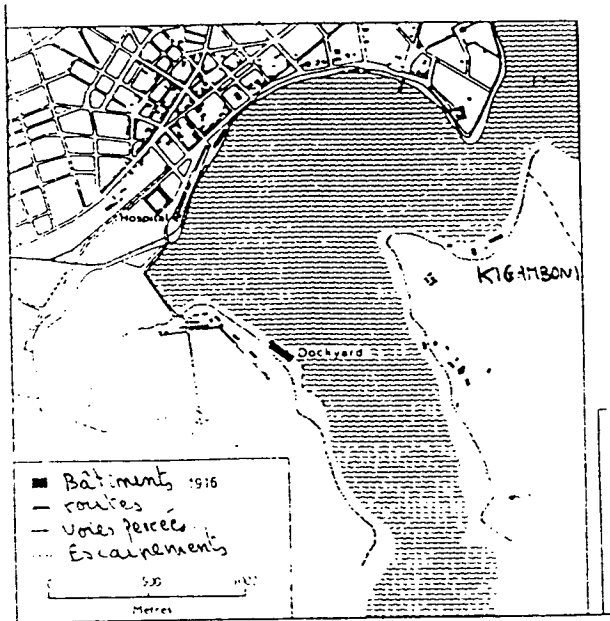


Le péricentre : Espace périphérique dense, très dépendant du centre

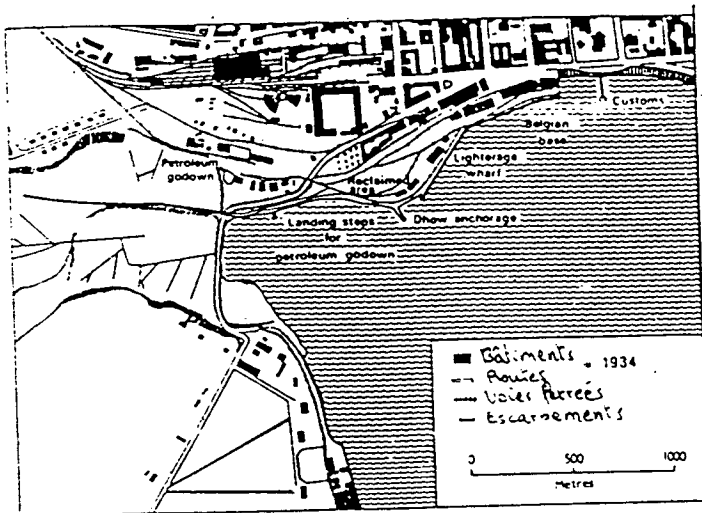


La périphérie lointaine : Espace périphérique dominé et exploité mais en partie délaissé par le centre

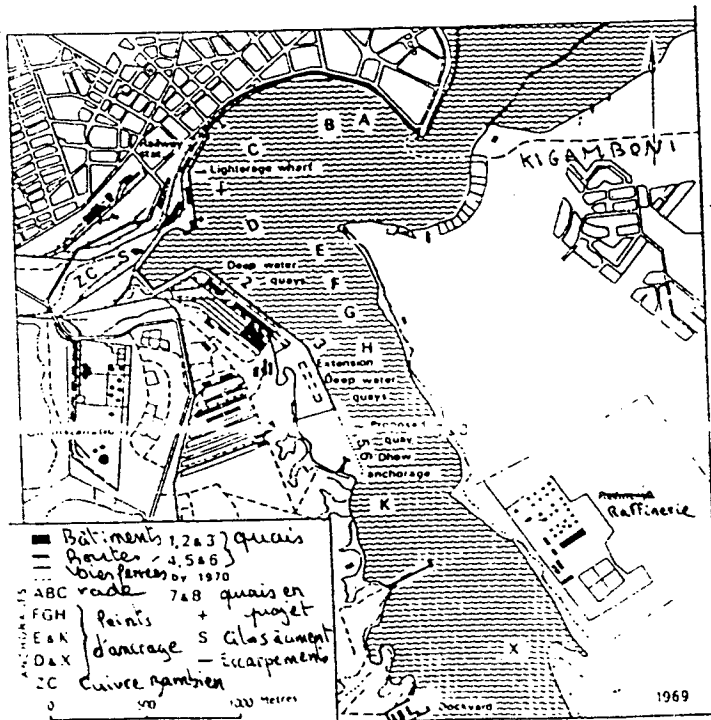
Figure 16 : L'EVOLUTION DU PORT DE DAR-ES-SALAAM



Hospital = hôpital
 Dockyard = chantier naval



Customs = douanes
 Belgian base = Etablissements belges
 Lighterage wharf = jetée pour bateaux légers à fond plat des caenniers
 Dhow anchorage = zone de mouillage des boutres
 Landing steps for petroleum godown = des produits pétroliers



2- LE LITTORAL NORD S'ETEND, MAIS EN EXCLUANT PROGRESSIVEMENT, LES PLUS PAUVRES.

Le littoral Nord s'étend sur environ 25 km. Il est très urbanisé sur une dizaine de kilomètres. On peut le diviser en plusieurs secteurs selon leurs fonctions. On distinguera les marchés aux poissons, les espaces résidentiels, les espaces récréatifs et ceux destinés à l'industrie.

a)- Les marchés au poisson

Il y a, sur le littoral Nord les trois principaux marchés de pêcheurs: le Ferry, Msasani et Kunduchi. Tous trois se déroulent sur la plage. Les transactions se font entre les pêcheurs et leurs clients par l'intermédiaire d'un vendeur à la criée, qui partagera la somme avec le pêcheur. Ces marchés attirent beaucoup de monde et permettent à des gens, sans autres ressources que les produits de la mer, de survivre. Mais ont-ils un rôle suffisamment important pour rester en place sur un littoral si convoité ?

* le Ferry

C'est sans doute le plus grand de ces marchés. Il s'est développé autour de la connexion entre le terminus du ferry et celui des *daladalas*. Ces derniers desservent un grand nombre de destinations de l'agglomération. Ce qui en fait un pôle dans le réseau des transports en commun. Le marché est le secteur privilégié des pêcheurs de Kigamboni. Le poisson y est vendu directement sur le sable de la plage, où les femmes le préparent, ou alors sous un marché couvert en haut de plage. C'est ici que les pêcheurs vendent en équipe avec un enchérisseur. Les revenus sont partagés entre eux. Si le vendeur à la criée a du talent, le poisson se vendra bien. En observant les photos aériennes de 1969, 1975 et 1992 on s'aperçoit que ce marché n'a cessé de s'accroître. Aujourd'hui il y a, autour de la plage et du marché couvert, un dédale de petites baraques faites de bois et de tôle. C'est un vaste espace commerçant qui propose essentiellement des services de restauration. Lorsque l'on pénètre sous cet ensemble à l'ombre de la tôle on a l'impression de s'engouffrer dans un labyrinthe. Il y a des longues planches pour s'attabler partout autour de soi. Chaque commerçant a disposé les siennes en carré, si bien qu'il peut cuisiner au centre et servir ses clients disposés tout autour de lui. Ce sont les femmes qui s'occupent la plupart du temps du commerce. Le mari étant occupé à pêcher. Les *mamas*, comme on les appelle ici, font du riz, des patates douces, des *chapatis* ou des brèdes pour accompagner les fruits de la mer : toute une gamme de poisson frais ou séché, du poulpe, du calamar ou de la pieuvre. Pour les fins de repas, les *mamas* préparent du thé au clou de girofle

avec des grosses pâtisseries indigestes. Autour de midi toutes ces tables sont prises d'assaut. Si l'une de ces dames vient à manquer de quoi que ce soit, elle pourra toujours se fournir chez sa voisine.

Mais tout ce petit univers est aujourd'hui menacé. En effet il y a un projet d'agrandissement de l'embouchure de la ria. Le marché n'a pas été totalement cadastré par l'Etat, il est en grande partie « informel ». Il est situé sur l'aire qui doit être creusée. Avant de quitter Dar-es-Salaam j'ai eu une discussion avec un des responsables du projet, un ingénieur du ministère des affaires maritimes. Il m'a expliqué, qu'ils avaient enfin trouvé des financements grâce à la coopération hollandaise et que les travaux allaient débiter immédiatement; c'est-à-dire dans le courant de Mars 1997. Le marché serait délocalisé un peu plus au Nord non loin des grilles du palais gouvernemental. Mais en reconstruisant le marché, l'Etat pourra imposer un règlement et créer ainsi, en prélevant des taxes, des rentrées de trésorerie. Les occupants actuels, qui appartiennent à des catégories sociales pauvres, ne risquent-ils pas d'être exclus de ce nouveau marché ?

*Msasani

Le fond de la baie de Msasani et ses plaines littorales ont été occupées avant que la ville ne s'étende jusqu'à son site. Son nom vient de celui d'un homme qui s'appelait Hassan Sani. Il était une figure du village originel. Ici, les plaines littorales sont peu élevées et très sableuses, le sol est donc imprégné d'eau de mer. C'est pourquoi on exploite des carrières de sel, dès la période allemande et peut être même avant. Sur la carte de Dar-es-Salaam de 1968 le littoral de Msasani n'est occupé que par quelques « huttes » africaines (figure 17). Un peu plus au Sud, on trouve le village de Msasani qui vivait de la pêche, des carrières de sel (à l'Ouest vers Mikosheni) et de celles de calcaire d'à côté. Aujourd'hui le village s'est agrandi et forme un grand quartier populaire. La densité est très forte. La disposition des maisons n'a pas été planifiée c'est pourquoi la trame urbaine semble chaotique. Surtout lorsqu'on la compare à celle des quartiers limitrophes, cadastrés par le *Ministry of land* (figure 18). La partie côtière du village a été engloutie par un ensemble de grandes maisons cadastrées. Lorsqu'on se promène sur le rivage de Msasani on est surpris de voir coexister deux mondes. L'ancien, celui du village africain, apparaît, sporadiquement, par des vestiges. Une mosquée, qui paraît avoir au moins une cinquantaine d'années. Le marché au poisson, très beau, qui n'a pas cessé ses activités. Les gens viennent, de tous les quartiers proches, pour s'y procurer des produits frais de la mer. Des pêcheurs, assis à l'ombre des arbres, réparent leurs filets. Plus loin, sur le sable, leurs boutres attendent la prochaine sortie en mer. Quelques *swahili houses*, en très mauvais état, sont toujours là. Elles semblent avoir, momentanément, échappé à la destruction. L'image la plus forte, que je garde de

Figure 17 : L'OCCUPATION DU SOL DE MSASANI EN 1968

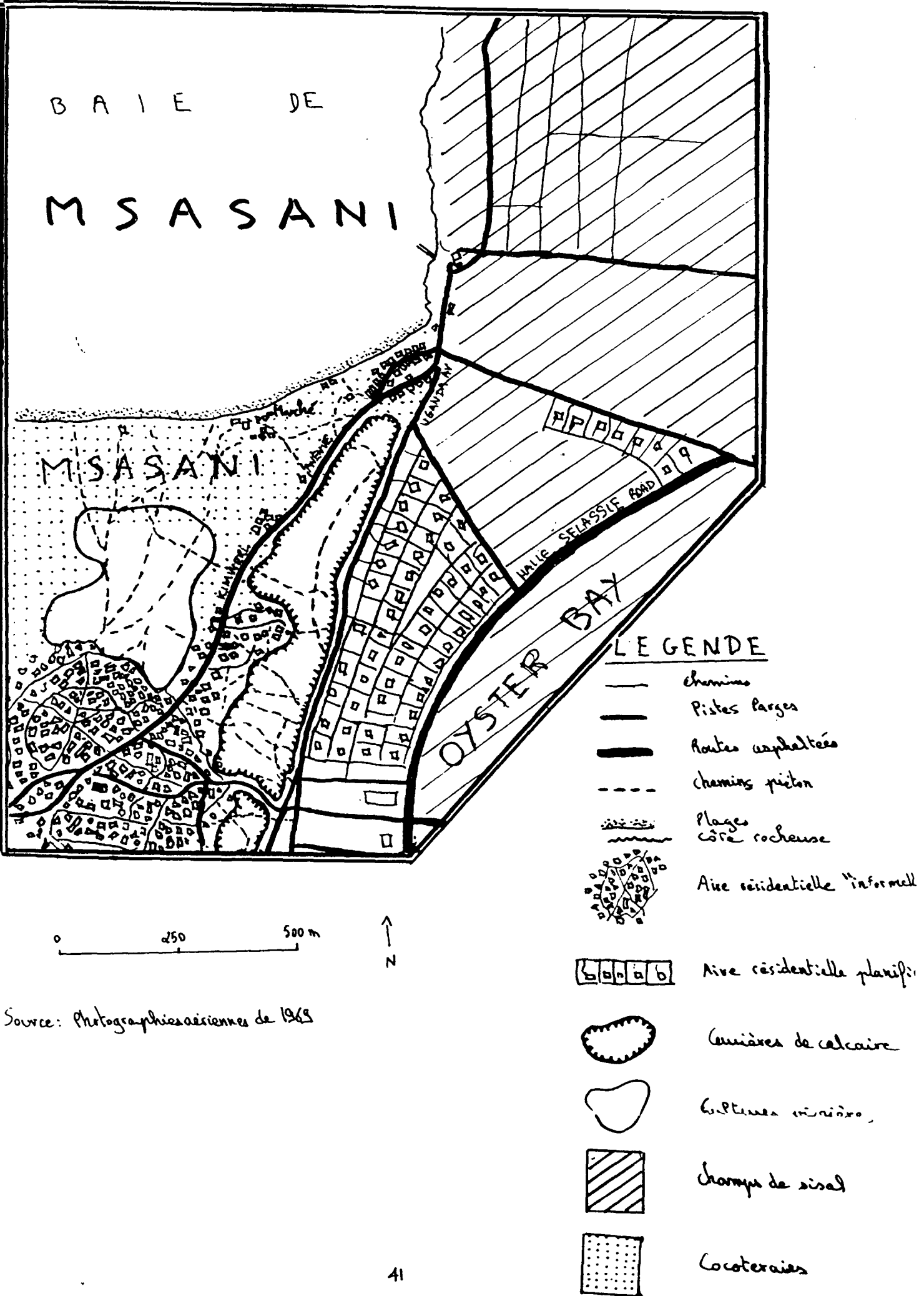
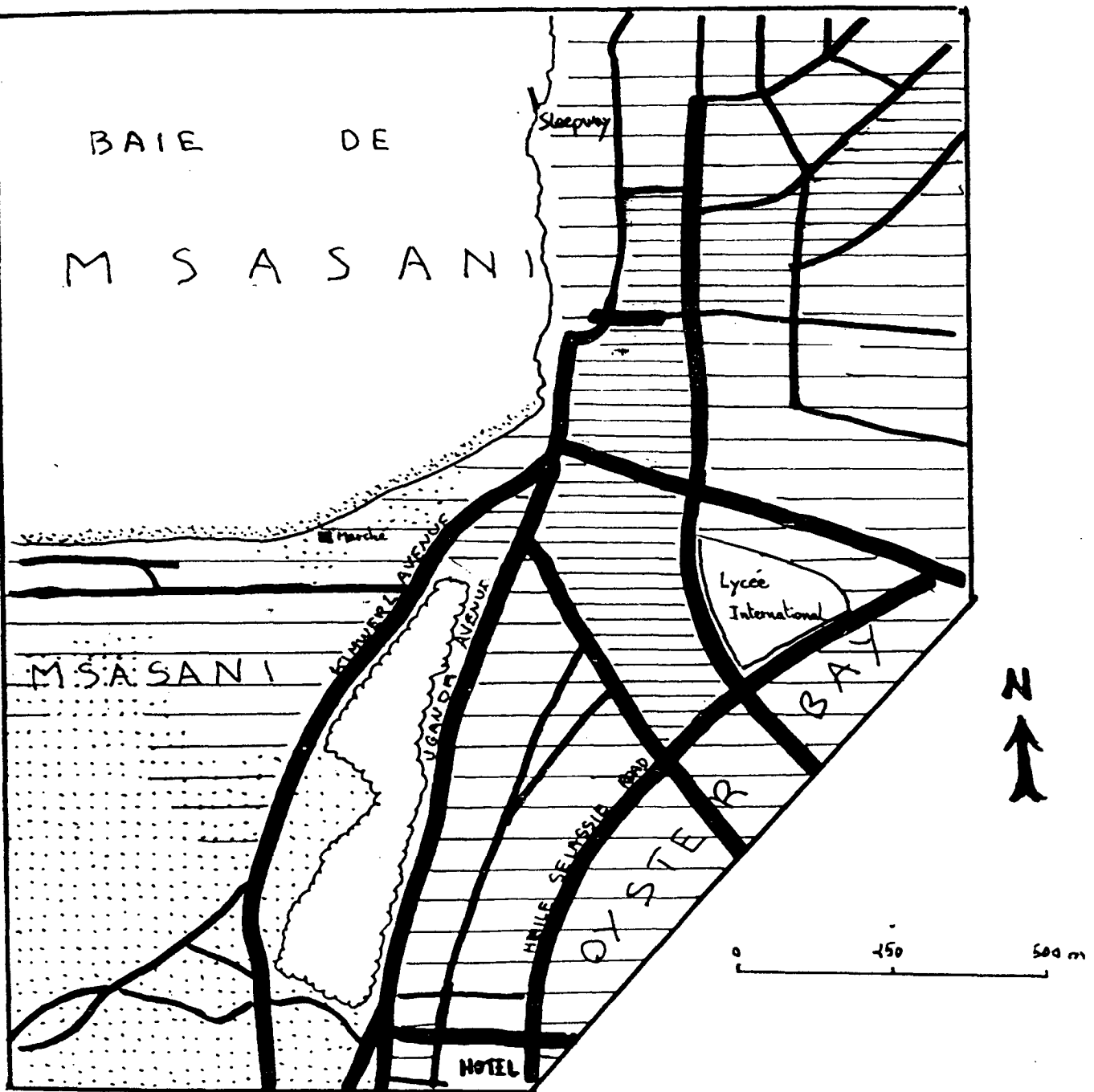










Figure 18 : L'OCCUPATION DU SOL A MSASANI EN 1992



LEGENDE

- | | | | |
|--|-------------------------------------|---|--|
|  | Routes asphaltées |  | Aire résidentielle, en maisons individuelles, cadastrée par l'Etat |
|  | Pathes |  | Aire résidentielle, en collectif, cadastrée par l'Etat |
|  | Plage |  | Aire résidentielle non cadastrée par l'Etat. |
|  | Côte rocheuse | | |
|  | Friches industrielles en conversion | | |

Sources: cartes topographiques, carte de cadastre, observations personnelles

ce quartier, est celle de baraques, faites de torchis et de fibres végétales, faisant face à des maisons, aux allures de palais sous haute protection (murs, fils barbelés et caméras de surveillance), possédant d'énormes paraboles à satellites. Ce sont deux mondes qui se font face. L'un survit au jour le jour, l'autre est branché sur C.N.N. et Internet.

Mon ami tanzanien, Ted Francis Mhagama, qui connaissait un peu le quartier, m'explique que les maisons modernes sont le plus souvent occupées par des hauts fonctionnaires de l'Etat et de l'ex-parti unique, le C.C.M. Elles étaient possédées, le plus souvent, par des riches asiatiques, qui les louaient aussi aux expatriés occidentaux. En rencontrant une *ten-cell leader* du quartier de Msasani Mikoroshoni, nous avons appris que les terrains avaient auparavant été achetés, pour une bouchée de pain, à des pêcheurs. Ces derniers habitent aujourd'hui dans des quartiers aussi divers que Magomeni ou Mwananyamala, mais ils pêchent toujours au même endroit. Ils ont d'ailleurs souvent encore une barque sur place. Ils prennent les transports en communs, comme ceux qui travaillent dans le centre de la ville, pour venir pêcher. Quant aux acheteurs de terrains ils ont le plus souvent, grâce à un réseau de relation dans les hautes sphères du gouvernement, réussi à faire cadaster le terrain.

Les renseignements obtenus auprès de Ted Francis Mahagama et de la responsable de quartier doivent, bien entendu, être considérées avec beaucoup de précautions. Mais à la seule vue de la carte et du paysage sur place, on peut penser qu'il y a une conquête du littoral par des groupes riches et organisés. L'ordre, inspiré par la morphologie spatiale des nouvelles résidences du bord de mer, calquée sur celles d'Oysterbay (figure 17), est l'oeuvre de l'Etat, qui participe ainsi à cette conquête du littoral. Les Européens qui avaient étendu leur domaine vital le long de la côte, s'étaient arrêtés au cul-de-sac géographique, que représente la presqu'île de Msasani. Ils avaient ainsi épargné le rivage de la baie de Msasani, occupée par une population africaine. L'Etat indépendant va rectifier cet oubli en s'emparant de la baie et en continuant, sur le modèle européen, l'expansion d'un espace littoral privilégié, vers le Nord.

*Kunduchi

C'est un village de pêcheur ancien, situé loin du centre (à environ 18 km, figure 2). Il y a un petit marché couvert au coeur du village, mais les transactions se font souvent sur le sable de la plage, largement découvert à marée basse. La clientèle de ce marché est très diversifiée. Il y a d'une part des habitants du village et de ses environs et d'autre part des gens de la ville, qui trouvent, à Kunduchi, un poisson meilleur marché qu'ailleurs.

Le secteur de Kunduchi est aussi celui des hôtels de luxe, qui s'approprient des territoires sur les plages environnantes. Nous verrons dans la deuxième partie du mémoire comment le village de Kunduchi cohabite avec cette forme d'économie. Mais les plages de Kunduchi n'attirent pas les hôtels seulement. Il apparaît, çà et là, sur la route de Mtongani (figure 7), des chantiers de grosses maisons résidentielles sur le modèle de celles qui ont été construites à Msasani. On peut craindre la mise en place d'un système d'exclusion similaire. Mais le phénomène est récent, c'est pourquoi on ne peut rien affirmer.

On distingue donc trois marchés de pêcheurs sur le littoral de Dar-es-Salaam. Le premier près du ferry a une position centrale. C'est certainement le plus important par sa taille. Des travaux menacent de le délocaliser. Sa délocalisation entraînerait une mainmise de l'Etat qui exclurait les petits pêcheurs. Msasani est un marché ancien péricentral. Il fonctionne toujours mais sur un espace restreint par l'aire d'expansion de maisons de luxe. Les populations autochtones ont été mises à l'écart, rejetées vers l'intérieur des terres. Kunduchi est un marché périphérique. Il a donc échappé, en partie, à l'avancée de la ville, présente à travers une série d'hôtels de plage, et quelques résidences en construction. Mais il n'est pas impossible que l'on assiste, ici aussi, à un « embourgeoisement » du trait de côte.

b)- Les nouveaux secteurs résidentiels, l'exemple de Mbezi.

Nous avons vu que les espaces littoraux du centre jusqu'à la pointe de Msasani ont été le domaine privilégié des résidences pour Européens et, moins souvent, des Indiens. Après l'indépendance ces quartiers vont s'ouvrir aux Africains. Les hauts cadres de l'Etat et du parti unique (le T.A.N.U.) seront les seuls à pouvoir s'y installer, car les logements de ces secteurs restent hors de prix pour la plus grande partie de la population.

L'expansion ne s'arrête pas là, elle se poursuit vers le Nord. Nous avons vu, plus haut, comment le petit quartier de pêcheur du fond de la baie de Msasani a progressivement disparu au profit de grandes maisons luxueuses. Seuls sont restés quelques maisons et les établissements publics: le marché, la mosquée. Le domaine des résidences de luxe s'est étendu le long de la baie. De façon isolée, dans un premier temps, puis certains secteurs se sont densifiés. C'est le cas de Mikocheni (figure 14 et 21), où un grand nombre de personnalités se sont installés. Nyerere y a fait construire sa maison et Kironde note la présence de juges, ministres, ambassadeurs, ainsi qu'un grand nombre de personnes issues des classes moyennes du pays. Le phénomène semble s'étendre jusqu'en périphérie, vers Mbezi.

Mbezi est situé à environ 13 km du centre (figure 13, 18 et 20), entre la rivière du même nom au Sud, l'océan à l'Est, la route de Bagamoyo à l'Ouest et la rivière Tegeta au Nord. Au moment de l'indépendance c'est un secteur rural. Il y a quelques exploitations de sisal tenues par des Européens le reste est occupé par une population autochtone: les *Wenyejis*. Lors du *Masterplan* de 1968 il est prévu d'orienter Mbezi vers l'industrie et le résidentiel. En 1976, l'Etat déclare le site en *Planning Area* (aire à planifier). Des terrains sont alloués sans le consentement de leurs propriétaires (de droit coutumier). On leur promet des compensations, dont ils ne verront jamais la couleur. L'Etat cadastre ainsi 7000 terrains. On y trouve, comme prévu, des terrains industriels et des terrains résidentiels. 42 % (Kironde) de ces derniers sont des terrains dit de basses et moyennes densités. Autrement dit, destinés aux catégories sociales les plus aisées.

Mais l'aménagement de Mbezi n'a pas été facile. Loin du centre, Mbezi ne bénéficie d'aucune structure de services urbains. Il n'y a ni commerces, ni réseau d'évacuation des eaux, les routes sont en très mauvais état et les tuyaux d'adduction d'eau ont été immédiatement sabotés. Mais malgré tous ces handicaps, Mbezi a eu beaucoup de succès. C'est à l'heure actuelle l'un des quartiers les plus chers de la région. Ses grandes maisons, aux toits en tuiles, restent le plus souvent vides. Seuls des gardiens, généralement des Makondés ou des Masaïs, les spécialistes de ces emplois, habitent leur jardin. On s'aperçoit qu'ici l'accès à la terre est plus important que l'accès aux services urbains. Ces derniers auront bien le temps de venir, ce qui compte c'est d'être présent. Mais acheter un terrain et entretenir une maison dessus sans l'habiter ou la louer c'est de l'investissement à terme inconnu, ce qui ne peut se faire sans un bon capital. Avant même de fonctionner, Mbezi est devenu un quartier de privilégiés. Il caractérise l'avancée d'une ceinture littorale dominée par les plus puissants. Son isolement relatif en fait un « poste-frontière » ; image empruntée à la conquête de l'Ouest américain. Il sera bientôt relié aux autres en un cordon continu.

c)- Les espaces récréatifs (figure 19).

La mer et ses plages attirent les hommes aussi pour la détente. A Dar-es-Salaam on distingue deux types d'espace récréatifs de bord de mer. Ceux qui sont sur des plages publiques et qui s'adressent alors à toutes les communautés et ceux des plages privées qui concernent alors une population sélectionnée par le pouvoir d'achat.

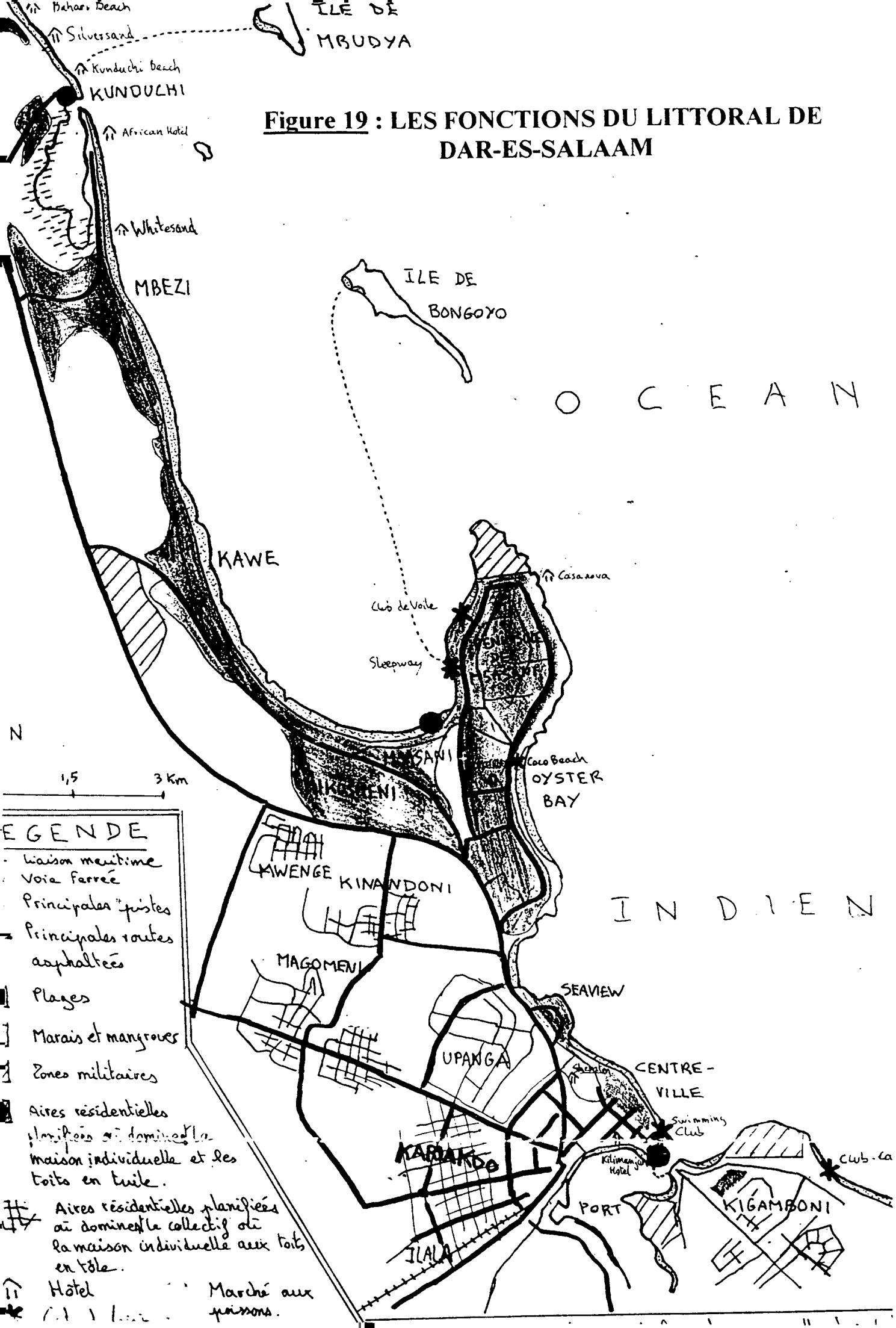


Figure 19 : LES FONCTIONS DU LITTORAL DE DAR-ES-SALAAM

- LEGENDE**
- Maison maritime
 - Voie ferrée
 - Principales pistes
 - Principales routes asphaltées
 - ▨ Plages
 - ▨ Marais et mangroves
 - ▨ Zones militaires
 - ▨ Aires résidentielles planifiées où domine la maison individuelle et les toits en tuile.
 - ▨ Aires résidentielles planifiées où domine la collectif où la maison individuelle avec toits en tôle.
 - ⌈ Hôtel
 - ⌈ Marché aux poissons.

O C E A N

I N D I E N

N
1,5 3 Km

*Les plages publiques

Elles ne sont pas très nombreuses le long de la côte Nord. On en dégage deux principales:

**Le swimming club.

Ce Club est situé à l'entrée de la ria, après le marché aux pêcheurs du ferry. On l'appelle ainsi à cause de la présence d'un petit club privé, qui propose à ses adhérents des cabines pour se changer, des tables et des chaises pour s'asseoir en famille. Ce club est organisé par les communautés asiatiques. Il n'est pas fermé aux autres communautés. Cependant les Européens ne fréquentent pas cette plage qu'ils considèrent polluée (ce qui n'est peut être pas abusif. Car non loin de là, se déverse^N les eaux usées de la ville.) et les communautés africaines n'ont généralement pas assez d'argent pour y adhérer. Les baignades ont lieu le plus souvent le soir lorsque la marée est haute, à cause du profond chenal qui rend la baignade à marée basse moins agréable. On se baigne au milieu~~x~~ des boutres en mouillage. Toutes les communautés autochtones sont représentées. J'ai cru remarquer que les Asiatiques étaient le plus souvent en famille, tandis que les Africains étaient sur-représentés par les enfants. Mais il s'agit peut être d'une observation très subjective.

**Osterbay (ou Oyster Bay) et Coco Beach.

Oyster Bay est une longue baie sableuse qui s'insère au coeur de la côte à falaise de la péninsule de Msasani. Une large cocoteraie s'étend entre la plage et la route. Derrière cette route c'est le quartier résidentiel, du même nom, planifié par les Anglais et encore occupé par une majorité d'Européens. Coco Beach est un bar restaurant construit récemment à la limite Nord de la baie. Son succès est tel que l'on finit par appeler Oyster Bay: Coco beach.

La plage d'Oyster Bay est un lieu très rassembleur. Toutes les fins de semaine, le soir, on peut assister à un formidable regroupement de tous les types de groupes sociaux de la ville. En se promenant le long de la baie, on remarque qu'il n'y a pas un lieu mais plusieurs: la cocoteraie, Coco Beach et la plage

Sous la cocoteraie c'est le domaine des voitures. Elles sont garées dans tous les sens et à perte de vue. Généralement leurs propriétaires, venus en famille, ne s'en éloignent pas. Au contraire tout s'organise autour d'elles. On sort les tables pliantes, et le barbecue pour faire griller du poulet. Certains ne sortent rien, ils restent debout, clés en main, comme si ils allaient partir dans la minute qui suit, et ils discutent pendant des heures avec ceux, qui ailleurs sont, sans doute, leurs voisins de palier ou collègues de bureau. ~~Ce sont~~ les Indiens qui semblent les plus

représentés ici, surtout dans la Sud de la baie. Au Nord de la cocoteraie on peut assister, à chaque fin de semaine, à un mariage chrétien de la bourgeoisie locale. Le cortège de voiture s'engouffre, comme il peut, dans le tohu-bohu automobile de la cocoteraie. Monté à bord d'un *pick-up*, un orchestre de cuivre joue des airs joyeux. Ils accompagneront, ensuite, les mariés sur la plage, avec toute la familles.

Mais derrière l'aspect joyeux de ces rassemblements il y a une inquiétude. Toutes ces concentrations de véhicules ont un impact sur l'environnement littoral. Sous la cocoteraie, il n'y a plus aucune trace des dunes littorales, qui participent à l'équilibre de la répartition des sédiments de la plage. A la place, les voitures ont laissé un réseau inextricable de pistes, où le sable est mis à nu. Ceci facilite sa prise en charge par les vents océaniques dominants. Les courants littoraux, qui transportent une certaine quantité de sédiments, se voient privés d'une partie des réserves dans lesquels ils puisent lorsque les houles sont fortes.

Au Nord de la baie, en haut de plage un club bar restaurant a été récemment réalisé. C'est *Coco Beach*. Il y a un restaurant (très cher et souvent vide) et un bar avec sa terrasse sur le front de mer (photo 5). Attablés sur la terrasse, rafraîchis par l'alizé, les expatriés de toutes nationalités et les jeunes des familles riches indiennes ou africaines, mangent des grillades ou boivent de la bière. Cette partie d'Oyster Bay est très occidentalisée. La jeune bourgeoisie africaine adopte des tenues vestimentaires sophistiquées, empruntées aux modes *Hip-Hop* des noirs américains. Ils ont l'attitude des *rappers* californiens, qui parlent l'argot des ghettos et se cognent le poing pour se saluer: « *hey! what's up niggerz!* ». Cette terrasse attire aussi un grand nombre de jeunes moins riches, qui à défaut de pouvoir s'attabler, s'assoient sur les murettes qui font face à la plage (photo 6). C'est l'un des rares endroit de la ville où l'on voit des jeunes couples s'afficher en public. Cette concentration attire les gamins les plus pauvres, qui transportent, sur leur tête, de véritables épiceries. Ils vont ainsi de table en table ou le long de la murette pour vendre des biscuits, du chocolat ou des chips de manioc, que leur mère ont confectionnés.

Mais malgré son succès, *Coco Beach* est menacé. En s'établissant en haut de plage, à l'emplacement même de la dune littorale, les propriétaires prenaient des risques. En effet les dunes littorales sont des réserves de sédiments pour les courants littoraux. Lors des grandes marées de Février 1997, la mer, agitée par la houle d'un cyclone qui sévissait à Madagascar, a détruit une partie de la terrasse. Le niveau du sable de plage, qui était à son contact, s'est subitement abaissé de 20 cm. L'action des courants a puisé sur l'estran, le volume de sable nécessaire à l'équilibre du budget sédimentaire de la mer.



Photo n°5 La terrasse de Coco Beach.

Coco Beach est un bar-restaurant situé sur la plage d'Oysterbay. Au premier plan , à l'ombre, c'est la terrasse du bar. Elle surplombe la plage qui commence à se remplir comme chaque Dimanche. Nous sommes aux confins Nord de la plage. Au fond, on peut voir les falaises de calcaire corallien, qui réapparaissent. Elles dominent presque partout ailleurs sur la péninsule de Msasani.



Photo n°6 La murette de Coco Beach

Le mur qui sépare la terrasse de la plage, s'étend, immédiatement au Sud, au-delà du bar-restaurant. C'est le secteur privilégié des jeunes. Ils n'ont pas assez d'argent pour s'attabler à la terrasse. Mais, ici ils peuvent avoir la même vue surplombante, gratuitement. C'est un des principaux lieux de rencontre de la plage.

Autour de 18 h la plage est saturée (photo 7). On y voit peu d'Européens, à part devant Coco Beach, car Oyster Bay est réputée dangereuse. Les gens sont regroupés sur le sable et discutent en famille ou entre amis. Mais la plage est surtout l'univers des sports en tous genres. Certains courent le long de la baie, d'autres organisent des parties de foot. Il y a d'ailleurs un véritable club, à petit budget, qui fait ses entraînements sur la plage. On voit toujours des acrobates amateurs qui font des sauts de mains et autres pirouettes. La baignade est évidemment une des activités favorites, surtout chez les enfants. A marée basse la mer se retire trop loin pour pouvoir se baigner. Car le fond est, comme souvent sur les plages de la côte, très plat et le marnage important. Mais cet inconvénient devient un avantage à marée haute. En effet, les enfants se baignent alors dans l'équivalent d'une grande piscine, où l'on a toujours pied. Leur maman rassurées, ils peuvent barboter pendant des heures.

Mais là aussi on remarque qu'il y a une dégradation du milieu sédimentaire. Le contact entre l'estran et le haut de plage se fait très brutalement avec une micro falaise, d'où ressortent les racines de cocotiers, prêts à sombrer dans l'océan. Là encore, la disparition de la dune littorale est en partie la cause du phénomène. Ces micro-falaises sont les témoins d'une côte en recul.

*Les plages privées.

**Les hôtels.

Les hôtels de la côte Nord offrent l'accès à des plages privées. Mais on distingue ceux qui sont proches du centre, où le rôle de la plage est réduit, et ceux qui se situent en périphérie.

Oysterbay hotel, se situe au centre d'Oysterbay. Sa plage est publique. Cependant, il possède un espace réservé, sous la cocoteraie, délimité par des plots infranchissables. C'est d'ailleurs le seul endroit de la cocoteraie qui est épargné par les voitures. Au Nord de la presqu'île de Msasani le *Casanova* est un grand hôtel en bordure de falaise. Il a récemment brûlé et lors de mon séjour il était en reconstruction. Il semble qu'il y ait une petite plage au pied de la falaise, qui n'est accessible que par l'hôtel, grâce à des escaliers. Ces hôtels ont des petites galeries marchandes, destinées à une clientèle européenne. On y trouve des produits « de luxe », comme le beurre et le fromage. Finalement la position centrale de ces hôtels importe plus que la position littorale.



Photo n°7 La plage d'Oysterbay

C'est Dimanche et le soleil commence à se coucher. nous regardons vers Dar-es-Salaam (au Sud). Comme tous les soirs des Week-ends, la plage d'Oysterbay se remplit. On y retrouve un peu toutes les communautés et classes sociales autochtones. Derrière la plage s'étend une vaste cocoteraie. Elle est envahie par les voitures. On devine leur présence dans la partie droite de la photo, au pied des arbres.



Photo n°8 La plage du Bahari Beach Hotel

Cette photo a été tirée du prospectus publicitaire de l'hôtel, qui vante les mérites de sa plage. Mais, on y voit la présence d'un épis constitué par des blocs de calcaires coralliens. Il y en a d'autres, ailleurs sur la plage. Ils ont été disposé par l'hôtel, pour lutter contre les actions érosives de la mer, qui attaque la plage.

Les hôtels, dont l'activité est plus précisément tournée vers la plage, se situent à une quinzaine de kilomètres au Nord du centre. Ils sont au nombre de cinq et s'étalent sur environ 8 km (figure 19). On a du Nord vers le Sud: le Bahari Beach Hotel, le Silversand, le Kunduchi Beach Hotel, l'African Hotel (récemment fermé) et le Whitesand Hotel. Ils ont des caractéristiques communes. Ils sont implantés sur un terrain strictement littoral, délimité par des barrières physiques (grillages, murs, guérites et leurs gardiens). La sélection à l'entrée se fait par l'argent, puisqu'il faut payer 1000 TSH (environ 10 FF). A l'intérieur de ce territoire règne un univers de luxe et de détente. On y vit en maillot de bain, entre la piscine, les terrasses restaurant, la plage et ses transats sous les cocotiers. Aux extrémités Nord et Sud du rivage, des gardiens, en uniforme noir et rouge, de la société (privée) de gardiennage Hatari, sont plantés là, tels des douaniers sur une frontière fermée. Ils empêchent quiconque de rentrer ou de sortir. Chaque hôtel a ses particularités. Le Bahari Beach, tenu par des Sud-africains, attire une clientèle essentiellement européenne, tandis que le Whitesand est très prisé par la communauté asiatique. Le Kunduchi et le Silversand sont des hôtels gouvernementaux, qui accueillent surtout les Africains et les officiels étrangers. Le Whitesand a aujourd'hui une position particulière puisqu'il a été racheté par l'université. On peut s'interroger sur le but de la manoeuvre. Peut-être veulent-ils ainsi gagner de l'argent pour être plus autonome vis-à-vis de l'Etat, qui paye mal et irrégulièrement. L'African Hotel est semble-t-il fermé. Je n'ai pas eu l'occasion de me rendre sur place, mais les agents de l'office national du tourisme m'ont soutenu que la mer l'avait détruit. Ce qui ne serait pas très surprenant car la côte semble en net recul ici aussi. Bahari Beach semble très menacée. J'y ai remarqué des fissures inquiétantes dans le béton de la terrasse qui supporte la piscine. D'autre part la plage est à moitié « mangée ». On remarque, là aussi des micro-falaises de sables en haut de plage. Des épis de blocs de calcaire corallien ont été disposés sur l'estran pour essayer d'endiguer l'érosion marine (photo 8). C'est une technique classique (voir la pointe du cap Ferret ou la plage centrale de Lacanau pour ne citer que ces exemples) mais hélas peu efficace (voir Kunduchi dans la seconde partie). A Kunduchi Beach la plage a complètement disparu (photo 9, 10 et 11) Devant l'urgence, les blocs de calcaire ont été disposés en véritable rempart.

**Les autres plages privées.

On en dénombre peu, mises à part celles des Clubs de la presqu'île de Msasani: le Sleepway et le club de voile russo-scandinave.

Le Sleepway n'a pas vraiment de plage, sauf a marée basse, mais il s'agit plus d'une slikke, peu adaptée à la baignade. Ce qui rend ce lieu attractif c'est son club nautique (on peut y faire du *jetski*, de la moto sur mer en quelques sortes), ses restaurants et magasins de luxe. Il y a aussi une longue jetée qui permet de



Photo n°9 La plage disparue du Kunduchi Beach Hotel

Cette photo a été prise à partir d'une chambre de l'hôtel. Au premier plan on voit la terrasse du bar. Elle est vide, comme la plupart du temps. Les photos et les cartes anciennes témoignent de la présence d'une plage d'une centaine de mètres de large, face à nous. Elle a totalement disparu. Aujourd'hui le niveau des hautes mers atteint la terrasse. Une partie a été détruite, comme en témoigne l'arbre déraciné de la photo.

s'embarquer à destination de l'île de Mbongoyo (figure 19). C'est là que se trouve la véritable plage du Sleepway. Avec son sable fin et son eau turquoise, elle correspond au mythe européen de l'île paradisiaque. On peut y réserver une paillote pour la journée, au moment d'acheter son billet de bateau. Beaucoup d'occidentaux viennent s'y détendre le Dimanche. Au retour, ils peuvent manger à l'un des restaurants du club. Mais toutes ces activités ont un coût élevé, qui exclut la majeure partie de la population autochtone.

A environ deux kilomètres au Nord du Sleepway on trouve un autre club, beaucoup plus fermé. Il s'agit d'un club de voile où flottent des drapeaux scandinaves, russes et tanzaniens. L'entrée est strictement réservée aux membres du club. A l'intérieur toute consommation se fait à l'aide de jetons comme dans les Club Med. Le club est nettement orienté vers les sports de voile. Il y a toute une batterie de petits dériveurs en tous genres. La mise en place des voiles et le transport des bateaux jusqu'à l'eau sont pris en charge par des employés tanzaniens, habillés en uniforme de matelot. Au pied du bâtiment du club s'étend une petite plage de sable fin. Les mères de famille peuvent ainsi passer la journée avec les jeunes enfants, en attendant que les plus grands, accompagnés de leur père, fassent leur activité de voile. Les membres du club sont pour la plupart occidentaux, car là aussi les prix sont adaptés aux salaires élevés des expatriés.

La côte Nord offre donc, par endroits, des lieux de détente. Certains d'entre eux sont vastes et ouverts à toutes les populations. D'autres sont privés et délimités par des barrières physiques, privant les plus pauvres de l'accès au rivage.

d)-Les espaces industriels.

Ils sont peu nombreux, comparés aux secteurs Sud et Ouest de la ville. Cependant on remarque, le long de la route de Bagamoyo, quelques sites d'entreprises de construction (figure 7 et 13). Certaines d'entre elles sont spécialisées dans la tuile, comme Mbezi Tile à la hauteur de Mbezi. D'autres fabriquent des briques, qu'elles empilent au bord de la route. On pourrait s'étonner que ce secteur soit spécialisé en matériaux de bâtiment, mais plusieurs éléments nous permettent de comprendre. D'abord il y a à 20 km au Nord de Dar-es-Salaam, sur la route de Bagamoyo, une grosse entreprise de ciment. Située sur les hauteurs de la colline de Wazoo (figure 7), on l'aperçoit à plusieurs kilomètres à la ronde, avec ses grandes cheminées crachant des écharpes de fumées grises. Autour de cette usine gravitent une série de carrières de matériaux de construction: sables et blocs de calcaire. Nous avons vu que la côte a été le théâtre d'une expansion de quartiers résidentiels. Leurs grosses maisons ont

consommé beaucoup de briques, de ciment et de tuiles. Cette expansion n'est pas finie. Autour de Kunduchi de nouvelles villas sont en construction.

La côte Nord a engendré une industrie du bâtiment active grâce à un site favorable à l'exploitation de matériaux et à une grande usine à ciment. Ces éléments de base ont été soutenus par une demande constante occasionnée par l'expansion des villas sur le littoral. Cependant on trouve à Kunduchi une vaste carrière de sel, qui prouve que le bâtiment n'est pas la seule activité industrielle, même si elle est dominante.

3- UNE COTE SUD PEU DEVELOPPEE.

La côte Sud de la région de Dar-es-Salaam s'étend à partir de la pointe Est du ferry jusqu'aux limites administratives régionales. On peut la diviser en deux secteurs hétérogènes. Le premier est compris entre Ras Mjimwema et la « frontière » régionale. Le second est l'espace entre-deux-mers de Kigamboni.

a)- La côte Sud au-delà de Mjimwema.

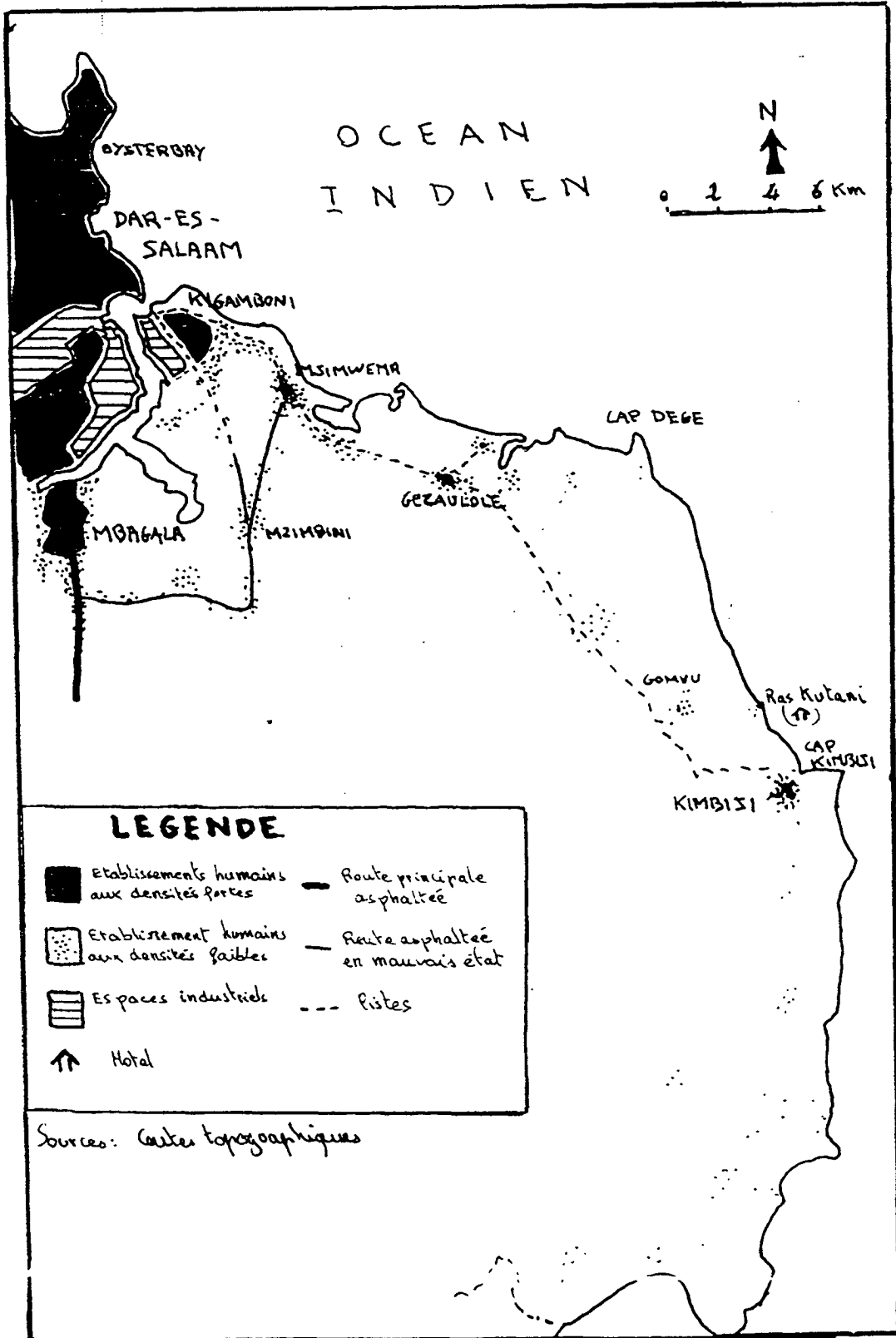
La côte Sud est immense et vide (figure 20). Elle s'organise essentiellement le long de la piste qui va du ferry à Kimbiji.

Kimbiji est l'un des plus anciens villages de pêcheurs de la région. Il a été fondé par les immigrants Arabo-Perses sans doute autour du XV^{ième} siècle. Il est un centre à l'échelle de la côte Sud. C'est ici qu'aboutit la principale piste. Au-delà l'accès est très difficile. Les cartes au 1/50 000, que j'ai pu consulter à Dar-es-Salaam (au Survey and Mapping), font apparaître des formes d'habitats au Sud de Kimbiji. La légende précise qu'il s'agit de « huttes ». Nous avons sans doute affaire à des habitations bantoues traditionnelles.

On dénombre cinq noyaux de peuplement le long de la piste de Kimbiji: Mjimwema, Kibogumo, Gezaulole, Mwongozo et Gomvu. Si les deux derniers sont éloignés de la mer, les autres dépendent en grande partie d'elle grâce à la pêche. Les autres ressources étant l'agriculture et l'extraction du sel (à Mjimwema). L'agriculture se résume à la culture de plantes vivrières (mil, manioc) et l'exploitation d'arbres fruitiers (manguiers, cocotiers).

Entre Gezaulole et Kimbiji la piste s'éloigne de la côte. La carte au 1/50 000 montre que le littoral, épargné par la piste, est inhabité. La côte est donc sauvage

Figure 20 : LA REPARTITION DE LA POPULATION SUR LA COTE DU DISTRICT DE TEMEKE



et certainement très belle. C'est ce qui a inspiré des investisseurs occidentaux. Ils ont créé, à Ras Kutani, un hôtel en bungalows de luxe (annexe 3 et figure 20). Ces derniers sont en bois et en bambous, et placés entre la forêt et la plage (tropicale). Avec ce cadre naturel sauvage et isolé, l'esprit de l'hôtel joue avec le mythe de Robinson Crusoé. C'est ce qui fait son succès.

La côte Sud au-delà du Ras Mjimwema est très peu peuplée. Les seuls habitants vivent pour la plupart le long de la piste qui conduit à Kimbiji, le village principal. C'est un secteur très isolé du centre.

b)- Kigamboni.

Kigamboni et le centre de Dar-es-Salaam sont très proches (figure 19). Mais, un bras de mer d'une centaine de mètres de large les sépare. Nous avons vu que les colons ont fait du littoral leur domaine privilégié. Mais Kigamboni est une exception puisque c'est le seul quartier littoral pour Africain, planifié par les Européens. Aujourd'hui c'est un quartier qui souffre d'isolement, malgré sa position proche du centre.

Face au développement de Dar-es-Salaam, de l'autre côté de la ria, Kigamboni est longtemps resté oublié et très peu habité. Les Allemands en avaient fait une terre de mission protestante (*mission land*). Ils y avaient construit une église. Dans les années 1920 l'idée est émise, par l'*African Governments Servants Association* (l'association gouvernementale des serviteurs africains), d'y créer un quartier pour les Africains travaillant dans le centre européen. Le projet avait été freiné par crainte de voir des autochtones installés trop près du centre résidentiel des colons. Les Européens avaient peur de contracter des maladies comme la malaria. Il faut donc attendre les années 1950 pour qu'un plan de cadastre soit lancé sur ce secteur. Car Kigamboni a des atouts. Il est bien situé: proche du centre et entre la ria et l'océan. Il a des réserves d'espace, car il peut s'étendre vers le Sud, presque inhabité. Il a une belle côte, qui pourrait être le support d'une activité touristique. Quelques tentatives ont été d'ailleurs faites entre Kigamboni et Mjimwema (figure 20). Certaines, sous forme de petits bungalows, ont été abandonnées. J'ai visité l'une d'entre elles, en haut de plage. Sa façade était partiellement détruite par la mer (un peu comme à Kunduchi) et le reste était en friche. Par contre, tout près de Kigamboni (figure 19) il existe un petit club où l'on peut camper et se restaurer à petit prix dans une ambiance conviviale. La clientèle est essentiellement européenne. Mais, contrairement aux autres sites touristiques la population qui fréquente ce club est jeune (20-30 ans).

L'idée du gouvernement est de créer à Kigamboni un espace industriel qui serait l'extension du port actuel, avec des zones résidentielles intégrées, qui fourniraient

sur place la main d'oeuvre nécessaire. Il encourage des compagnies de transport maritime à acheter des terrains pour loger leur personnel. Mais ces entreprises restent réticentes. Pour lancer le processus l'Etat colonial délimate 1000 terrains. Il en alloue 200 dès 1951 à des Africains. Mais Kigamboni se développe lentement. Seuls 150 des terrains alloués sont réellement occupés. L'aménagement de Kigamboni est un échec. Les raisons sont multiples. L'une d'entre elles est que Kigamboni n'est pas intégré dans les limites administratives de Dar-es-Salaam. On lui donne ainsi un statut de *Minor Settlement* (établissement mineur), ce qui permet au gouvernement de limiter les infrastructures normalement attribuées à un quartier au statut de *Township*. On décide, par exemple, de ne pas installer de réseau de distribution pour l'eau. Ce qui avait été fait pour le *Township* d'Ilala. Aujourd'hui on puise encore l'eau dans des puits qui atteignent des sources peu profondes. Elles ont un goût saumâtre à cause du sel de l'eau de mer qui vient s'y mêler.

Kigamboni est le seul quartier Africain de la ville à avoir été planifié par les Européens, sur un domaine littoral. Mais l'aménagement qui a suivi a été incomplet, si bien que le quartier manque d'infrastructures. Pourtant il possède des atouts géographiques, qui pourraient en faire un quartier important. Mais la ria qui le sépare du reste de l'agglomération le rend isolé et donc peu attractif. Mais si le quartier réussit à s'affranchir de cet isolement, il se transformera de façon spectaculaire. C'est pourquoi nous l'étudierons plus spécifiquement dans une seconde partie.

Dar-es-Salaam est située sur la côte swahili, à longue tradition maritime. Son site est exceptionnel parce qu'il offre, grâce à sa ria navigable, un grand port naturel. Mais curieusement Dar-es-Salaam est une ville récente. Depuis sa création, en 1862, les colons européens ont imposé leur pouvoir colonial. Les Allemands dans un premier temps, puis les Anglais dans un second, ont aménagé l'espace sur la base de critères raciaux. Ils ont créé sur une bande littorale, allant de Mtoni à la péninsule de Msasani, un espace blanc et privilégié. Nos quartiers d'étude, Kunduchi et Kigamboni, sont épargnés par cette ceinture littorale, à cause de leur isolement par rapport au centre.

L'organisation de la ville actuelle est largement héritée des périodes coloniales. Mais aujourd'hui la ségrégation est sociale. Sur la figure 21 j'ai essayé de représenter schématiquement l'organisation de la ville actuelle en fonction des bases européennes. Nous y retrouvons une bande côtière que l'on pourrait comparer à une ceinture concentrant des espaces privilégiés. Au Nord du centre la ceinture littorale s'étend aujourd'hui au-delà de Mbezi. Il s'agit essentiellement d'espaces de loisir et de quartiers résidentiels pour les plus fortunés. Certains, comme Msasani, ou une partie de Keko, sont basés sur le rejet d'une population autochtone vers l'intérieur des terres. Au Sud, la ceinture n'a pas traversé la ria. Elle s'étend sur les rives de la Kurazini. Cet espace littoral est dominé par les activités industrielles liées au port et par quelques secteurs résidentiels à hauts revenus.

Kigamboni est resté en dehors de cette ceinture d'espaces privilégiés. C'est le seul quartier populaire planifié sur le littoral. Au Nord, la ceinture atteint les environs de Kunduchi avec quelques hôtels et maisons particulières. Ces affirmations sont des tendances générales. La seconde partie fera un tableau un peu plus précis de ces deux quartiers pour voir dans quelle mesure ils s'intègrent à la ville et à sa ceinture d'espaces privilégiés.

I. F. B. A.
P.O. Box 58100

Cette seconde partie s'intéresse aux deux quartiers périphériques étudiés. Elle a été nourrie par mon travail de terrain, c'est-à-dire mes observations personnelles, mes enquêtes auprès d'échantillons de population et les témoignages de certains habitants. Pour bien comprendre la vie des quartiers il faut connaître quelques éléments de l'organisation politique tanzanienne.

La Tanzanie est un pays qui a été longtemps dirigé par un parti unique, à tendance socialiste : le T.A.N.U. En 1977 il fusionne avec le parti Afro-Shirazi de Zanzibar et devient le C.C.M. Depuis 1993, le pays a accédé au multipartisme. Mais le C.C.M. est toujours le premier parti. Les structures de la société, héritées de l'ex-parti unique, n'ont pas changé. Elles sont très hiérarchisées. Il y a un système de commandement qui part des hautes sphères de l'Etat et redescend jusqu'aux plus petits échelons des quartiers : le *Ten-cell unit*. Cet échelon est constitué de dix cellules familiales, chacune vivant sur un *plot* (terrain) et représentant une population de 50 à 100 habitants, en moyenne. Le *ten-cell leader* est un représentant du C.C.M. (mais il n'y adhère pas nécessairement), dont la fonction est d'organiser et réglementer la vie collective de ses dix cellules. Au-dessus de ce niveau, il y a le *housing cluster*. C'est un ensemble de dix *ten-cell units* (autour de mille individus). Huit *housing cluster* forment un *neighbourhood*. Cet échelon doit comprendre des structures urbaines minimums comme un marché d'approvisionnement, une école, des terrains de jeu et un bureau du C.C.M. Au-dessus on trouve la *community*, puis le *Ward* (l'arrondissement), le *district* et la région.

Pour pouvoir enquêter auprès de la population il faut être muni de deux autorisations de recherche, une délivrée par la région et l'autre par le *district*, et rencontrer le *Chairman* : chef du *Neighbourhood*. Il vous emmènera auprès des responsables des niveaux inférieurs. Cela paraît être un modèle rigoureux, mais il n'en est rien. J'ai parfois eu du mal à comprendre à qui j'avais affaire.

J'étais toujours accompagné par un Ted.F.Mhagama, qui présentait ma situation auprès des responsables locaux. Seul, je n'aurais sûrement pas eu autant de coopération de leur part. Ted m'a beaucoup aidé. Il est plus âgé que moi. Il doit

avoir une quarantaine d'années. Il est marié et a trois enfants. Il travaillait comme cadre au ministère des affaires étrangères. S'il est étudiant aujourd'hui c'est parce que le ministère a besoin de former des hauts cadres. Ses études sont donc entièrement financées par l'Etat. Ted est un homme proche des gens. Il a du caractère et aime parler et écouter. Il me faisait parfois penser à un homme politique. Il a d'ailleurs été un journaliste engagé. Il vote pour le N.C.C.R. et dénonce constamment la démagogie du C.C.M. Mais à cause de sa position au sein de l'Etat il est obligé de garder ses opinions pour lui, car le C.C.M. c'est l'Etat. Mais il a le don de respecter les engagements en faveur du C.C.M des populations que nous avons questionnées.

Cette seconde partie est organisée en deux grands ensembles, correspondant chacun à un quartier. Leur organisation interne est similaire. Dans un premier temps j'essaie de déterminer le rapport qu'entretient le quartier avec le centre. Puis, en exposant mes résultats d'enquête, je propose un cliché de la population et de son mode de vie.

A- KUNDUCHI

Kunduchi est un village côtier situé à 18 KM du centre de Dar-es-Salaam. Son véritable nom est Kunduchi Pwani, mais tout les habitants disent « Kunduchi ». Nous ferons comme eux. Il est situé à l'embouchure d'un petit estuaire, alimenté par la Manyema (figure 2, 7 et 22). Comme nous l'avons vu dans la première partie le substrat sableux est soumis à la dynamique des eaux continentales, ainsi que celle des eaux marines. C'est donc un site particulièrement instable.

Sur la carte du quartier (figure 23) on remarque deux secteurs hétérogènes. Le premier est sur la pointe du musoir de l'estuaire et fait face à l'océan. C'est l'espace privé d'un hôtel : le *Kunduchi beach hotel*. Le second est encadré par le mur de l'hôtel, la route, les eaux de l'estuaire et les marais maritimes. Cette aire est celle du village de Kunduchi qu'on appelle Kunduchi Pwani.

Ces deux espaces se juxtaposent et forment deux territoires entre lesquels il existe une « frontière », matérialisée par un mur le long du village (figure 23). Ce sont deux entités économiques en interaction. Toutes deux exploitent la mer (chacune à sa façon). Nous étudierons donc chacune de ces entités, puis nous essaierons de déterminer les rapports qui existent entre elles, pour mieux comprendre les acteurs de ce littoral périphérique.

CHAPITRE I KUNDUCHI BEACH HOTEL

Kunduchi est connu pour son hôtel, construit en 1969 près d'un village de pêcheurs. C'est le plus ancien de cette partie de la côte. Mais aujourd'hui il n'est plus seul. D'autres hôtels sont venus lui faire une concurrence (figure 19) contre laquelle il ne peut plus lutter, parce qu'il manque d'argent et parce que sa plage a disparu ; « avalée » par la mer.

Figure 22 : CARTE DU CADASTRE DES ENVIRONS PROCHES DE KUNDUCHI

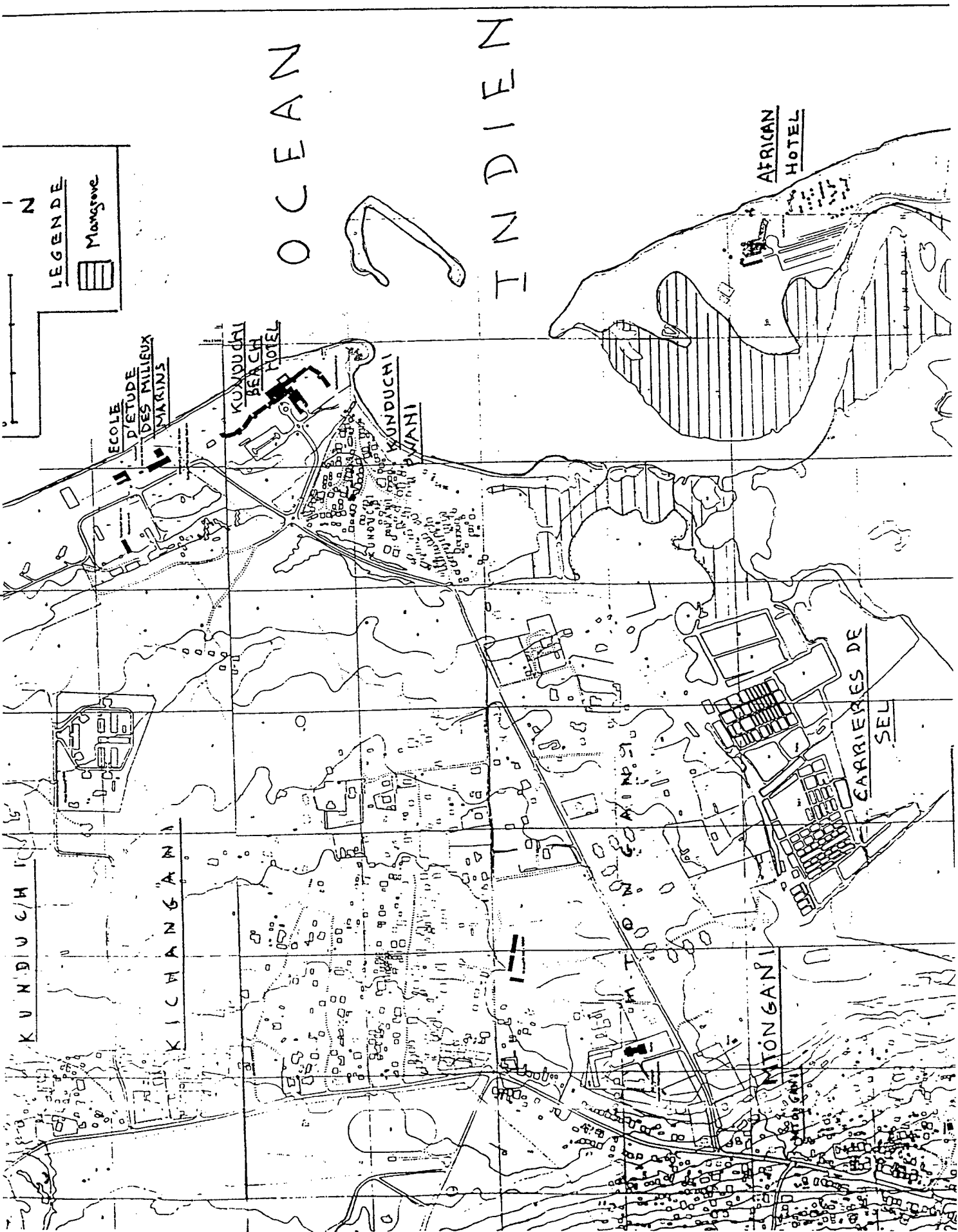
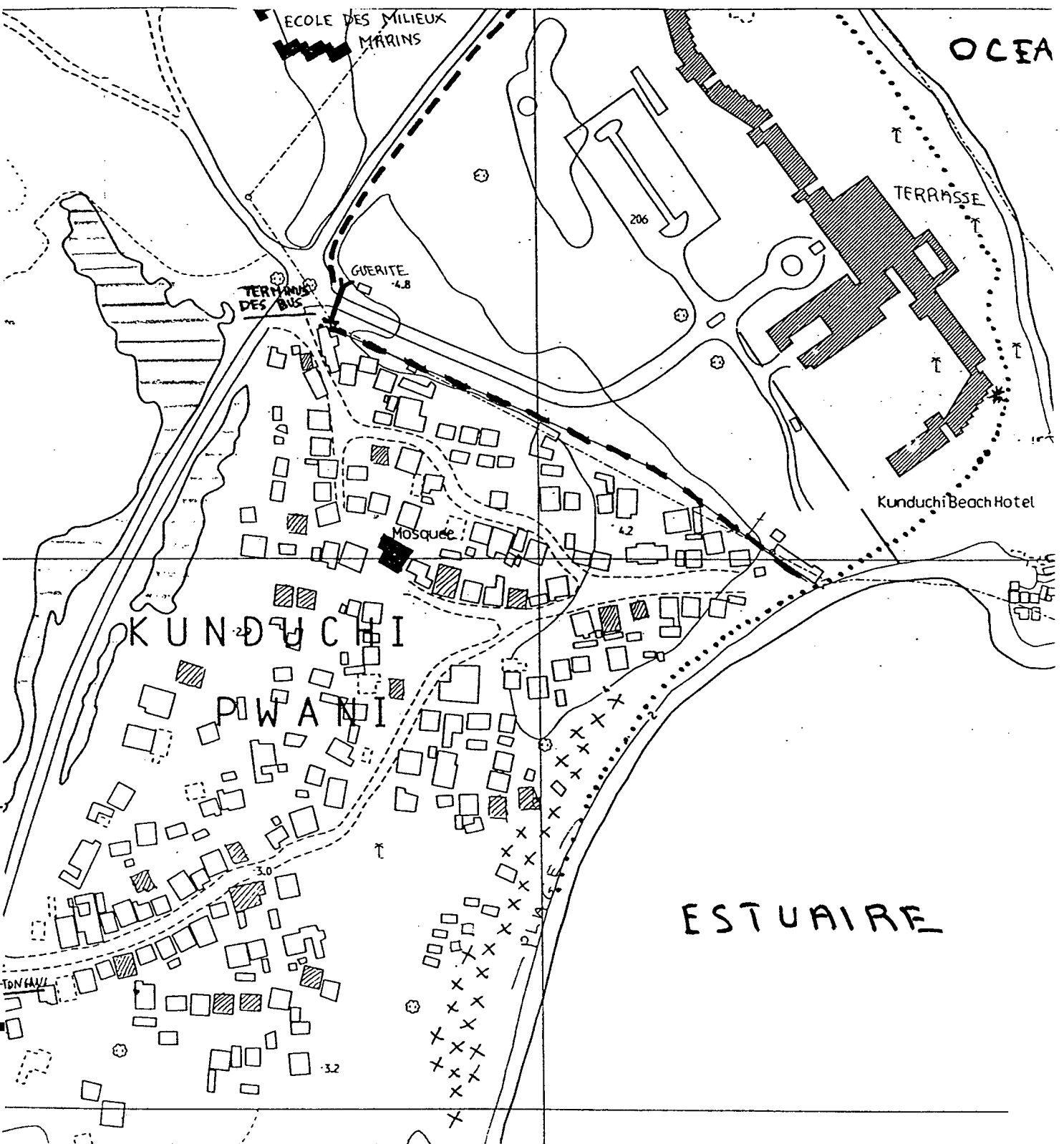


Figure 23 : LE VILLAGE ET L'HOTEL DE KUNDUCHI



↑ échelle : 1 : 2500

LEGENDE

- Maisons en construction
- ▨ Maisons où les enquêtes ont eu lieu.
- X Etablissements temporaires des pêcheurs des îles de Pemba et Zanzibar.
- == Routes asphaltées
- - - Routes en sable (pistes)
- ⊖ Zones inondables
- Grillage
- Mur
- ⌋ barrière
- ☼ Manguiers imposant
- Configuration approximative du trait de côte actuel (en 1957, après l'évacuation évocive la mer)
- Trait de côte en 1935
- * position de la limite beyond Heat point

1-DESCRIPTION

Pour arriver à *Kunduchi beach hotel*, on doit quitter la route de Bagamoyo et emprunter celle qui va vers le petit centre de Mtongani. Cette route est en très mauvais état. Il y a des trous au milieu de la chaussée, qui doivent sans doute se creuser un peu plus à chaque saison des pluies. La route aboutit face au village, puis bifurque sur la gauche, et le longe avant de terminer sur un rond point, qui tourne autour d'un gros manguier (figure 23). C'est l'une des places importantes du quartier, nous y reviendrons. Le rond point offre trois sorties avant de repartir sur la route. La dernière, tout à gauche, est l'entrée d'une école, où l'on étudie les milieux marins ainsi que le monde de la pêche. Sur la droite, la première est l'une des entrées principales du village. Et entre les deux, il y a une barrière avec une guérite, comme celle d'un petit poste frontalier : c'est l'entrée de l'hôtel.

Une fois la barrière d'entrée levée on s'avance, sur une route en aussi mauvais état que la précédente, dans les jardins de l'hôtel. Des chèvres et des zébus broutent une herbe brûlée par le soleil. L'atmosphère qui règne est très particulière. On a une impression de grandeur passée. L'architecture de l'hôtel rappelle celle des palais arabo-perses de la côte. Cette idée se renforce lorsque l'on pénètre à l'intérieur. Tout est carrelé en imitation marbre. Dans le hall d'entrée il y a un petit patio avec un jardin et une fontaine. Mais tout paraît abandonné. Il n'y a personne à l'accueil et l'eau ne coule plus dans la fontaine. Le hall donne sur un vaste salon avec des gros fauteuils et des tables basses. Mais là encore tout est vide. Le salon s'ouvre sur une terrasse en bordure de plage mais il n'y a toujours personne. La terrasse est en très mauvais état. Toute une partie a été détruite, par la mer semble-t-il (photo 9, 10 et 11). On entend seulement le bruit de l'alizé dans les palmes des cocotiers, et le croassement agaçant des corbeaux. Mais si l'on s'assoit à l'une des tables, disposées sur la terrasse, un vieux serveur, sorti de nulle part, glissera sans bruit jusqu'à elle. L'hôtel semble donc encore fonctionner.

2- LE KUNDUCHI BEACH HOTEL AUJOURD'HUI

J'ai eu l'occasion de rendre plusieurs visites à l'hôtel en essayant de comprendre son fonctionnement actuel et passé. Lorsque l'on se promène dans les couloirs qui donnent accès aux chambres on est frappé par la grandeur et le vide. L'un rendant l'autre plus pesant. Mais on sent que cet hôtel n'a pas toujours été ainsi. Il a eu ses heures de gloire. Mon traducteur, Ted Francis Mhagama, qui est plus âgé que moi, n'était pas revenu sur ces lieux depuis la fin des années



Photo n°10 Le front de mer Sud du Kunduchi Beach hotel

Nous sommes sur la terrasse de l'hôtel et regardons vers le Sud. Au premier plan l'avancée de la mer menace sérieusement les chambres d'hôtel. A leur extrémité, au pied des arbres, se situe un écriteau où l'on peut lire « don't go beyond that point ». C'est la limite informelle entre l'hôtel et le village d'à côté. En dernier plan, on voit l'entrée de l'estuaire de Kunduchi. Une boutre de pêcheur s'avance vers le village.



Photo n°11 Le front de mer Nord du Kunduchi Beach Hotel

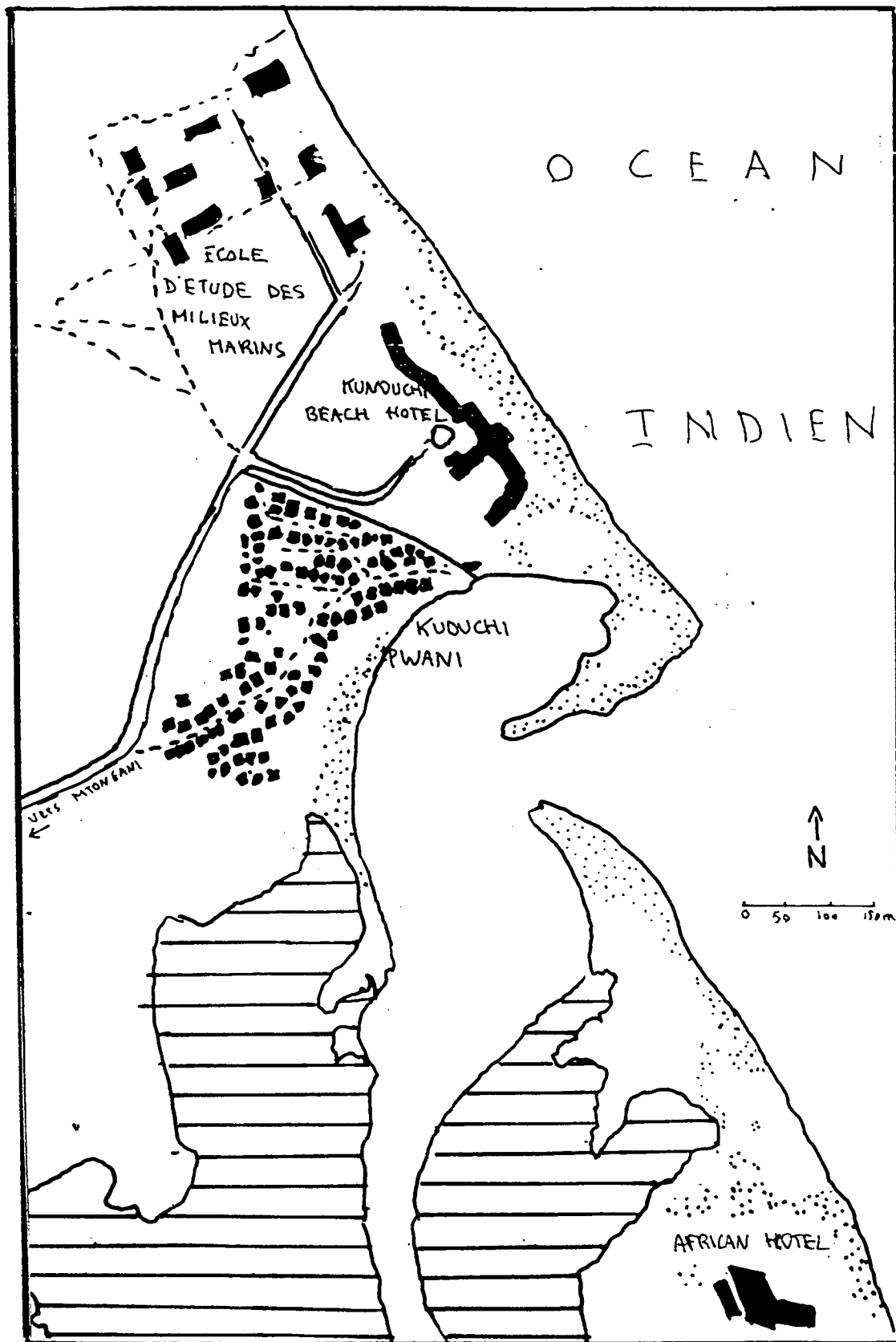
La terrasse de la photo 9 est en second plan, sur la gauche. Nous sommes face aux chambres d'hôtel de la photo 10. Sur la droite, du premier plan à la terrasse, l'hôtel a installé des blocs de calcaire en rempart contre la mer. C'est là, que se situait la cocoteraie qui précédait la plage.

soixante-dix. Il était étonné, car il avait gardé le souvenir d'un hôtel très réputé et très fréquenté. « On avait l'habitude de venir ici tous les samedis soirs, me dit-il estomaqué, il y avait une ambiance de fête incroyable ! Les gens dansaient jusqu'à l'aube ». Mais le plus surprenant est qu'il se souvenait, face à la terrasse, d'une grande plage de sable blanc aujourd'hui disparue (photo 9).




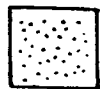


En faisant des enquêtes ouvertes auprès du personnel de l'hôtel et de quelques vieux du village, j'ai appris que l'hôtel avait été construit en 1968 (inauguré en 1970) par le gouvernement. C'était donc un hôtel d'Etat. Il comprend 100 chambres. 98 d'entre-elles sont doubles. Les deux autres sont des petites suites. Le parti unique du pays, le CCM, y organisait des séminaires avec les plus hauts cadres du gouvernement et du parti. Selon le personnel, témoin de cette époque, il y avait de grands festins qui duraient parfois des week-ends entiers. Aucun de ces cadres ne payait puisque c'était pris en charge par l'Etat. Cependant l'hôtel était obligé d'avancer les frais et l'Etat tardait toujours à les rembourser, quand il les remboursait ! Aujourd'hui l'hôtel appartient toujours à l'Etat. Cent personnes y travaillent depuis le début. Mais ce personnel n'a pas été payé depuis quelques années. Il reste sur place car il bénéficie d'un logement gratuit dans les bâtiments de l'hôtel. Selon lui et certaines personnes du village c'est la négligence de la gestion, qui a ruiné l'hôtel. C'est certainement une des raisons principales mais il ne faudrait pas oublier la plage. Elle a complètement disparu ! Dans le bureau du responsable de l'hôtel j'ai pu voir une photo du lieu prise d'un avion volant à basse altitude. « Cela devait être dans les années soixante-dix » m'a dit le responsable. Il y avait effectivement une plage grasse, parsemée de cocotiers à l'ombre desquels les plagistes s'allongeaient sur des transats. Sur les figure 24, 25 et 26, on peut voir l'évolution du trait de côte de Kunduchi. Les deux premières cartes (1982 et 1992) ont été dressées à partir de photos aériennes. Sur la figure 24 on voit que la plage de l'hôtel est large et le musoir fait un crochet qui transforme presque l'estuaire en lac. Sur la figure 25 le musoir et le poulie ont été érodés. La plage de l'hôtel a rétréci. Pour lutter contre l'érosion marine, l'hôtel a installé des épis de blocs de calcaire corallien. Une partie du sable s'est fixé en bancs au débouché de l'estuaire. La figure 26 a été faite à partir d'observations personnelles. Elle est donc relativement fautive. cependant, j'ai pu calculer facilement la distance qui séparait l'hôtel de la mer. Cela n'excède pas 5 mètres par endroits !

Il est évident que les hôtels voisins, comme le *White Sand* ou le *Bahari Beach*, qui propose à leur clientèle une belle plage, forment une concurrence contre laquelle le *Kunduchi Beach Hotel* ne peut lutter (bien que le *Bahari Beach* est aujourd'hui obligé d'installer sur sa plage des épis de rochers comme ceux de la figure 25 (voir aussi la photo 8). A ce problème d'érosion s'ajoute, depuis 1994, celui de l'eau, qui ne coule plus pendant la saison sèche

Figure 24 : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1975

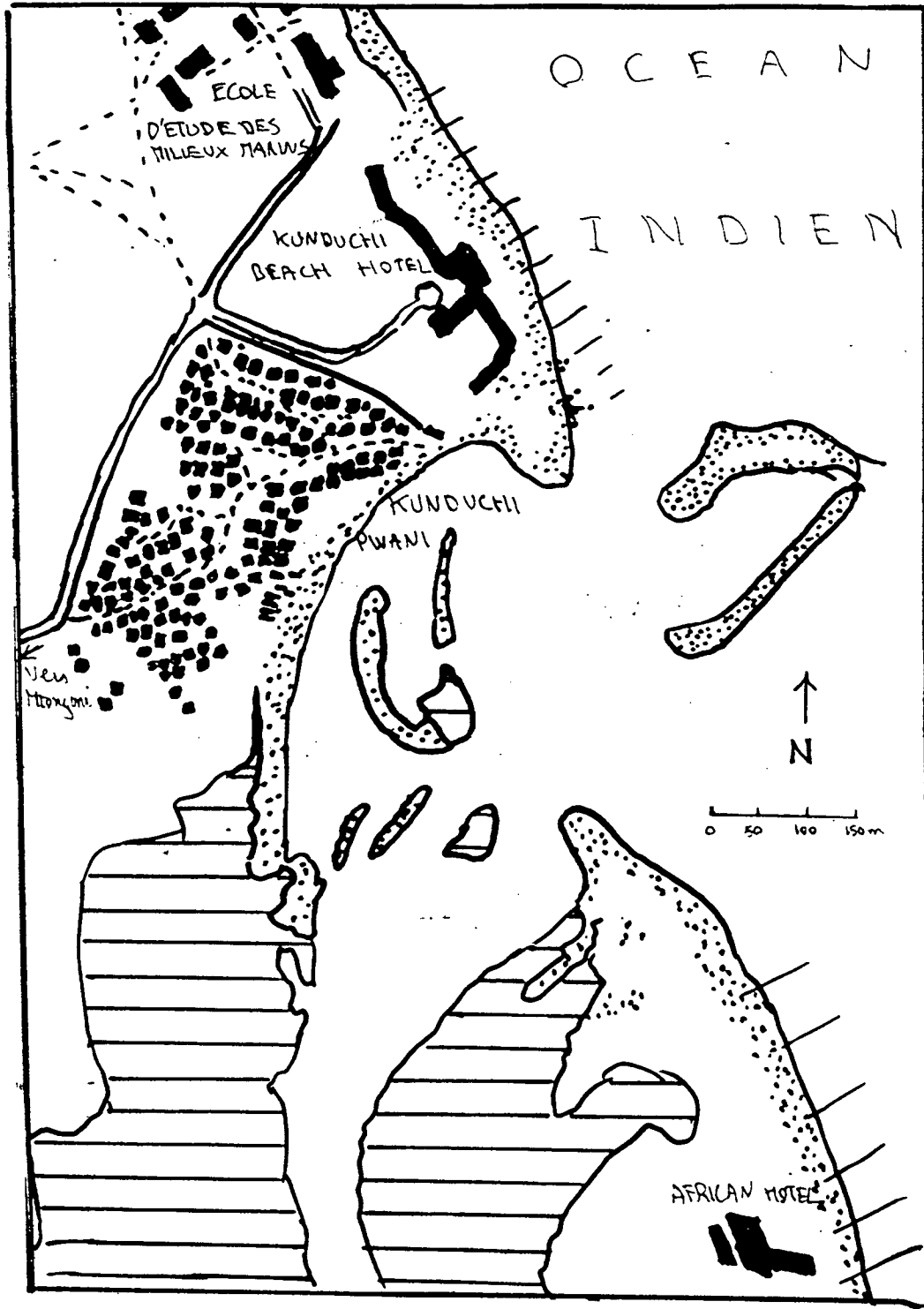


LEGENDE









- | | | | | | |
|---|--------------------|---|-----------------|---|-----------------|
|  | Marais et mangrove |  | Route asphaltée |  | Surfaces bâties |
|  | Sable |  | Piste |  | Mer |

Source : photo aérienne de 1981

Figure 25 : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1992

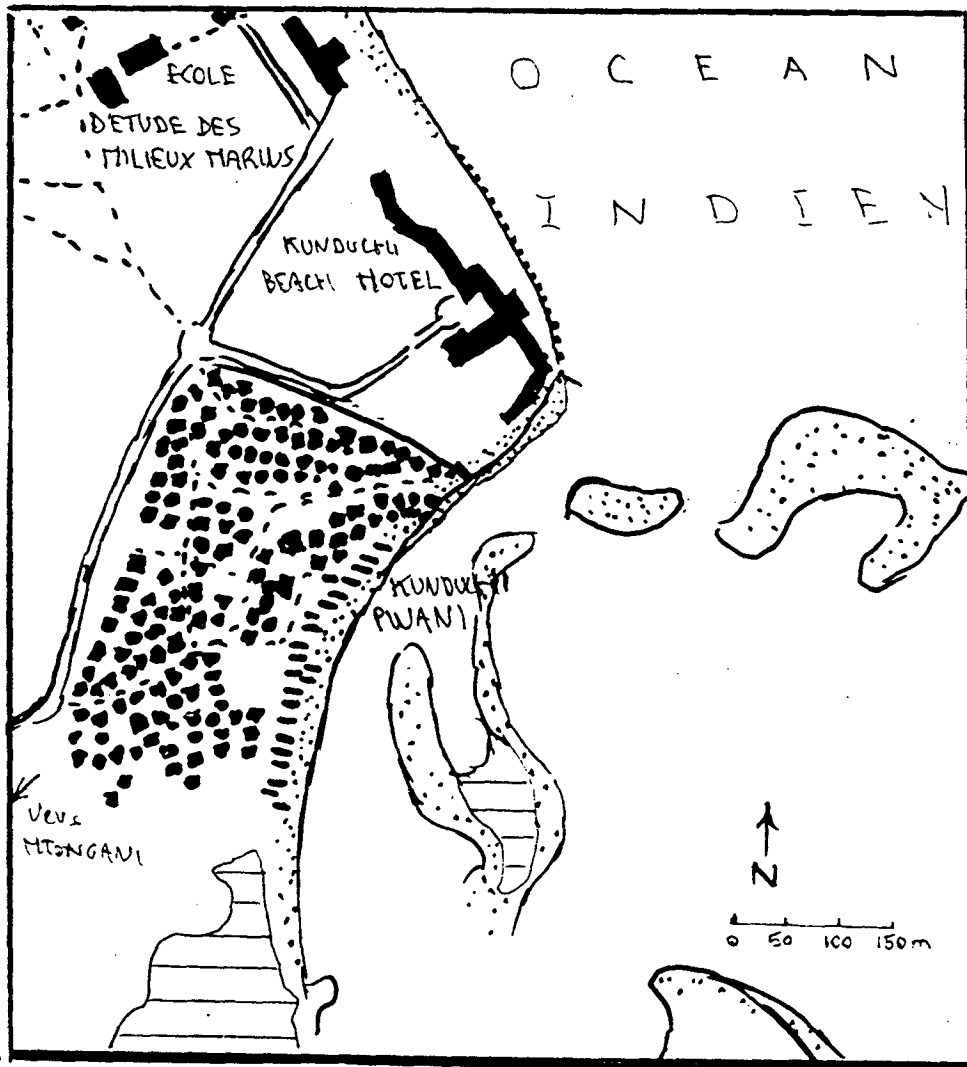


LE GENDE

- | | | | | | |
|---|---------------------|---|-----------------------------------|---|---|
|  | Caouis et mangroves |  | Route asphaltée |  | Surfaces bâties |
|  | Sable |  | Piste |  | Etablissements de pêcheurs de Pemba et Zanzibar |
| | |  | Mur | | |
| | |  | Epi en bloc de calcaire corallien | | |

Source : photo aérienne de 1992

**Figure 26 : LE TRAIT DE COTE DE KUNDUCHI EN 1997
(ESTIMATIONS)**



- | | | | | | |
|--|------------------------|--|---|--|---|
| | Mangroves et mangroves | | routes asphaltées | | Etablissements et surfaces bâties |
| | Sable | | Pathes | | Etablissements de pêcheurs de Pemba et Zanzibar |
| | | | rue | | |
| | | | Blocs de calcaire coralliens, disposés en rempart | | |

Source : *opinions observations personnelles*

L'hôtel est donc en difficulté. Il est invendable à cause de la mer qui avance et qui menace ainsi son existence. L'Etat se retrouve dans une situation absurde. Il maintient l'activité de l'hôtel sans y faire le moindre investissement. C'est pour cette raison que l'on trouve des barmen derrière un comptoir vide. Grignoté par la mer, sans eau, l'hôtel ressemble à une épave, que l'équipage n'aurait pas quitté.

1- KUNDUCHI EST UN ETABLISSEMENT ANCIEN.

Nous avons vu dans la première partie que le village est ancien, puisqu'il existe des tombes du XVII^{ème} siècle. Cependant d'après les villageois la maison la plus ancienne n'a que 97 ans. Est-ce la première construite ? Ou alors la plus ancienne étant restée en place (les autres ayant été détruites) ? Quant à la première mosquée elle ne daterait que d'une centaine d'années. Cela signifie-t-il que le Kunduchi actuel n'est pas le même que celui du XVII^{ème} ? Je n'ai pas réussi à localiser les tombes, ce qui nous aurait avancé. Cependant je doute qu'elles soient dans le village. Sur la carte de la figure 22 on s'aperçoit qu'il existe un autre Kunduchi, au Nord de Mtongani. C'est sans doute ce site qui date du XVII^{ème} siècle. Car celui de notre Kunduchi, qu'on appelle Kunduchi Pwani, est placé sur un site très instable, entre la mer et le fleuve. Le littoral et l'estuaire n'avaient sûrement pas l'allure actuelle. Nous pouvons dire que les maisons de Kunduchi (Pwani) ont une centaine d'années. Retenons donc uniquement que Kunduchi est né avant Dar-es-Salaam, et a donc vécu indépendamment d'elle. Aujourd'hui Kunduchi tend à faire partie de l'agglomération.

2-KUNDUCHI ET LE CENTRE

Si on observe une carte de l'agglomération de Dar-es-Salaam, (figure 2, 13 ou 19) on s'aperçoit que Kunduchi est éloigné du centre. Il fait partie d'ailleurs de l'un des arrondissements qualifiés *rural ward* par le masterplan. Cela signifie que ce secteur a des composantes économiques et sociales très rurales. Mais il n'en est pas moins intégré à l'agglomération, il tend même à devenir l'un de ses quartiers. Mais, dans quelle mesure ? Et d'abord qu'est-ce qui permet de dire que Kunduchi fait parti de l'agglomération de Dar-es-Salaam ? Nous allons essayer de décrire les liens qui existent entre les deux espaces pour éclaircir ces questions.

a)-Les actes de présence du « centre » à Kunduchi.

Je pense que Kunduchi a longtemps vécu sur ses propres ressources. Ses échanges avec l'extérieur étaient sans doute très limités. Peut être vendaient-ils du sel aux pêcheurs de Zanzibar ?

Le premier lien entre Dar-es-Salaam et Kunduchi se fait sans doute par les carrières dans l'après-guerre. Celles de calcaire corallien, situées entre Mtongani et Tegeta (figure 7), ont attiré des investisseurs du centre. Ils ont étendu leur activité aux carrières de sel de la côte. L'une d'entre elles se trouve sur la route de Kunduchi (figure 22). Relié au centre par des pistes, le secteur devient un espace périphérique exploité. C'est-à-dire que le centre ne conçoit cet espace que pour ses richesses naturelles, qu'il exploite à son profit. Peut être Kunduchi fournit-il une partie de la main d'oeuvre ? Mais j'en doute. Les habitants sont surtout des pêcheurs. Les ouvriers des carrières sont des nouveaux venus d'autres régions du pays, qui s'installent à Mtongani et Tegeta pour y trouver une meilleure situation. Ce qui est sûr pour le centre : Kunduchi n'existe pas. Pas encore.

Le second lien est évidemment créé par l'hôtel, en 1970. L'Etat a racheté un terrain, face à la mer, à des habitants. L'un d'entre eux m'a expliqué qu'il s'agissait d'une grande cocoteraie, exploitée par le village. Les individus étaient plutôt propriétaires d'arbres que de surfaces. Avec cette réalisation l'Etat est toujours dans le même esprit. Il s'agit d'exploiter le potentiel d'une périphérie au profit du centre. L'activité de l'hôtel se base sur l'espace naturel de Kunduchi (sa plage) pour y accueillir une population issue du centre. Cette activité, contrairement à celle des carrières, ne se suffit pas de simples pistes. Il lui faut une route, des transports en commun, de l'eau et de l'électricité. En apportant ces infrastructures, l'Etat intègre un peu plus Kunduchi au centre. Cependant il serait sans doute abusif de parler d'espace intégré, par contre, on peut dire qu'à présent le centre connaît Kunduchi et intègre mentalement son espace.

Kunduchi est encore loin de la ville et de ses transformations. Mais ce village ne vit peut être déjà plus indépendamment de Dar-es-Salaam. On peut supposer que ses carrières de sel et son hôtel sont exploitées par le centre et que cela engendre quelques flux entre lui et le village.

b)-Les réseaux qui lient Kunduchi au centre

Les implantations du centre et l'accroissement de la population vont contribuer à densifier les réseaux tissés entre les deux espaces.

* les transports en commun.

Le *dala dala* est arrivé à Kunduchi en 1984 ou 1985. A l'époque le réseau n'était pas privé. Il fallait attendre le bus pendant des heures et se battre pour pouvoir monter dedans. Aujourd'hui les bus sont privés et cela va beaucoup mieux, car les bus se relaient rapidement. Seul inconvénient : le trajet est cher (150 TSH) et avec l'inflation son prix ne cesse d'augmenter. C'est à peu près à la même époque (84 ou 85), que la route a été asphaltée. Mais sur ce sujet j'ai eu des avis divergents. Certains habitants placent le goudronnage de la route au milieu des années soixante dix ! Avant le bus, les liaisons se faisaient essentiellement avec les camions de la carrière de sel (contre 0,5 TSH de l'époque). Mais les habitants du village se rappellent tous d'un vieux de Magomeni, qui effectuait un aller-retour quotidien (pour des raisons familiales, je crois) et faisait monter une trentaine de personne sur la plate-forme de son *pick-up*.

* Le réseau d'eau.

Le réseau d'eau, à l'inverse des autres infrastructures, il est arrivé tôt mais aujourd'hui il ne fonctionne plus.

C'est sans doute à la fin des années soixante ou peut être même à la fin de l'époque coloniale, que les premiers robinets sont mis en place. La date est floue. Mzinguizi m'a expliqué que les tuyaux étaient arrivés ici grâce à un certain Branson, un anglais, « membre du parlement » (lequel ?). S'il s'agit d'un membre du gouvernement colonial, le réseau daterait de 1961, au plus tard. Mais il se peut que Branson ait été un coopérant britannique de la période post coloniale. Auquel cas l'eau serait arrivée au plus tard en 1969, avec l'hôtel (qui avait l'eau dès le début). Kunduchi avait l'avantage, dans les années soixante, d'être situé près d'une des principales canalisations d'alimentation en eau de la ville (figure 27). Cela a sans doute favorisé une installation précoce. L'eau est prélevée dans la partie inférieure du fleuve Ruvu. L'inconvénient est qu'en fin de saison sèche, lorsque le niveau du fleuve est à son minimum, et que les stations situées en amont ont déjà effectué leur pompage, l'eau vient à manquer. La consommation d'eau ne cesse de s'accroître à Dar-es-Salaam et les problèmes d'eau sont croissants. Aujourd'hui les robinets de Kunduchi restent désespérément à sec. Depuis quand ? Trois ans pour certains, une dizaine d'années pour d'autres. Qu'importe ! Pour les habitants, c'est le présent qui compte. Avec ses densités de population, qui ne cessent de croître, Kunduchi souffre cruellement du manque d'eau. D'autant plus que le village a connu une époque, encore proche, où la vie était plus facile : la population était moins importante et l'eau était à portée de main.

En apportant l'eau jusqu'à Kunduchi, le centre partageait ses progrès (c'était la voie de l'espace périphérique intégré). En la supprimant involontairement, il partage ses difficultés. Connecté tôt au réseau d'eau, Kunduchi était privilégié. Aujourd'hui lors des saisons sèches, l'ensemble de l'agglomération est le théâtre d'un combat pour l'eau. Dans cette compétition, Kunduchi est mal placé, parce qu'il dépend de la canalisation la moins bien alimentée (celle du bas-Ruvu). Il faut donc se réhabituer à une situation, qui semblait révolue, où on utilisait des puits, remplis par les pluies de l'hivernage. Mais les réserves s'épuisent plus rapidement qu'autrefois, parce que la population du village est beaucoup plus importante.

* Le réseau d'électricité.

L'hôtel a apporté avec lui l'électricité. Les habitants l'ont obtenue peu de temps après. Certains habitants sont abonnés au réseau. Le système est très fonctionnel puisqu'une fois connecté, il suffit d'acheter une carte magnétique que l'on insère dans le compteur. Comme pour le téléphone, le prix des cartes d'électricité varie selon le nombre d'unités dont elles disposent. L'apport de l'électricité permet au village de s'intégrer un peu plus au centre.

L'espace de Kunduchi est exploité par le centre. Ce dernier a tissé des réseaux de transport, d'eau, d'électricité qui intègrent un peu plus le village à l'agglomération du centre. Cependant si les transports sont satisfaisants, l'eau ne coule plus et l'électricité ne concerne que peu des habitants de Kunduchi (seuls deux de mes vingt sondés sont abonnés), dont le pouvoir d'achat est très faible.

Pour exploiter le sel et les plages de Kunduchi, le centre a perfectionné les réseaux d'infrastructures (routes, transport en commun, eau, électricité). Par ces liens directes avec le centre on peut dire que Kunduchi fait à présent partie de l'agglomération de Dar-es-Salaam.

3- L'ORGANISATION DU VILLAGE DE KUNDUCHI.

Il y a, à Kunduchi quelques lieux publics essentiels. Ces lieux structurent et hiérarchisent l'espace. Ils sont aussi des points de rencontres où les habitants échangent des conversations. Parmi eux il y a : la mosquée, la plage, le marché, le terminus des bus et quelques bar-restaurants.

a)-La mosquée

Elle est située au centre du village. Son apparence actuelle est récente, mais la première mosquée a été construite il y a un peu plus de cent ans. A l'époque elle était en torchis et fibres végétales. Celle d'aujourd'hui est en brique et ciment. On y accède par un large escalier en ciment, au pied duquel on abandonne ses chaussures pour aller prier. A côté de l'escalier, on trouve une pompe. L'eau puisée ici provient de la mer infiltrée dans les profondeurs du sol sableux. On ne peut pas la boire, elle est trop salée. On l'utilise surtout pour se rincer les pieds avant de pénétrer dans la mosquée. Mais les femmes l'utilisent aussi comme eau de cuisson. Cela permet d'économiser l'eau potable, si précieuse ici. Cette mosquée ressort dans le paysage, non pas par son architecture (insignifiante), mais parce qu'elle fait partie des bâtiments les plus grands du village et qu'elle est très fréquentée. Elle a été entièrement financée, ainsi que sa pompe, par un riche personnage de Pemba. C'est au nom de l'Islam que ce don a été fait. Tous les hommes du village s'y retrouvent, puisque, à part peut être quelques rares exceptions, tout le quartier est musulman.

b) La plage.

Elle est très fréquentée par tous les membres du quartiers. Les pêcheurs y stationnent leurs barques (photo 12 et 13). Avant de partir à la pêche, ils y trouvent toujours une main d'oeuvre prête à s'embarquer avec eux pour la journée. Ils partageront les bénéfices en guise de salaire. Au retour c'est sur la plage qu'ils vendront une partie de leur pêche, pendant que leurs femmes battent les pieuvres sur le sable pour les ramollir.

Sur la plage vit en permanence une population de pêcheurs venus de Zanzibar et Pemba (photo 14 et 16). Ils passent là une partie de l'année. Les raisons de ce « nomadisme » sont floues. Certains m'ont expliqué que pendant la saison sèche les bancs de poisson s'éloignent de la côte des îles et se rapprochent de celle du continent. D'autres m'ont dit que les eaux étaient plus claires ici lors de la saison sèche. Que penser de tout cela ? Moi j'émetts une hypothèse : le fleuve apporte des limons riches en matières organiques. Les poissons viennent s'en nourrir. Ces derniers, par leur nombre, attirent les prédateurs. Il se développe localement un écosystème riche et équilibré. Les pêcheurs de Pemba et Zanzibar sont trop nombreux dans leur île. Il n'y a pas assez de poisson pour tout le monde. Kunduchi ce n'est pas loin, il y a du poisson (grâce au fleuve) les pêcheurs sont peu nombreux (en comparaison avec les îles). Ils viennent pendant la grande saison sèche, peut être parce que les eaux sont moins troubles et repartent pendant l'hivernage. Certains ne repartent pas et achètent une maison à Kunduchi. Ils sont assez nombreux dans ce cas.



Photo n°12 La plage de Kunduchi et l'océan

Nous sommes sur la plage du village. Les nombreuses boutres, sur tous les plans de la photo, témoignent d'une importante activité, basée sur la pêche. Au fond à droite, on voit l'île de Mbudya. Sa plage dessine un trait blanc. A l'arrière plan gauche on retrouve les arbres de la photo n°10. C'est la limite informelle entre le village et l'hôtel. Ce dernier fait face à l'océan et ne peut donc pas voir l'animation qui règne sur cette plage.



Photo n°13 La plage de Kunduchi et l'estuaire

En regardant vers l'intérieur des terres, on s'aperçoit que la pêche s'effectue aussi dans l'estuaire. C'est un milieu très riche. Et à marée basse on y pêche facilement les poissons restés prisonniers dans des poches d'eau. Le haut de plage est le secteur des établissements temporaires de pêcheurs venus de Pemba et Zanzibar.



Photo n° 14 Les lieux de réunion des pêcheurs « nomades » de Kunduchi

En haut de plage, ces abris sont des lieux de rencontre. Ce sont les hommes qui les fréquentent. Ils y mangent et discutent à l'ombre entre deux pêches. Je n'ai pas pu me rapprocher pour ce cliché, car les Swahilis détestent être pris en photo. Même à cette distance, on m'aurait insulté, si Mzinguizi n'avait pas été là.



Photo n° 15 L'habitat des pêcheurs « nomades » de Kunduchi

Ces huttes faites en fibres de palmes de cocotier sont les logements des pêcheurs de Pemba et Zanzibar pendant. Ils y vivent six mois de l'année. Elles sont situées immédiatement au-dessus du haut-de-plage, sous la cocoteraie.

Ces hommes venus des îles organisent leur vie sur la plage. Ils y logent dans des huttes (photo 15) en palmes de cocotier. Les hommes, quand ils ne pêchent pas, vont à la mosquée ou s'assoient en groupes sur le haut de plage, à l'ombre de petites cabanes ouvertes en couverture végétale (photo 13 et 14). Ils discutent ou jouent à l'*awalé*. Certaines cabanes ont des tables et des bancs en bois. Les femmes des pêcheurs y organisent des petits services de restauration à l'instar des *mamas* du ferry décrites dans la première partie. Elles préparent des repas simples (riz, *ougali*, ou haricots rouges avec du poulet ou du poisson) et des beignets. Les enfants participent à l'organisation de ce commerce familial. Ils partent à travers le village en portant sur leur tête des plateaux remplis de poissons séchés ou de beignets, pour les vendre (photo 16). Ils vont souvent au terminus des bus. C'est un endroit de passage où le commerce marche bien.

c)-Le terminus des bus.

L'une des deux entrées du village donne sur une petite place. C'est un terminus, un petit rond point qui marque la fin de la route de Kunduchi. Le grand manguier planté au milieu fait une ombre appréciable pour tous les voyageurs, qui attendent leur bus et surtout pour les petits marchands de beignets, qui y passent leur journée. C'est ici qu'aboutissent les *dala-dalas* venus du centre. Ils déchargent les arrivants et font le tour de l'arbre. C'est un lieu assez calme car le trafic est loin d'atteindre celui d'une grande station de bus comme Mwenge. Il y a un bus toute les demi-heure, environ. Cela laisse le temps de bavarder. Stationné à l'ombre, chaque bus attend l'arrivée d'un autre, pour repartir vers le centre, via Mwenge (figure 15). La place est un lieu de rencontre. Les jeunes du village et de l'école des milieux marins y traînent ensemble. Le soir, lorsque la chaleur se fait plus supportable, ils jouent au foot sur le terrain vague limitrophe, ou parfois en plein milieu de la place. C'est aussi là, que les habitants de l'intérieur des terres rencontrent ceux de Kunduchi, en attendant le bus. Nombreux sont ceux qui montent à bord du *dala-dala* avec des paniers remplis de poissons. Ceux qui en descendent portent souvent de gros sachets de riz. Il semble qu'il y ait ainsi des petits échanges. On part vendre quelques produits de la mer dans le centre. Avec l'argent récolté on y achète quelques aliments de base ou des produits industriels (des seaux en plastiques par exemple), que l'on ramène à la maison.

Cette place est géographiquement située hors du village, à sa périphérie. Mais sa fonction en fait un espace très important dans l'organisation du quartier.



Photo n°16 Des enfants de Kunduchi

Les enfants sont nombreux à jouer dans les rues du village. Ceux-là ont accepté de poser, certains avec joie. Les petites filles à gauche sont habillées en Kanga, comme leur mère. La plus grande est sans doute la fille d'un pêcheur: Elle porte sur sa tête un plateau de poissons séchés et parcourt le village pour les vendre.



Photo n°17 Un puits de Kunduchi

Ces gamins essaient de récupérer un fond d'eau au fond de ce puits d'eau saumâtre. Mais, c'est la saison sèche et le puits est presque à sec. La flaque d'eau qui y croupit n'est pas potable

d)-Les bar-restaurants.

Ils sont peu nombreux car ce sont des lieux où l'on peut boire de l'alcool. Sa consommation est proscrite par les règles musulmanes. Cependant j'ai vu des habitants du village, musulmans, boire de la bière en public. Si les règles musulmanes interdisant la consommation d'alcool, semblent ici assouplies, celles du ramadan sont en revanche strictement respectées. Et pendant cette période ces bar-restaurant sont fermés du levé au couché du soleil.

Kunduchi est un vieux village de pêcheurs qui a longtemps vécu indépendamment du centre, Dar-es-Salaam. Le centre exploite les ressources de Kunduchi et tisse des réseaux qui le lient au village. Aujourd'hui le village s'intègre progressivement à l'agglomération. Le long de la route qui sépare Mtongani de Kunduchi, j'ai observé des chantiers de grosses maisons de luxe, du type de celles de la baie de Msasani (voir 1ère partie). La bande littorale des privilégiés atteindra bientôt Kunduchi. Mais pour le moment le village, malgré ses liens avec le centre, vit comme une entité structurées par des lieux de cohésion sociale. A Kunduchi tout le monde se connaît et forme comme une énorme famille qui ont en commun la mer et la religion.

CHAP. III. LES RAPPORTS ENTRE LE VILLAGE ET L'HÔTEL.

L'hôtel et le village forment deux espaces économiques et sociaux organisés de façon spécifique. Par métaphore on peut les comparer à deux territoires, délimités par des frontières. Ici le mur, la mer et le grillage pour l'hôtel et la route, la mer, les marais maritimes pour le village. Ces deux territoires exploitent la mer pour vivre, mais chacun à sa façon.

1-L'hôtel et le village peuvent être comparés à deux territoires.

L'hôtel vit (ou vivait) de sa plage. C'est pour elle que les touristes venaient y séjourner. Aujourd'hui, la plage a disparu et les touristes se font rares. Mais en face de l'hôtel il y a l'île de Mbudya. Comme le Sleepway à Msasani (voir la première partie), la plage de l'île devient une extension du territoire de l'hôtel. On pourrait la comparer à une colonie. Le Dimanche, les services de l'hôtel proposent à leur clientèle de passer la journée sur la plage de l'île, en échange d'une traversée payante en bateau à moteur. Le soir, au retour du bateau, les touristes pourront prendre une boisson, ou même manger, sur la terrasse. Ce système est actuellement la seule source de revenus de l'hôtel.

La principale ressource économique du village vient aussi de la mer. Une grande partie des habitants pêchent. Certains le font à toute petite échelle, pour nourrir leur famille, d'autres en vendent une partie pour gagner un peu d'argent. Ceux-là « emploient » d'autres pêcheurs pour avoir plus de poisson à vendre. Certains habitants en font du commerce. Ils achètent le poisson à des pêcheurs et vont le revendre (avec une plus-value) dans le centre, généralement au grand marché de Kariakoo. Si tous les habitants ne sont pas pêcheurs, une majorité d'entre eux vivent directement ou indirectement de la pêche.

2-Deux territoires interdépendants.

Il existe des relations étroites entre les deux espaces. Il y a des échanges.

A son début, l'hôtel était approvisionné directement à partir du centre. Mais rapidement, le système a eu des défaillances. L'hôtel a commencé à se ravitailler chez les petits commerçants du village. Aujourd'hui tout vient du village. Les serveurs y courent pour aller chercher de la monnaie. Cette opération est

fréquente parce que la petite monnaie est rare en Tanzanie. Le serveur est parfois obligé d'aller voir plusieurs commerçants (de préférence appartenant à la même famille) et de les convaincre de s'arranger entre eux pour partager un gros billet, en échange duquel chacun cédera un peu de petite monnaie. Et lorsque des clients commandent à manger, le serveur retourne au village car l'hôtel a un restaurant mais ne fait plus de cuisine. Le serveur est obligé d'aller chez les uns et les autres pour trouver les éléments du repas, qui se résument généralement à des frites, du poulet, du poisson, de la bière et des sodas. Mais il est très rare de trouver toutes ces choses au même endroit, en même temps. Parfois le serveur utilise les services d'un jeune du village pour aller chercher ce qui lui manque. Il y a donc un lieu frontière entre la terrasse du front de mer de l'hôtel et la plage du village, où des gamins attendent qu'on leur propose d'offrir un petit service (qui sera payé par quelques Shillings). Ce lieu est marqué par un panneau où l'on peut lire : « don't go beyond this point » (photo 10 et figure 23). Le message est adressé aux touristes, mais les jeunes du village savent, que c'est la limite au-delà de laquelle leur présence n'est plus tolérée.

Les touristes de l'hôtel ont généralement un grand pouvoir d'achat. Il s'agit de la bourgeoisie africaine ou d'occidentaux blancs. Ils sont la cible des voleurs. En s'offrant les services de l'hôtel ils bénéficient de la sécurité. Car le village souffre d'une mauvaise réputation. On dit qu'il est peu sûr. La première fois que je l'ai traversé, j'étais accompagné par Ted Francis Mhagama, mon ami et traducteur tanzanien. La première personne que j'ai croisée était un jeune qui vendait des fruits et des légumes. Il m'a regardé avec de grands yeux très surpris. Puis il a eu un petit geste frénétique en passant son index sur son cou, comme s'il s'agissait d'un couteau, en chuintant une onomatopée entre ses dents : « fshchit ! fshhit ! ». Je dois dire que j'ai trouvé l'accueil particulièrement chaleureux. A chaque fois que l'on s'enfonçait un peu plus dans le quartier, un villageois venait vers nous et s'adressait à Ted en Swahili. Ils disaient tous à peu près la même chose : « faites attention, ce blanc risque de se faire attaquer, vous feriez mieux de retourner d'où vous venez ». Fallait-il les croire ? Plus tard Mzinguizi m'a dit qu'il y avait eu des attaques de touristes égarés dans le village. Il y a même eu un groupe d'étudiants tanzaniens qui s'est fait dépouillé alors qu'il étudiait la mangrove des alentours. « Ce ne sont pas des gens du village » m'a répété le vieil homme. Il semblerait que cela soit des jeunes des « banlieues » de Dar-es-Salaam. Ils prennent le bus à Mwenge et viennent guetter les touristes qui sortent des limites de l'hôtel. Mzinguizi m'a rassuré : « avec moi vous ne courez aucun danger. Ils me craignent parce qu'ils pensent que je suis doté de pouvoirs magiques ! ». La protection est donc la principale fonction de l'hôtel. Les touristes accèdent aux joies du littoral en toute sécurité contre 1000 TSH à l'entrée. A l'intérieur il consommeront sans doute des boissons ou un repas.

L'hôtel canalise donc le flux touristique. Cependant le village en profite aussi. D'abord parce que les repas y sont achetés et ensuite parce que une partie des touristes vient à Kunduchi spécialement pour acheter du poisson bon marché au pêcheurs de Kunduchi. Comme ils encourent des risques en allant l'acheter dans le village, ils l'achètent sur la plage découverte à marée basse, au moment du retour des pêcheurs.

Les deux territoires semblent donc bien se compléter. Mais il arrive que l'hôtel et les acteurs du village soient en compétition. Par exemple en ce qui concerne l'île. L'hôtel offre les services d'un bateau à moteur, rapide mais cher, pour atteindre la plage de Mbudya. Les pêcheurs du village proposent à un prix bien plus avantageux, la traversée en *dhow* : la boutre traditionnelle, à voile triangulaire, des pêcheurs de la côte. On peut même commander un repas, que les marins prépareront sur la plage de l'île. Cela coûte beaucoup moins cher que celui qui est organisé par l'hôtel au même endroit. Le lieu de transaction se fait au « poste frontière » signalé par le panneau « don't go beyond that point ». Mais cette concurrence est minime car les touristes préfèrent se payer les services de l'hôtel, qui offrent la sécurité.

CHAPITRE IV LES ENQUÊTES

Pour ces enquêtes, j'ai d'abord rencontré ce qui semblait être le *Chairman*, dans un petit bureau du C.C.M., qui se trouvait dans l'enceinte de l'école. Après avoir lu mon autorisation, il a écrit une lettre, dont il a gardé un double (en carbone). Nous sommes allés porter la lettre à un vieil homme du village de Mtoni (au-dessus de Kunduchi et à environ deux kilomètres). Cet homme nous a conduit (en *dala-dala*) à Kunduchi et nous a introduit à Mzinguizi Ramadhani, un homme d'une soixantaine d'années, vêtu de la traditionnelle *kanga* (tissu d'origine indien), coiffé d'une *kofia* (petit couvre-chef musulman), comme tous les musulmans de cette côte. Notre homme nous est présenté comme un *ten-cell leader*. Mais c'est lui qui nous a pris en charge pour toutes les enquêtes. Je n'ai pas pu imposer un échantillon de maisons précis pour plusieurs raisons. D'abord la carte que j'avais du quartier était un peu erronée (ou trop vieille), si bien que j'ai eu beaucoup de mal à repérer ses indications et Mzinguizi n'aurait pas pu m'aider car il ne savait pas lire les cartes. D'autre part notre *ten-cell leader* a pris les choses en main car il voulait lui-même sélectionner les personnes qui accepteraient de répondre au questionnaire. C'est lui qui nous a mené à chacun des vingt chefs de famille interrogés. Il y a donc au moins dix chefs de famille qui n'appartenaient pas à sa circonscription. Peut-être avait-il une notoriété qui lui permettait de dépasser son cadre de *ten-cell unit*.

1-ASPECTS DE LA POPULATION

a)-Combien sont-ils ?

J'ignore le nombre exact de la population de Kunduchi mais la population totale de mon échantillon est de 125 personnes. Il y a 6,2 personnes par foyer en moyenne, ce qui est une densité forte. Elle est équivalente à celle des quartiers du centre où la concentration et la hauteur du bâti sont plus importantes. Cette moyenne cache des oppositions marquées. La figure 28 représente cette population selon l'âge et le foyer. On voit que certains foyers comptent dix à onze personnes tandis que d'autres n'en comptent qu'une ou deux. Il est difficile de généraliser avec un petit échantillon comme le mien, mais sur les vingt foyers quatre avaient une population égale ou supérieure à 10 personnes et sept en comptaient entre 7 et 9. Il y a donc une majorité de foyers nombreux.

Figure 28 : L'ÉCHANTILLON DE FAMILIATION DE KUNDUCHI REPARTI SELON L'ÂGE ET LE FOYER.

Foyer	Age										Total
	0-10	10-20	20-30	30-40	40-50	50-60	60-70	70-80	80+	Total	
A1											1
A2	F M M	F	M	M	F	F					6
A3	M F F F F	F	F	F							10
A4	F M M M M				F	F					8
A5			F								2
A6	M M	F	F	F							6
A7		M	F F F F F	F	F						7
A8			M M M								3
A9	M	F F F	F M	F F	F						11
A10		F M M M M M	M	F							8
A11											2
A12		F	F F M	F M M	F						4
A13	F F	M									7
A14	F F	M M	M	F							6
A15											11
A16	F	M	F M F M	M							7
A17	F	M M F M	F								2
A18			M								8
A19	M F M	M M M F									3
A20					M M						120 + 5 = 125 (pop totale)

(+5 locataires d'âge inconnu)

b)-Quel âge ont-ils ?

La difficulté est de savoir leur âge exact, car beaucoup ne le savent pas eux-mêmes. Cependant ils m'ont tous donné un chiffre, parfois approximatif. La moyenne d'âge des chefs de famille s'élève donc à 53 ans. Neuf d'entre eux ont plus de 60 ans, sept ont entre 40 et 60 et quatre ont moins de 40 ans, le plus jeune ayant 35 ans. On a donc des chefs de famille généralement âgés. Ils ont d'ailleurs souvent sous leur toit leurs enfants et leurs petits enfants. Sur la figure 28. On s'aperçoit que la tranche 11-20 ans est bien représentée puisqu'elle concerne 34 individus sur 120 (cinq personnes ont un âge indéterminé). Viennent ensuite la tranche 21-30 ans avec 23 individus et la tranche 0-10 ans avec 22 individus. Les individus âgés de 30 ans et moins représente donc 65 % de la population dont l'âge est connu.

Il y a 3,3 enfants et 2 petits enfants par foyer en moyenne. Les enfants ont une moyenne d'âge de 14,7 ans et les petits enfants ont 8,9 ans. Derrière ces chiffres un peu pompeux on peut difficilement conclure quelque chose de réellement fondé car la question des enfants porte à confusion. Nombreux sont ceux qui ne portent pas le même nom que le chef de famille. Et parfois on a du mal à comprendre qui est l'enfant de qui. Il faut savoir que le divorce est très courant chez les musulmans de la côte. Lorsque l'homme se remarie il garde généralement les enfants du premier mariage. Parfois l'homme épouse une seconde femme. Les jeunes filles sont mères, aux alentours des 13 ou 15 ans. Mais tous les enfants restent généralement sous le toit du père, chef de famille. C'est pourquoi il règne en apparence (pour nos yeux d'Européens) un grand désordre. Mais il n'en est rien. Le noyau familial est au contraire très hiérarchisé autour du chef de famille.

La population de Kunduchi semble être jeune, avec une majorité de jeunes de 11 à 20 ans. Et le nombre d'enfant de première et seconde génération par foyer est élevé. En extrapolant on peut penser que le taux de natalité à Kunduchi semble élevé et le renouvellement des générations précoce.

c)-D'où viennent-ils ?

*Origine tribale

Le mot tribu en français est devenu presque péjoratif, on lui préfère le mot ethnie. Mais en anglais on utilise le mot *tribe*. C'est pourquoi j'utiliserai parfois le mot tribu pour traduire *tribe*.

La Tanzanie est unie par une langue officielle commune à tous : le swahili. C'est la langue utilisée à l'école, dans certains journaux, à la radio, la télévision et c'est la langue par laquelle des Tanzaniens de langue maternelles différentes communiquent. Mais il existe dans le pays une centaine de langues et de dialectes car il est constitué de peuples très variés (figure 29), appartenant à des ethnies très différentes. Chaque groupe ethnique a une langue et des coutumes bien spécifiques. Mais avec l'exode rural, qui frappe la Tanzanie, des hommes de régions et de groupes ethniques très variés se retrouvent à vivre côte à côte dans les quartiers populaires des grandes villes du pays. J'ai donc systématiquement demandé à mes sondés leur origine géographique (où êtes-vous né ?) et leur origine tribale (à quelle tribu appartenez-vous ?). Et pour connaître leur degré d'intégration j' ai aussi demandé pour chaque individu quelles langues parlait-il. Parfois les enfants ne savent plus parler la langue « tribale », de leurs parents.

Le résultat des enquêtes a donné une majorité de Zaramos. En effet 6 chefs de famille se déclarent Zaramos, 3 sont Hatimis, 3 Tumbatus, 1 Yao, 1 Zanzibar, 1 Pemba, 1 Nyassa, 1 Nyaramba, 1 Kodiani, 1 Mwera et 1 Uzigua. On voit donc après cette longue énumération que seul le groupe des Zaramos se fait réellement remarquer ; viennent ensuite quelques Hatimis et Tumbatus.

Les Zaramos représentent l'ethnie originaire de la région de Dar-es-Salaam.(figure 29). Mais ils viennent au départ de l'intérieur, des montagnes Ulugurus, près de Morogoro. Leur langue est proche des groupes ethniques limitrophes : les Doés, les Kweres et les Lugurus Ils ont été chassés par des peuples venus du Kenya : les Kambas. Ces derniers menaçaient aussi les Shomvis, des héritiers de la dynastie arabe des Hatimis, qui avaient un royaume sur la côte. Ils furent aidés par un chef Kutu, qui sût s'entourer de Doé et de peuples du Sud du massif Uluguru. Pour les remercier, les riches Shomvis leur offrirent des chefferies de villages côtiers. C'est ainsi que ces peuples des montagnes devinrent des *Zaramos*, ceux qui étaient « descendus à la mer ». Les Shomvis se prirent à épouser les femmes Zaramos. C'est pourquoi cette population est très mêlée aujourd'hui. Au début du siècle, à Dar-es-Salaam, ils étaient les plus représentés avec les Nyamwezis et les Manyemas, des clans de l'intérieur qui suivaient les caravanes. Les Zaramos auraient pu devenir le groupe africain dominant de la capitale, mais ils fréquentaient plus volontiers l'école coranique que l'école publique. A l'école coranique les enfants apprennent le Coran par coeur, mais rares sont ceux qui peuvent réellement lire l'arabe. Et lorsque la voie ferrée a été réalisée, seuls les Nyamwezis s'y investirent, tandis que les Zaramos continuèrent de pêcher. C'est toujours l'ethnie la plus représentée de la ville. Certains quartiers comme Buguruni, Mtoni et Kurazini sont d'anciens villages Zaramos. Mais les Zaramos ont raté l'occasion de devenir, à l'instar des Kikuyus à Nairobi, le groupe africain dominant de la ville. Les Zaramos préfèrent leur vie simple, entre pêche et mosquée. Kunduchi est un

bon exemple de la vie qu'ils ont menée pendant des siècles, car peu de choses ont changé.

Les Hatimis ne sont pas des groupes ethniques africains mais des familles issues de dynasties nobles du Moyen-Orient. Ils est curieux que trois de mes sondés s'apparentent à cette dynastie. Ils sont tous les trois âgés d'une soixantaine d'années. Parmi eux mon *ten-cell leader*, Mzinguizi. Mon hypothèse est qu'ils sont Shomvis, descendants des Hatimis et mélangés aux Zamos. Ils avaient d'ailleurs une peau très noire mais un visage aux traits différent de ceux des autres africains (photo 18).

Je ne sais malheureusement pas d'où viennent les Tumbatus. Deux d'entre eux déclarent être nés à Zanzibar et le troisième à Kunduchi. Il s'agit peut être d'un clan de pêcheur de Zanzibar. Le lieu de naissance peut être un indicateur du lieu d'origine, cependant il faut se méfier, car l'histoire des individus peut être caractérisés par de nombreux déplacements. Ils se peut que nos Tumbatus soient nés à Zanzibar, parce que leur parents y avaient migré. Cependant lorsque l'on a plusieurs individus du même groupe, nés au même endroit, on peut supposer qu'il s'agit du lieu d'origine.

*Origine régionale

La majorité de mes sondés sont nés dans la région de Dar-es-Salaam. Huit d'entre eux sont nés à Kunduchi, trois autres dans l'agglomération. Parmi ces derniers deux sont Zamos, donc issus de la région. Sur les neuf autres nés en dehors de la région, huit sont originaire de la côte. Quatre sont de Zanzibar, un de Pemba et deux de Kilwa. Le dernier vient de Kodian. Je n'ai pas réussi à localiser ce lieu. Peut être appartient-il, lui aussi, à la côte ?

On peut remarquer, en croisant les lieux de naissance et les origines ethniques, que sur ce petit échantillon la plupart des chefs de familles sont originaires de la région (Zamos, Hatimis) ou de la côte tanzanienne : Mwera, Zigua, Pemba, Zanzibar. En extrapolant on peut penser que Kunduchi est un village de pêcheur, qui tend à être intégré à l'agglomération de Dar-es-Salaam. Cependant, il est encore peu peuplés des victimes de l'exode rural, contrairement aux quartiers centraux comme Kariakoo ou Illala.



Photo n°18 Mzinguizi et son ami

Mzinguizi, sur la gauche, est habillé de façon traditionnelle. Il porte autour de la taille la *kanga*, un tissu venu d'Inde, et la *kofia*, le couvre-chef islamique. Il pose (sans respirer), avec l'un de ses meilleurs ami, devant sa maison.

d)-Quel est leur niveau d'éducation ?

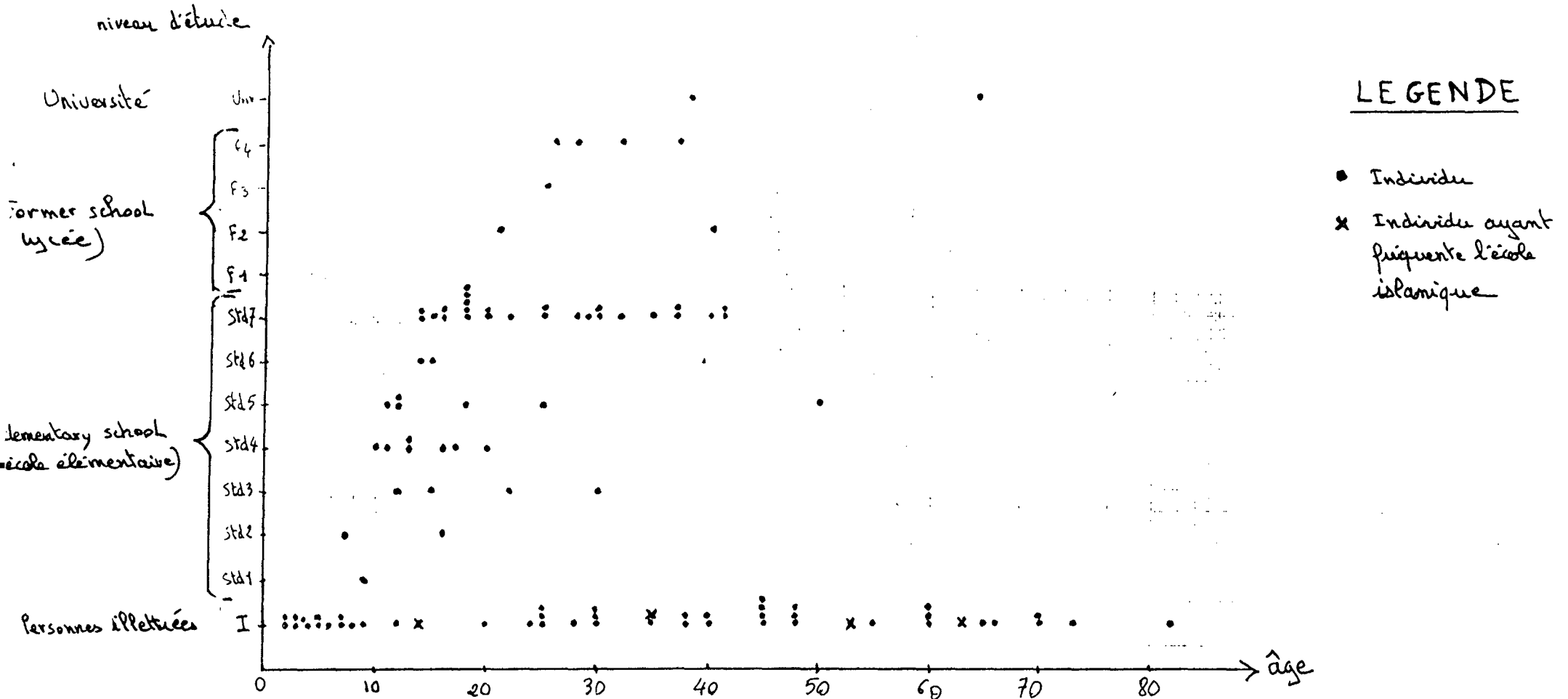
En Tanzanie l'école est gratuite et donc accessible à tous. On divise la scolarité en deux étapes copiées sur le modèle britannique : la *elementary school* et la *former school*. L'enseignement en *elementary school* est entièrement en swahili. Les enfants sont initiés à l'anglais en *Std 7*, la dernière classe avant la *former school*. La plupart des Tanzaniens s'arrêtent à ce niveau. Au-delà, en *elementary school* et à l'université, tous les cours sont en anglais.

La plupart de mes sondés (15 d'entre eux) ne sont jamais allés à l'école. Souvent parce qu'ils sont âgés (8 d'entre eux ont plus de 60 ans) et que l'école de Kunduchi n'existait pas quand ils avaient l'âge d'y aller. Ils ne savent ni lire ni écrire et ne parlent pas un mot d'anglais. L'un des sondés est allé à l'école coranique. Les écoles coraniques ne sont pas des écoles gouvernementales. Elles sont financées et gérées par la population du quartier. Parfois elles sont aidées par des riches musulmans du Moyen-Orient. Mais ce type de scolarité n'apporte ni la connaissance de l'écriture ni celle de la lecture. On y apprend seulement à réciter le coran de mémoire, sans même apprendre l'arabe. C'est un simple exercice de mémorisation. Parmi les quatre chefs de famille qui sont allés à l'école élémentaire (*elementary school*) seuls deux ont atteint la *Std 7*. L'un d'eux a continué et a fait une école pour devenir instituteur. C'est aujourd'hui, avec ses 64 ans, l'un des plus anciens du village et aussi l'un des plus instruits.

Le niveau d'étude du reste de la famille est parfois plus élevé. Celui des femmes de chefs de famille est le plus souvent équivalent à celui de leur mari. Mais les enfants ont dans l'ensemble été plus scolarisés que leurs parents. Sur la figure 24 j'ai tenté de représenter le niveau d'étude de l'ensemble de la population selon leur âge sur la figure 30. On peut dégager trois ensembles. Le premier est celui des moins de 10 ans où personne ne semble avoir commencé l'école. Je n'ai malheureusement pas réussi à bien saisir la corrélation entre l'âge et les classes. Le second ensemble est celui de ceux qui ont atteint comme niveau maximum la *Std 7*. Cette classe est un but à atteindre avant de quitter l'école. Malheureusement, ce niveau ne donne pas de bagage suffisant pour tenir une conversation en anglais. Le dernier grand groupe est celui des illettrés de plus de vingt ans. Ils représentent 36 personnes sur les 106 répertoriées. On remarque dans le détail que quelques uns ont atteint le lycée (*former school*), mais ils sont peu nombreux. On s'aperçoit aussi que la tranche 10-20 ans fréquente beaucoup plus l'école que leur aînés, puisque la plupart ont été scolarisés.

Le niveau général d'éducation à Kunduchi est faible. Cependant il est en progression puisqu'aujourd'hui la plupart des jeunes sont scolarisés. Mais le niveau s'élève rarement au-dessus de la dernière classe du primaire : la *Std 7*. C'est un niveau passable en écriture et en lecture, mais très insuffisant en anglais,

Figure 30 : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KUNDUCHI REPARTI SELON L'AGE ET LE NIVEAU SCOLAIRE



Source: Enquêtes personnelles

une langue pourtant primordiale dans cette partie du monde. Les petits Kenyans qui ont atteint un niveau similaire savent parler anglais.

Si la population de Kunduchi ressemble à celle de mon échantillon, on peut dire qu'elle est jeune et sa densité est forte. La plupart des habitants descendent des tribus locales que l'on appelle les Zamos. Mais on s'aperçoit qu'elle est aussi composée d'une part non négligeable d'homme venus d'autres secteurs côtiers et de l'intérieur du pays. Ces hommes sont venus chercher une meilleure situation, en basant leurs activités sur la mer et la ville. Cette population est peu instruite, même si les nouvelles générations sont plus scolarisées que les précédentes.

2- ASPECTS DE LA VIE DU VILLAGE

a)-La propriété et l'habitat

*Les formes de la propriété

Il existe en Afrique une processus d'urbanisation non officiel. Il s'agit d'une appropriation des terres sans accord de l'Etat, on dit parfois que c'est le secteur « informel ». Il y a deux raisons principales à cela. La première vient du fait que deux systèmes fonciers s'opposent. Il y a l'ancien issu des traditions ethniques locales, et le nouveau, né avec la colonisation. Le nouveau est promulgué par l'Etat. Mais ce dernier est dépassé par l'accroissement de la population. Le cadastre prend du temps et les nouveaux arrivants, victimes de l'exode rural, sont nombreux à loger. Ils sont plus rapides, que l'Etat et s'installent sur des terrains avant qu'un cadastre puisse être effectué. Ils s'installent là où l'Etat veut cadastrer ou dans d'anciens villages, où ils achètent leurs terrains selon le droit coutumier en vigueur.

A Kunduchi, tout le village fait partie du domaine « informel ». L'hôtel a été cadastré par l'Etat sur un terrain qu'il a racheté aux habitants du village, propriétaire de droit coutumier. C'est dans ce type d'exemple que l'on se rend compte de la complexité du système. Car « formel » et « informel » sont imbriqués. Il est très difficile, surtout pour des occidentaux fraîchement débarqué en Afrique, de dissocier les deux domaines.

Contrairement à certains quartiers de Dar-es-Salaam, Kunduchi est né avant l'Etat colonial. Le droit du sol est réglementé par un droit coutumier. Il n'y a pratiquement jamais de trace écrite de l'acte de vente (seuls 2 de mes sondés prétendaient en posséder un). D'ailleurs en cas de litige, la plupart d'entre eux

(12 sur 18 propriétaires) iraient chercher des voisins qui témoigneraient. Les autres s'adresseraient au *ten-cell leader*. C'est donc l'entourage et les cadres locaux qui sont les garants, car ils sont témoins de l'acte de vente.

Dans mon échantillon 18 des 20 chefs de famille sont propriétaires (de droit coutumier). Les deux autres sont des locataires. Sur l'ensemble de la population 29 personnes sont locataires. C'est-à-dire que certaines habitent avec la famille, ils occupent une chambre dans la maison et paient une pension au chef de famille. Mais 12 des locataires ne vivent pas avec le propriétaire. Dans ce cas ils occupent une maison qu'ils louent entièrement pour leur famille. Cela concerne deux maisons et donc les deux chefs de famille cités plus haut. Dans ces cas je n'ai évidemment pas pu rencontrer le propriétaire. J'ai donc mené l'enquête auprès du chef de famille locataire. Les réponses aux questions concernant les processus d'acquisition de la terre et de la maison ont donc été limitées. Il y a donc 18 propriétaires autour desquels gravite une population de 113 individus (locataire inclus) et 2 locataires représentant 12 personnes.

*Les modes d'acquisition de l'habitat sont variés

Parmi mes sondés la majorité (8 d'entre eux) a eu sa maison et son terrain par héritage. Ensuite 7 d'entre eux ont construit leur maison après avoir acheté le terrain nu (4) ou le terrain avec des fondations (3). Seulement 2 propriétaires ont acquis leur maison en l'achetant avec le terrain. Et un propriétaire a une situation un peu marginale puisqu'il a simplement occupé une maison abandonnée « C'était dans les années cinquante, m'a-t-il dit, à l'époque il y avait très peu d'habitants à Kunduchi. J'étais pauvre et on m'a proposé cette maison en mauvais état, que personne ne voulait parce qu'elle était trop loin de la mer ». Aujourd'hui la maison de Mrisho Mashaka est au coeur de Kunduchi. Elle est toujours en matériaux fragiles car Mrisho est toujours aussi pauvre. Il a aujourd'hui 70 ans. Il dépend de sa famille qui pêche pour lui. Pendant ce temps il s'occupe en tissant des palmes de cocotiers, qu'il vend comme toiture de pailletes pour les bars-restaurants et l'hôtel d'à côté.

Il y a donc une grande variété de situations dans l'acquisition d'un terrain et d'une maison, mais l'héritage ou l'achat d'un terrain nu semblent être plus fréquents.

*Les formes d'habitat sont relativement homogènes

Les maisons sont presque toutes de type swahili (photo 19, 20 et 21). Elle sont en torchis et fibres végétales pour les plus démunis, en torchis plâtré ou en briques, avec de la tôle sur le toit, pour les plus favorisés. Dans la majeure partie des cas (selon mes enquêtes et mon observation personnelle du village), la maison



Photo n°19 La maison de Mzinguizi

C'est la plus ancienne du village. Elle a 97 ans ! Le toit s'avance pour former un petit préau. Une petite murette permet de s'asseoir pour discuter. Les enfants de Mzinguizi gèrent un petit commerce par la fenêtre de la maison

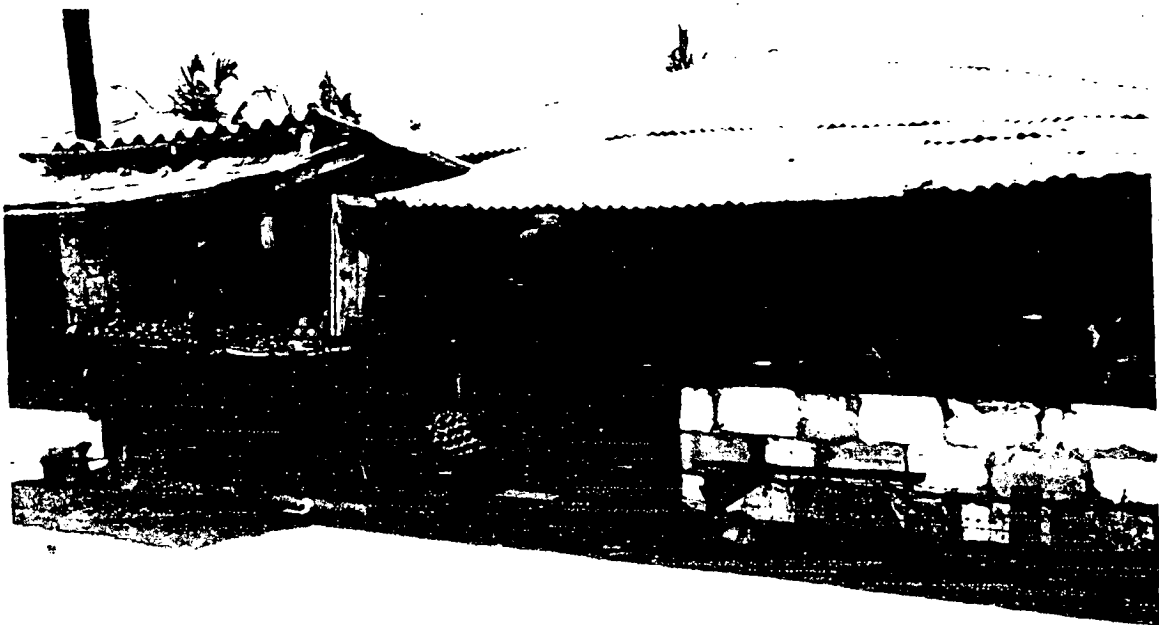


Photo n°20 Une maison swahili et son petit commerce a Kunduchi

On retrouve ici le système de préau. Le propriétaire y a disposé un banc de pierre polie en forme de U, pour accueillir ses invités. Comme chez Mzinguizi, la fenêtre fait office de commerce (informel).



Photo n°21 Une maison swahili de Kunduchi.

Le principe de la maison swahili est simple. Une partie de la façade est dénudé pour en faire un préau. Seul subsiste une colonne de soutient au centre. A l'intérieur un petit couloir centrale distribue deux chambres sur chaque côté et conduit à une arrière cour.

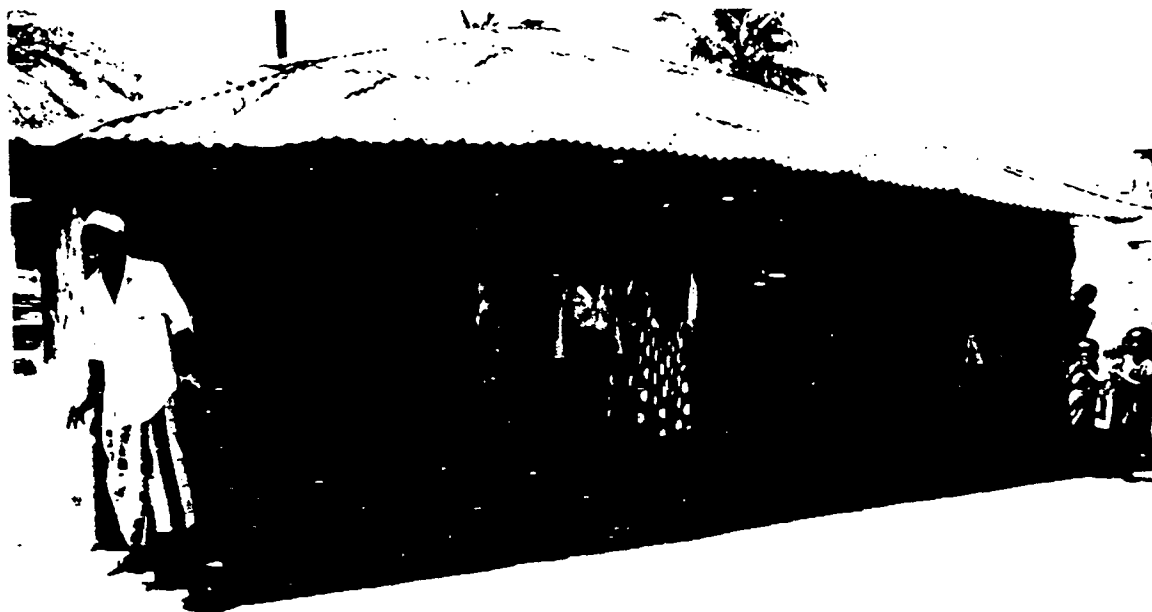


Photo n°22 Une petite maison en torchis plâtré à Kunduchi.

C'est la première maison à l'entrée principale du village face au terminus des bus. Elle est habitée par une vieille femme seule. Le matériau utilisé est un torchis plâtré. Sur la photo posent mes co-équipiers : Mzinguizi et Ted.F.Maghama. Après le cliché, un habitant est venu se plaindre, en demandant si on avait une autorisation pour faire des photos. « Vous voulez montrer notre misère aux occidentaux ». Ted a alors eu une longue discussion enflammée avec l'individu, qui finit par se taire et partir. D'après Ted il s'agissait d'une technique pour obtenir un peu d'argent.

en dur est très courante. Parmi mes sondés seules cinq familles vivaient dans une maison en torchis simple

*Kunduchi compte plusieurs générations de maisons

La plus vieille du village est celle de Mzinguizi (photo 19), elle a 97 ans. J'ai parfois eu du mal à obtenir des informations sur l'âge des maisons. Mais parmi mes réponses 40 % des maisons ont été construites dans les années soixante-dix. Cette période correspond à l'accélération du phénomène de croissance de la population urbaine de Dar-es-Salaam (voir annexe 1). Mais avec mon micro-échantillon je ne peux rien dégager de scientifique. Cependant, d'après les témoignages et les observations des cartes aériennes, on peut supposer que l'expansion de la surface bâtie à Kunduchi s'est accélérée pendant ces vingt dernières années.

b)-Les habitants de Kunduchi dépendent de la mer

Les activités dans les quartiers urbains de Tanzanie sont rarement officielles. C'est-à-dire que la plupart d'entre elles appartiennent à une « économie parallèle », elle aussi « informelle ». Par exemple, nombreux sont ceux qui dans mes enquêtes se déclarent commerçants. Mais ils n'ont pas de fond de commerce officiel, c'est souvent la fenêtre de leur maison qui sert de magasin (photo 19 et 20) et ils n'ont évidemment aucune licence les autorisant à faire de la vente. Cela peut poser des problèmes. Lors de mon séjour il y a eu de graves pénuries d'eau. Cela augmentait les risques de choléra. Pour prévenir une éventuelle contamination le gouvernement a décidé de faire supprimer toutes les petites épiceries clandestines. Car par manque d'hygiène elles contribuent à accroître les risques de transmission de la maladie. C'est à coup de bulldozers et de pelleteuses que ces épiceries ont été détruites. Et il était désormais interdit aux *mamas* de faire leurs petits services de restauration.

A Kunduchi sept sondés se sont déclarés commerçants. Trois d'entre eux vendent du poisson qu'ils achètent aux pêcheurs. Quatre autres font du petit commerce, c'est-à-dire de l'épicerie clandestine. Mais il s'agit là des réponses des chefs de familles. Il arrive souvent que les enfants se joignent à ce commerce. Sept des sondés sont des pêcheurs et un est crieur à l'étalage lors du marché. Le commerce du poisson est facilité par les pêches fructueuses et la qualité du réseau de transport, qui facilite l'accès au centre où l'on peut vendre son poisson avec plus de bénéfices. Au total 11 de mes chefs de familles dépendent directement ou indirectement de la pêche. Seuls trois de mes sondés déclarent posséder un champ. La plupart des hommes sont ici tournés vers la mer.

c)-La politique organise la vie de quartier.

12 de mes sondés appartiennent à un parti politique. 10 d'entre eux sont au C.C.M. 1 est au N.C.C.R., le principal parti d'opposition et le dernier appartient au C.U.F. un parti de Zanzibar. On s'aperçoit vite que la population est ici très orientée vers l'ex-parti unique, le C.C.M. Chez l'un d'entre eux l'engagement était si fort que le mur de sa maison était recouvert d'affiches du président en place : Benjamin F.Mkapa. L'ex parti unique domine totalement. Comme dans la plupart des moindres villages tanzaniens, tous les dirigeants locaux appartiennent à ce parti. Le village est découpé en micro-échelons (les cellules de 10 foyers) dirigés par des membres du C.C.M.

d)-L'Islam règne

Tous mes sondés étaient musulmans. Seul un des locataires s'est déclaré chrétien. Nous sommes donc dans l'un de ces espaces côtiers où les colons venus du Moyen-Orient ont exercé leur influence culturelle pendant plusieurs siècles. Le christianisme est récent. Il est arrivé avec les Portugais mais n'a commencé à exercer une réelle influence qu'à la fin du siècle dernier avec les missionnaires allemands. Aujourd'hui le christianisme domine dans les villes comme à Dar-es-Salaam. Mais ce n'est pas la seule religion. Il y a évidemment l'Islam mais aussi des religions venues d'Inde comme l'hindouisme. Mais à Kunduchi on ne connaît qu'Allah et c'est lui qui dicte les règles de vie du village. On s'en aperçoit bien lors du ramadan, qui contrairement à ce qui se passe au centre-ville, est très suivi.

e)-Les infrastructures

A kunduchi, comme dans beaucoup de quartier populaires d'Afrique, l'Etat investit peu dans les infrastructures. En Tanzanie, l'Etat a parfois fait des efforts en créant des infrastructures facilitant la vie des quartiers, mais il a souvent eu du mal à entretenir ce qu'il a apporté. Nous avons vu le cas de l'eau à Kunduchi. Alors souvent ce sont les habitants qui gèrent les infrastructures. A Kunduchi l'école a été construite par les habitants. L'Etat a fourni les matériaux et toute la population, jeune, vieux, femmes, enfants, s'est mise au travail. Tous mes sondés étaient prêts à s'investir dans la construction d'infrastructures publiques. Tous ont participé à la réalisation de l'école, 60 % d'entre eux ont participé à l'entretien de la route et les plus âgés ont contribué à l'installation du réseau d'eau. Il sont prêts à recommencer pourvu que l'Etat les aide, car l'eau manque cruellement. Les habitants se sont cotisé et ont réunit 50 000 TSH

(environ 500 Fr). Il est évident que c'est une somme dérisoire, mais elle est très forte en symbole. Elle montre que si cela ne dépendait que des habitants, ils auraient déjà l'eau.

f)-Les problèmes et les avantages du village

A la fin du questionnaire j'ai posé quelques questions sur la vie du quartier. Les habitants de Kunduchi semblent aimer leur quartier. Ils sont tous d'accord pour dire qu'ils bénéficient d'un environnement agréable et qu'ils ont d'excellentes relations avec les autres membres du quartier. Mais tous se sont plaint du principal fléau : les ressources en eau. Comme je l'ai expliqué plus haut, Kunduchi n'a plus l'eau courante à laquelle les habitants s'étaient habituée. La population du village s'accroît rapidement et les besoins se font plus pressants. Les habitants m'ont souvent demandé de les aider en informant le service de coopération de mon pays. Mais la France n'a aucun programme de coopération en ce qui concerne l'eau en Tanzanie. Certains se sont énervés en me montrant les barils d'eau qu'ils étaient obligé d'acheter tous les jours. Ce sont des petits revendeurs de Mtongani, qui, avec des charrettes remplies de bidons d'eau, profitent de la situation pour gagner quelques maigres Shillings. On les voit, perlant de sueur, pousser leur charrette sous le soleil de plomb, toute la journée. Ils montent et descendent inlassablement la route de 2 ou 3 kilomètres, qui sépare Mtongani de Kunduchi. Le bidon de 20 litres ne coûte que quelques centimes. Les vendeurs ne gagnent donc pas beaucoup. Mais pour les clients, lorsqu'il faut acheter plusieurs bidons par jour, pour une famille nombreuse, dont le budget mensuel ne s'élève qu'à quelques centaines de Francs, on comprend que c'est un effort financier dur à fournir. C'est pourquoi 100 % de mes sondés ont placé le problème de l'eau comme prioritaire.

Le problème de l'insécurité, lié à la présence de jeunes voyous des quartiers péricentraux de Dar-es-Salaam (voir la partie sur les rapports entre l'hôtel et le village), est revenu à la bouche de quelques uns de mes sondés (huit). Mais il semble que les habitants ne soient pas menacés directement. Ce sont les visiteurs qui se font attaquer. Cela nuit à la réputation de Kunduchi et donc à son commerce des produits de pêche.

Par contre les habitants sont satisfaits du bon réseau de transport, surtout ceux qui vivent de la pêche. Et beaucoup m'ont dit qu'ils aimaient Kunduchi parce que c'était un lieu « *peaceful* » (paisible).

Dans l'ensemble les habitants de Kunduchi aiment leur espace de vie. Mais ils souhaitent une amélioration du réseau de distribution de l'eau qui pose problème.

Les habitants de Kunduchi acquièrent leurs terres de plusieurs façons : ils l'achètent ou ils en héritent. Mais l'accession de la terre se fait selon le droit coutumier. Ils construisent souvent eux-mêmes leur maison de type swahili et en matériaux résistants pour la plupart. La vie du village s'organise essentiellement autour de la mer, dont beaucoup d'habitants dépendent. Et la société est hiérarchisée par l'Islam d'une part et l'ex-parti unique, le C.C.M., d'autre part. Les habitants sont relativement pauvres mais s'investissent beaucoup dans la vie de leur village et surtout dans ses infrastructures publiques. En règle générale les habitants semblent aimer Kunduchi, mais souffrent des pénuries d'eau.

Lorsque Dar-es-Salaam nait, Kunduchi existe déjà depuis plusieurs années. C'est un village de pêcheurs, qui vit loin de la capitale coloniale. Mais au cours du siècle la ville s'est rapproché du village. Peu à petit, elle en a fait un espace périphérique exploité et dominé. Puis elle l'intègre à son agglomération au moyen de réseaux de communication, d'eau et d'électricité. Et la présence récente de villas aux alentours du village, laisse penser que la ceinture littorale de privilégiés atteindra bientôt Kunduchi.

Mais pour le moment les habitants de Kunduchi semblent vivent sans trop se soucier des villas. L'échantillon que j'ai rencontré donne une image double de Kunduchi. Celle d'un quartier qui vit simultanément avec le passé et le présent. Ainsi comme autrefois, les habitants vivent dans un esprit traditionnel de communauté, soudée autour de la mer et de l'islam. Mais ils ne boudent pas les apports modernes, issus du centre et symbolisés par l'hôtel voisin. Le Kunduchi Beach Hotel est aujourd'hui en grande difficulté économique à l'image de son propriétaire : l'Etat. Mais avant cela il a ammené avec lui l'eau, l'électricité, la route et une clientèle, qui profitent au village.

B- KIGAMBONI

Kigamboni, appelé aussi Magogoni, est un quartier très proche du centre.. Il n'en est séparé que par un étroit chenal : l'entrée de la ria. Le substrat est un calcaire corallien, provenant d'un récif mort. C'est un espace « entre-deux-mers », avec d'un côté la profonde ria et de l'autre la façade océanique.

Sa relative proximité en fait un quartier relié tôt au centre par un bac qui effectue la traversée du chenal. Mais curieusement, le quartier est resté peu développé. La traversée du chenal est-il la cause ?

Nous verrons que le bac est vital pour le quartier. C'est le principal lien entre le centre et sa côte Sud. Mais c'est un lien fragile. Nous verrons ensuite à travers les résultats des enquêtes menées sur place, un cliché de la population de Kigamboni.

CHAPITRE I UN QUARTIER SEPARÉ DU CENTRE PAR UN BRAS DE MER

Selon l'étude du schéma directeur de 1978, Kigamboni compterait 12000 habitants. C'est peu si l'on compare avec les habitants de l'autre rive, mais c'est beaucoup face au moyen de transport qui permet de traverser le chenal pour rejoindre le centre. En effet, il n'existe qu'un petit bac pour assurer la liaison. On l'appelle le *ferry*. Son importance a fait de ses embarcadères des pôles.

1- LE *FERRY*, UN TRANSPORT QUI ASSURE LA CONTINUITÉ ENTRE DAR-ES-SALAAM ET SON LITTORAL SUD.

Lorsqu'on observe Kigamboni depuis le toit du *Kilimanjaro Hotel*, à Dar-es-Salaam (photo 23), on a l'impression d'être face à un autre monde. On ne voit qu'une immense cocoteraie, d'où ressortent quelques bâtiments, sur la rive du bassin et des barques de pêcheurs, creusées dans des troncs de manguiers. Il y a une rupture brutale, dans le paysage, entre la ville et la forêt, qui se perd jusqu'à l'horizon. La cassure est provoquée par le bras de mer, qui s'impose entre les deux domaines, comme une frontière.

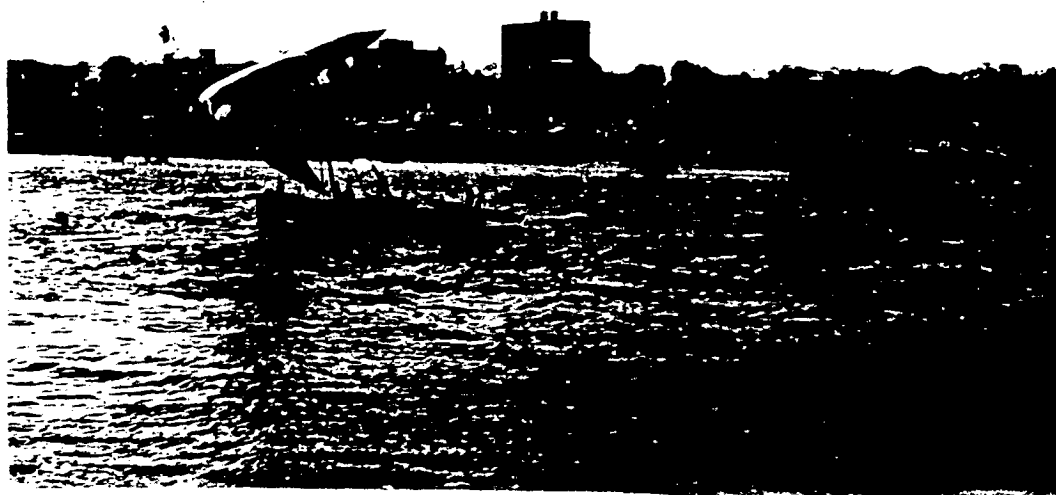
Pour atteindre Kigamboni il faut prendre un petit bac, appelé ici le *Ferry*. Il se situe à l'entrée de la ria, là où Dar-es-Salaam forme une pointe (figure 31). La traversée est courte, environ dix minutes. Mais un aller-retour, avec les chargements et les déchargements qui s'imposent, peut durer trente à quarante minutes, parfois plus si le *ferry* doit laisser passer un plus gros navire, qui rentre ou sort du port.

Le passage en ferry existe depuis 1932. Il y a eu différents types de bateaux pour effectuer la traversée. Les capacités de tonnage ont sans cesse augmenté. Le ferry actuel s'appelle *Kigamboni* et a été construit par l'ex-R.D.A. Il mesure 52m sur 38 et peut transporter jusqu'à 30 voitures ou 1200 passagers (s'il n'y a pas de voitures). Auparavant ce ferry tournait avec un autre : *Alina*. Mais aujourd'hui *Alina* est en panne et rouille lentement dans les eaux de la baie (photo 23). *Kigamboni* est seul et tourne 16 heures par jour, pendant toute l'année. En cas de panne le quartier est coupé du reste de la ville. Une étude du ministère de l'équipement montre que la demande est forte (3 000 000 de personnes par an) et qu'elle pourrait atteindre 8 000 000 de personnes ans en 2000. On peut toujours atteindre le centre par la route qui fait le tour de la ria (figure 20), mais elle est



Photo n°23 Kigamboni vu à partir du centre

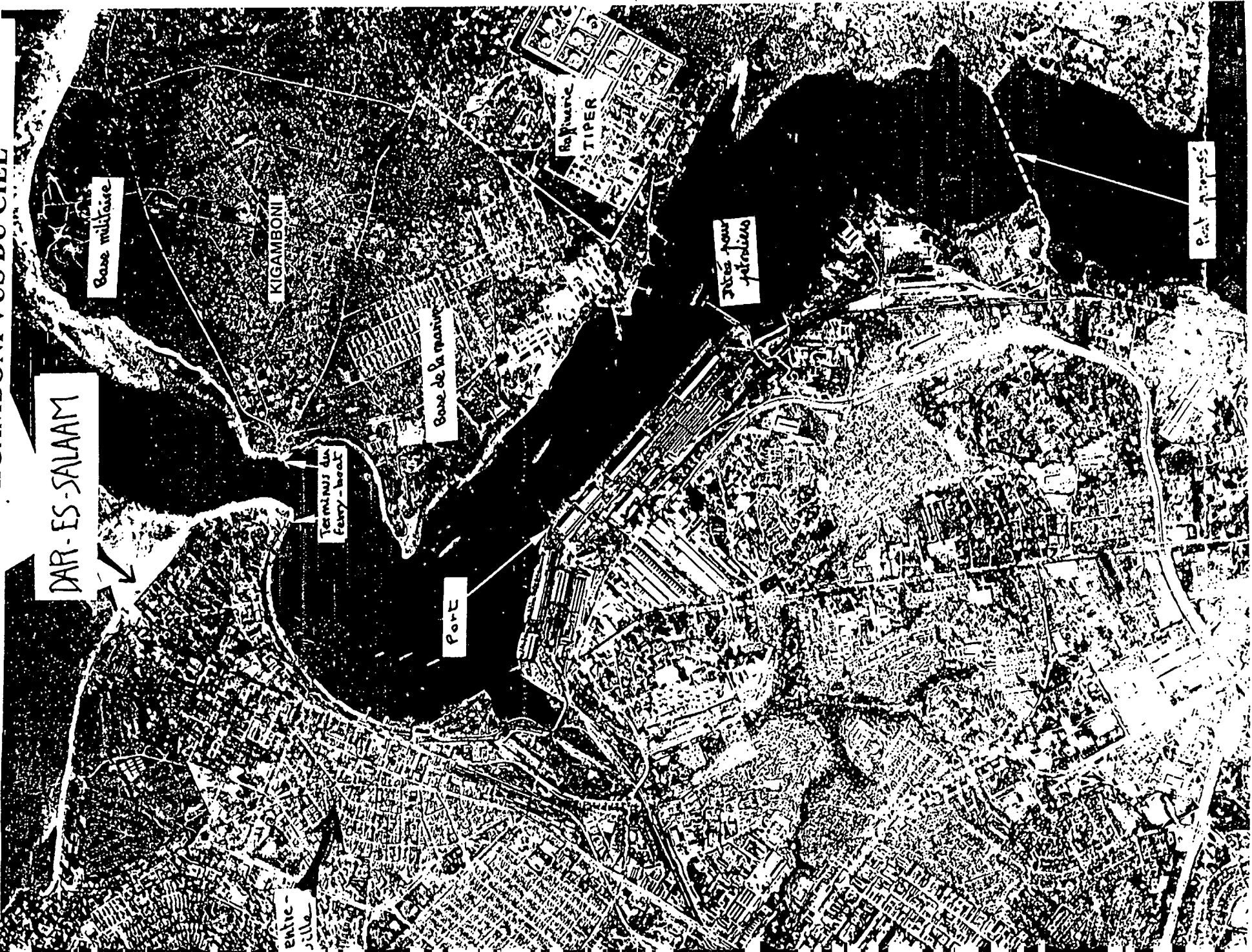
Nous sommes sur le toit du *Kilimandjaro hotel* dans la partie Sud-Est du centre-ville. Nous regardons vers le Sud. Au premier plan à droite nous apercevons deux bacs dans les eaux de la rade du port. Le premier, à droite, s'appelle *Alina* et ne fonctionne plus. Le second, le *Kigamboni*, stationne du côté du centre-ville et embarque des passagers. Il s'apprête à rejoindre l'autre rive. Au fond on aperçoit la campagne de Kigamboni avec ses immenses cocoteraies. Entre les deux plans on voit le chenal de la ria. Sur sa rive Sud on a des bateaux de pêcheur à droite, le petit centre de l'embarcadere en face et la tour de contrôle du bac, à gauche.



Photo°24 Le centre-ville vu de Kigamboni.

Nous sommes sur l'embarcadere du Ferry de Kigamboni et nous regardons vers le Nord. Au premier plan le chenal est traversé par une boutre de taille moyenne, qui se dirige vers le bassin de la ria. Sur la rive d'en face on devine les baraques en toits tôleés du grand marché du Ferry de Dar-es-Salaam. Au fond, à gauche, une série d'immeubles barrent l'horizon. C'est le centre administratif et politique. Le plus isolé des bâtiments, au centre de la photo, est celui du *Ministry of land*. C'est là que se décide et se gère les questions foncières de la ville.

FREMECI : DAR-ES-SALAAM ET KIGAMBONI VUS DU CIEL



longue et en mauvais état. Le trajet dure près d'une heure, pour ceux qui ont une bonne voiture. En 1993 le ferry était tombé en panne. Les propriétaires de barque en profitèrent pour organiser des traversées lucratives. Chaque barque était chargée au maximum. La traversée coûtait trois fois le prix habituel. Mais l'une de ces barques, trop chargées, a chaviré. Peu de gens à bord savaient nager et il y eut de nombreux noyés. Ce drame est resté dans les mémoires collectives des habitants du quartier. Ils n'hésitent jamais à rappeler cette sombre histoire lorsqu'on les questionne sur le ferry. La nuit les activités du ferry cessent. C'est une autre angoisse pour les habitants. Car à Kigamboni en cas d'urgence il n'y a pas d'hôpital, juste quelques dispensaires. Et si l'on s'attarde trop du côté de la ville le soir on peut y rester bloqué. Il faut alors passer la nuit dehors avec les risques que cela peut comporter.

Le ferry est le lien principal, qui joint Kigamboni au centre. Mais c'est un lien fragile et mal adapté à la demande.

2- LE PETIT CENTRE DE KIGAMBONI UN POLE AUTOUR DU FERRY

A Dar-es-Salaam l'embarcadère du bac de Kigamboni est un petit centre que l'on appelle le Ferry (du nom du type de bateaux effectuant la traversée). Il y a le plus grand marché de pêcheurs, décrit dans la première partie, et un grand terminus de bus où l'on trouve toutes les principales destinations de l'agglomération. En face, à Kigamboni, l'embarcadère (qu'on appelle aussi le Ferry), malgré sa petite taille, est plus qu'un centre, c'est le pôle de la côte Sud.

a)- Un centre modeste

Lorsqu'on débarque du ferry-boat (photo 25, 26, 27 et 28), qui atteint Kigamboni, on est surpris par le brusque changement du décor. On a peine quitté le centre de Dar-es-Salaam, avec ses rues bitumées encombrées, ses grands immeubles, comme celui de la banque nationale ou du *Ministry of land* (l'administration du foncier), à quelques centaines de mètres de là seulement (photo 24), et nous voici dans ce qui ressemble au petit centre d'une île de quelques dizaines de kilomètres carrés. Il n'y a plus d'immeubles, mais plutôt des baraques et des maisons, qui s'alignent le long de deux pistes poussiéreuses : les deux artères greffées sur le quai du ferry-boat. Elles sont en sens unique. L'une d'elle permet aux passagers du bac de débarquer, tandis que l'autre permet d'embarquer. Elles sont reliées par une autre rue en sens unique. Si bien qu'elles tournent autour d'un îlot triangulaire (figure 35).

b)- Un centre vital pour les habitants de la côte Sud

Ces petites rues sont toujours le théâtre d'une activité débordante. Car c'est un passage obligé, un lieu de rupture de charge dans tout échange entre les campagnes Sud de Téméké et le centre de Dar-es-Salaam. Il y a une série de petits commerces et services qui font de ce lieu : le Ferry, un carrefour, un noeud dans l'organisation des quartiers de la rive Sud de la ria.

Il y a d'abord de nombreuses activités liées à la voiture. En effet les pistes de ce côté de la région de Dar-es-Salaam sont le plus souvent en très mauvais état. Les *Dalas-dalas*, qui desservent les campagnes avoisinantes, en sont durement éprouvés et ont besoin d'un entretien régulier. Garagistes en tous genres, pompe à essence, vendeurs de pneu, de pièces détachées, ils sont tous répartis entre le terminus des bus, à l'entrée du centre (là où la piste se divise en deux voies à sens unique) et la pompe à carburant située à la sortie du centre.

Ce centre accueille des commerçants en tous genres. Des petites boutiques de tissus, des marchands ambulants de cassettes audio, qui font brailler les enceintes de leur poste pour attirer la clientèle. Un peu plus loin, sur la route de la raffinerie, à l'entrée du secteur résidentiel, il y a un petit marché de fruit et légumes avec un boucher. On y trouve aussi de nombreux services de restauration. C'est là, sur des petites terrasses ombragées, que l'on peut manger un poulet ou boire quelque chose de frais en attendant le bus ou le prochain ferry.

Le Ferry est un lieu de rencontre qui participe à la cohésion sociale d'un grand quartier (12000 personnes selon l'étude du schéma directeur en 1978). Les hommes qui travaillent en centre ville aiment s'arrêter là pour boire une bière fraîche à la fin de leur journée. Ils y rencontrent ceux qui travaillent de ce côté : des militaires, des chauffeurs de bus, des commerçants ou des pêcheurs. La plupart d'entre eux vivent dans les environs et leurs rencontres contribuent à souder le quartier. Mais il n'y a pas que les habitants des quartiers proches qui passent par ici. Il y a aussi ceux qui vivent isolés dans la vaste campagne qui s'étend plus au Sud. C'est le cas des habitants de Kimbiji, un petit village de pêcheur, à une trentaine de kilomètres de là (figure 20). Il leur faut deux heures de piste pour pouvoir se rendre au Ferry, qui représente déjà un centre pour eux.

Les embarcadères sont des lieux de ruptures, ils concentrent donc des activités de commerce et de transport. Du côté de Dar-es-Salaam, c'est un centre important, parmi d'autres. A Kigamboni c'est un centre modeste par sa taille, mais grand par son rôle commercial et social. Son unicité en fait le pôle de la côte Sud.

Photo n°25



Photo n°26



Photo n°25 et 26 l'accostage du bac à Kigamboni.

Nous sommes sur le bac qui s'apprête à débarquer du côté de Kigamboni. Sur la photo 25 le bateau avance lentement pour accoster. Au bord, les passagers à destination du centre-ville attendent sur les côtés. Sur la photo 26 le bateau accoste et les premiers passagers descendent en marée humaine. Les voitures attendent que le bateau se stabilise. Celles que l'on voit sur ces photos sont deux utilitaires de type *pick-up*. C'est le *pick-up* est la voiture la plus utilisée dans les campagnes du Sud. Elles permettent de transporter rapidement une trentaine de personnes, avec des kilos de bagages (sacs de riz ou de manioc), sur une mauvaise piste. Se sont les *dala-dalas* de la campagne.

Photo n°27



Photo n°28

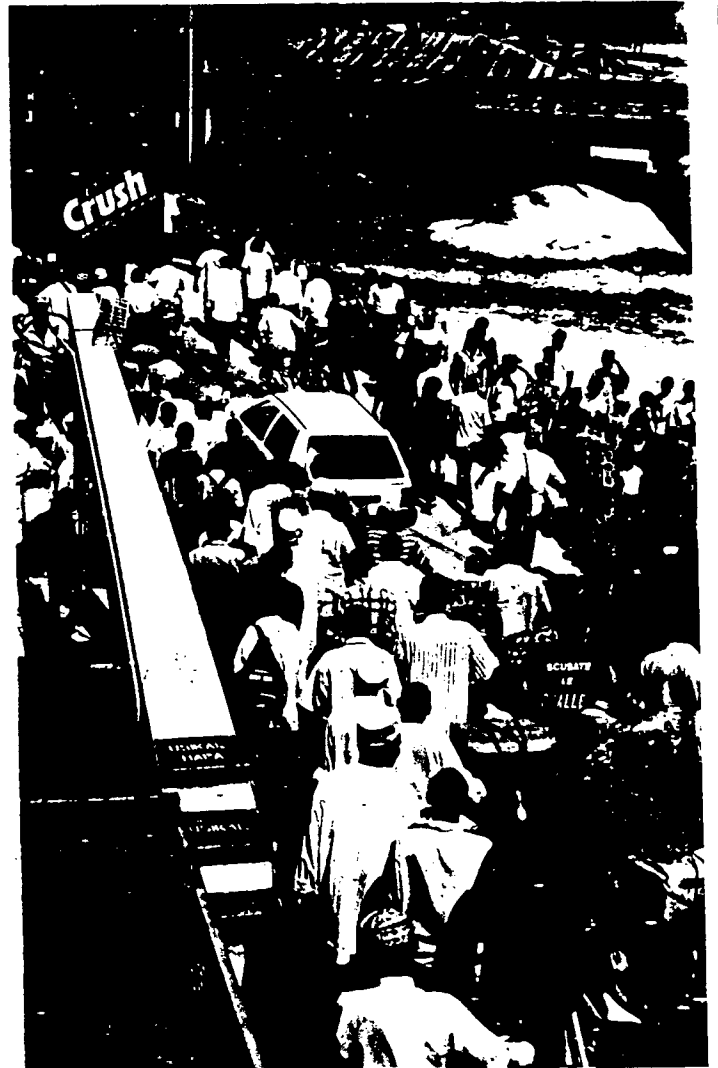


Photo n°27 et 28 Le débarquement des passagers du bac à kigamboni

Le flot de passagers continue à descendre ainsi que les premières voitures. Sur la photo 28 on aperçoit un camion « Crush », qui va livrer des sodas. Kigamboni est comme une île. Tout y est importé du centre. Parmi la population on remarquera la présence d'un militaire sur la photo 27. Ils sont nombreux à kigamboni et il n'est jamais rare d'en croiser sur le bac. Et sur la photo 28 on aperçoit au premier plan des personnes à vélo. Ce sont des petits commerçants. Certains ont des paniers vides. Ils ont vendus des fruits ou des légumes dans le centre et viennent se réapprovisionner dans leurs champs. Les autres ont des cartons. Ils ont acheté au centre des produits qu'ils vont vendre à kigamboni.

3- KIGAMBONI ET SES RELATIONS AVEC LE CENTRE

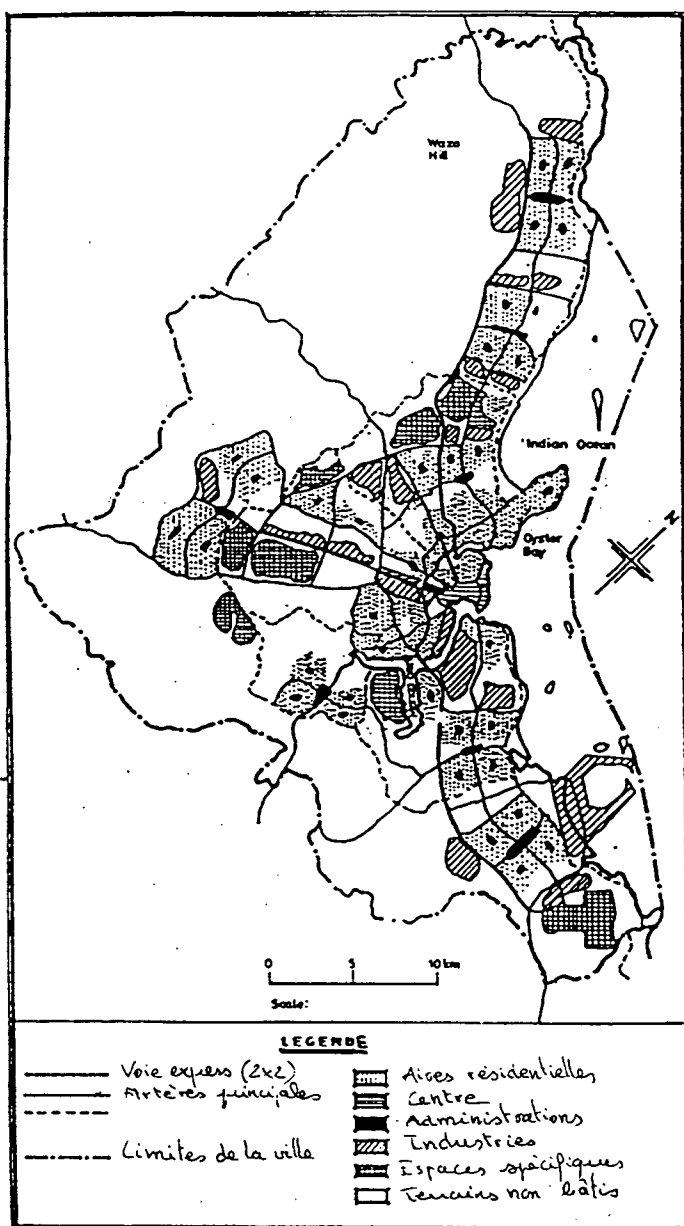
Kigamboni est un quartier relativement isolé à cause du bras de mer à traverser. Lorsqu'on y débarque on a l'impression d'être dans une île ou une périphérie lointaine. Cependant le centre a toujours voulu en faire un espace intégré, car Kigamboni possède de vastes espaces aménageables, proches du centre. Nous avons vu que les Anglais avaient commencé à cadastrer des zones agricoles de Kigamboni pour en faire un quartier résidentiel africain. Ce quartier devait constituer la réserve de main-d'oeuvre pour une future aire industrielle. L'Etat indépendant a poursuivi la mise en valeur de Kigamboni. Il a entamé le projet industriel et a installé des organes institutionnels tout en poursuivant le cadastre résidentiel

a)- le projet industriel

Pour lancer le processus d'industrialisation, l'Etat indépendant a créé, au début des années 1960, avec l'aide des Italiens, une raffinerie : la T.I.P.E.R. (figure 31) Elle est reliée aux cuves de stockage de la Kurazini, de l'autre côté de la baie, par des oléoducs souterrains, qui passent sous la Kurazini. Les bateaux desservent leurs chargements dans les cuves de stockage par l'intermédiaire d'une jetée spéciale en forme de T (figure 31). Le pétrole passe alors de l'autre côté, par l'oléoduc souterrain pour se faire raffiner à Kigamboni.

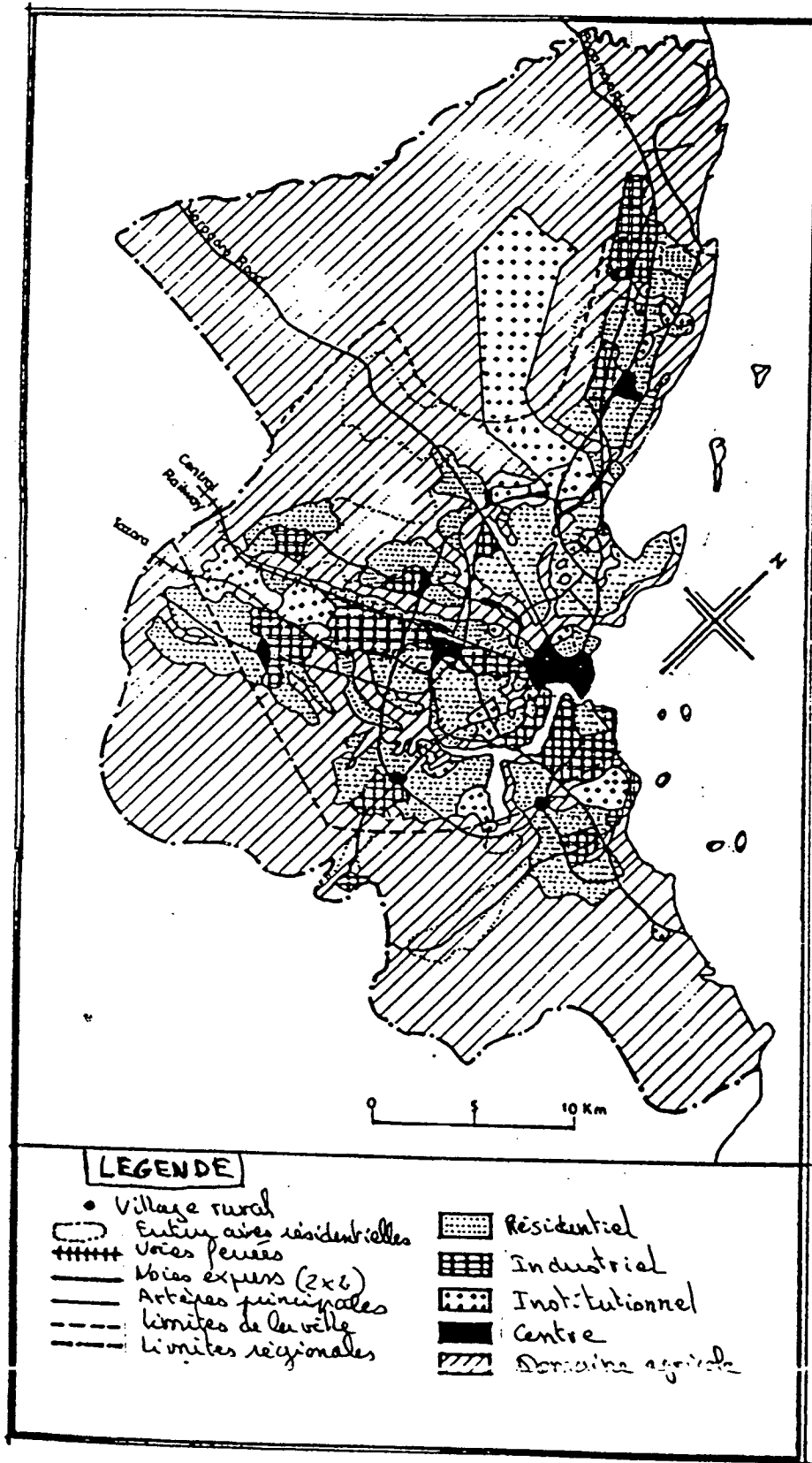
Mais le projet industriel de Kigamboni n'aurait pas dû s'arrêter là. Kigamboni devait devenir la principale aire industrielle de l'agglomération. La figure 32 nous montre le schéma directeur de la ville en 1968. Le jeune Etat indépendant avait prévu d'étendre considérablement Dar-es-Salaam vers Kigamboni et le long de sa côte Sud. L'extension urbaine apparaît alors aussi vaste sur le littoral Nord que sur le littoral Sud. La côte Sud devient un axe résidentiel et industriel majeur. Mais les projets sont démesurés. On prévoit neuf nouveaux quartiers résidentiels. Chacun d'eux faisant la taille de Kigamboni ! Ils sont reliés au centre par deux artères dont l'une d'elles est une voie express. Et que dire de ce port au sud-est de la carte ? il s'étend dans l'océan sur une distance de 5 kilomètres ! Tandis que sa rade doit friser les 20 Km² ! Le schéma directeur de 1979 est un peu plus raisonnable (figure 33). La côte Sud est toujours l'une des aires industrielles les plus importantes. Mais dans des proportions plus réalistes. Sur cette carte le Sud est moins étendu que le Nord, mais il est plus dense et plus central.

Figure 32 : LE SCHEMA DIRECTEUR D'AMENAGEMENT URBAIN DE DAR-ES-SALAAM EN 1968



Source: A.M. Armstrong, "Masterplans for Dar es Salaam, Tanzania", *Habitat International*, Volume 11, No. 2, 1987, p. 133-145.

Figure 33 : LE SCHEMA DIRECTEUR D'AMENAGEMENT URBAIN DE DAR-ES-SALAAM EN 1978



Source: Armstrong, "Masterplans for Dar es Salaam"

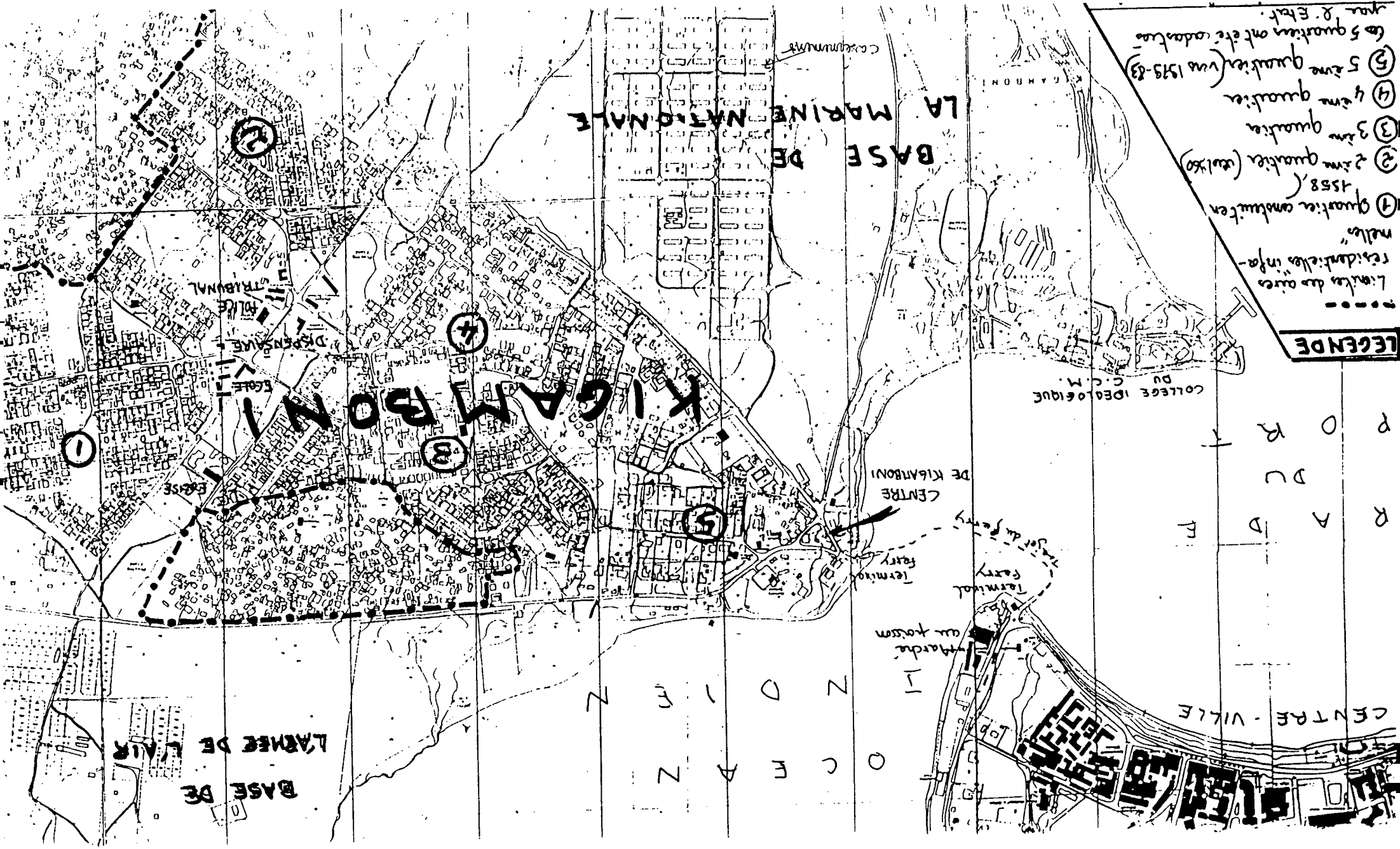
Ces deux schémas directeurs ont en commun de présenter Kigamboni avec un pont. qui relie le quartier au centre en passant au-dessus de la Kurazini, au Sud des zones portuaires (figure 31). Ce pont devrait amener avec lui une canalisation d'eau. Il permettrait aussi d'agrandir le port actuel et le rendre ainsi plus compétitif. En 1997 ce pont n'existe toujours pas. Il est resté à l'état de projet. Toute la difficulté du gouvernement tanzanien est de trouver un financement. Le ministère de l'équipement a fait un petit rapport sur la faisabilité du projet. Après un rapide devis du coût de la réalisation, le rapport justifie la démarche en montrant que, si le pont n'est pas fait, la dissymétrie nord-sud va s'accroître. Il reprend tous les scénarios démographiques du schéma directeur de 1978 et imagine son impact sur le littoral Nord. Selon la conclusion, le coût de mis en valeur de l'espace Nord et de sa connexion avec le centre, serait supérieur ou égal à celui de la construction du pont. Avis aux investisseurs !

b)- Le centre contrôle le développement de Kigamboni.

L'Etat a poursuivi l'intégration du quartier en y implantant des organes de son pouvoir politique et militaire.

Le premier a été le Kivukoni College, ancien Ghana Hotel. Il a été inauguré en 1961. Cette école a pris le nom d'école idéologique du T.A.N.U.(le parti unique de l'époque) puis du C.C.M.(l'ex-parti unique). Il s'agit d'une école pour adulte, qui forme les cadres du parti et de l'Etat. Ted Francis Mhagama, notre interprète, a suivi des cours dans cette école avant de travailler pour l'Etat. Selon lui il s'agit « d'un pur abrutissement idéologique ». L'école a été construite sur un ancien établissement de pêcheurs (figure 34). Le village a été rasé et les habitants ont été relogés dans les quartiers cadastrés d'à côté. L'Etat a aussi installé une base de la marine nationale et un camp de l'armée de terre plus récemment. La base marine a été réalisée en 1970. Les marins sont logés dans des petites maisons uniformes, sur la base. Ils possèdent un petit lopin de terre qu'ils peuvent exploiter. Au Nord de Kigamboni, sur la façade océanique a été construite une base de l'armée de l'air. Elle est récente car elle apparaît pas sur les photos aériennes de 1978. J'ai pu y pénétrer, par hasard. J'y ai vu des hangars et des lance-roquettes avant d'être accueilli par une sorte de fermier en bottes de caoutchouc et treillis camouflage complètement déchiré. Il était très surpris de me trouver là. Mis à part ces quelques bâtiments, la base ressemble à un vaste jardin potager. Il y a de gros arbres fruitiers, des petits champs vivriers, des vaches, des zébus et des chèvres. Car l'armée est autonome, elle se nourrit toute seule. Ted m'a expliqué que pendant son service militaire il faisait du jardinage toute la journée.

Figure 34 : CARTE DU CADASTRE DE KIGAMBONI AU 1/10000 ième



R
A
D
P
O
R
T

LEGENDE

- 1 quartier ambulant (résidents des aires "natives" inférieures)
 - 2 zone quartier (résidents)
 - 3 zone quartier
 - 4 zone quartier
 - 5 zone quartier (vues 1975-83)
- Les 5 quartiers ont été cadastres par R. E. H. P.

Au centre du quartier l'Etat a organisé un espace libre pour y concentrer des structures publiques. On y trouve les deux écoles du quartier, des terrains de jeu et de sport, un poste de police, un dispensaire et, plus surprenant, un tribunal (figure 34). Le tribunal contraste avec l'ensemble du quartier. Personne n'a su me renseigner sur la présence de cette cour. Il s'agit peut être d'une volonté de la part de l'Etat, d'intégrer le quartier au reste de la ville.


Parallèlement à ces institutions, l'Etat a cadastré les espaces interstitiels en aires résidentielles. Contrairement à certaines zones de l'agglomération, l'Etat ne s'est pas, ou peu, fait dépassé par les « squatters ». La quasi-totalité des terrains de Kigamboni sont contrôlés par l'Etat.

Le centre a fait de Kigamboni un espace résidentiel et industriel, qui n'a jamais pris l'ampleur voulue. Il manque le pont qui transformerait Kigamboni en espace péricentral intégré. En attendant, le centre tente de contrôler le développement du quartier.

Kigamboni jouit d'une situation exceptionnelle entre l'océan et la ria avec de grands espaces aménageables et proches du centre. Ce potentiel n'a pas échappé au regard du centre. Mais il manque de moyen pour le mettre en valeur comme il faut. En attendant il fait acte de présence. Il contrôle l'espace. Pour le moment Kigamboni est isolé parce que la barrière physique que représente la ria en fait un espace mal relié au centre. Cet isolement est un frein au développement du quartier. Sur la figure 36 on remarque la dissymétrie qui existe entre la rive Nord et Sud. Tous les réseaux d'infrastructures, signe de progrès, évitent Kigamboni.

Finalement les habitants vivent un peu comme sur une île. Dar-es-Salaam serait le continent; la métropole que l'on rejoint par bateau. L'île forge des populations, qui par leur isolement évoluent de façon spécifique et unique. Elles finissent par devenir endémiques. Les enquêtes, que j'ai menées auprès de quelques habitants de Kigamboni, ne nous apprendront rien sur un éventuel endémisme. Mais elles peuvent constituer des exemples qui aideront à nous représenter la vie des quartiers et de leurs habitants.

Figure 35 : CARTE DU CADASTRE DE KIGAMBONI AU 1/2500 ième

 Maisons visitées


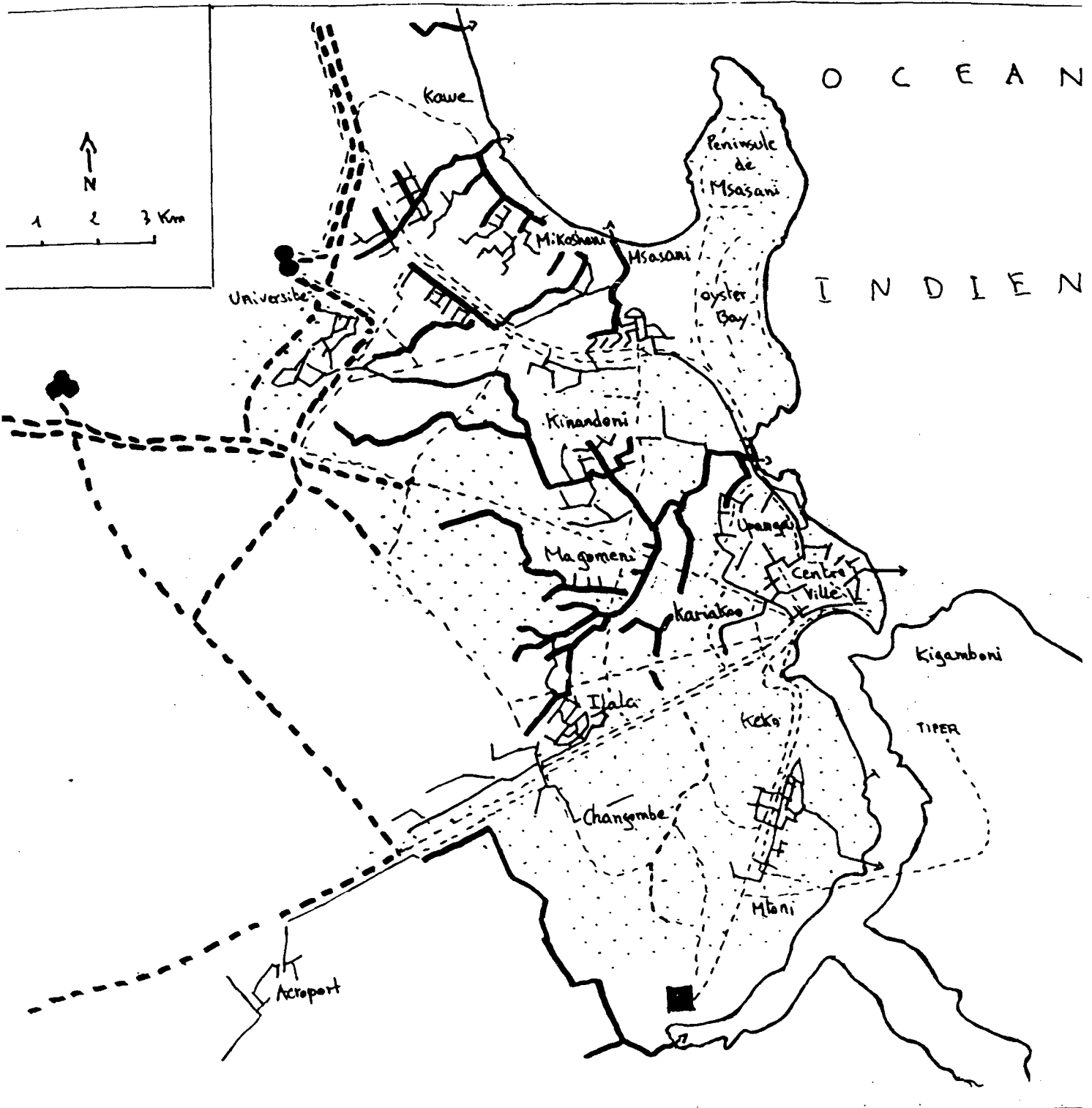
 Limites de l'aire informelle



Figure 36 : LE RESEAU DE CANALISATION DES EAU ET LE RAMASSAGE DES DECHETS A KIGAMBONI



- Tuyaux d'adduction d'eau de gros gabarit
- - - Tuyaux d'adduction d'eau à petit gabarit
- Réseau d'évacuation des eaux à gros gabarit
- Réseau d'évacuation des eaux à petit gabarit.
- Reservoir d'eau
- Centre de traitement des eaux usées
- Zones desservies par un service de ramassage des ordures.

CHAPITRE II LES ENQUÊTES

Mes enquêtes ont concerné 20 foyers. Le terrain a été un peu plus facile que le précédent parce que j'y ai rencontré beaucoup plus de personnes parlant l'anglais. J'ai pu mener des entretiens sans l'aide de Ted et revenir seul rendre visite régulièrement à certains de mes sondés.

Mais, comme à Kunduchi j'ai d'abord été, accompagné par Ted, au bureau du C.C.M. du *neighbourhood* puis celui du *housing cluster*. C'est ici que j'ai rencontré mes *ten-cell leaders*. Là encore on me les a un peu imposés. Je n'ai pas pu réellement choisir mes maisons d'après une carte. J'ai vu quatre *ten-cell leader* différents. Ils supervisent indifféremment des maisons cadastrées par l'Etat et des maisons totalement « informelles ». Les deux systèmes sont imbriqués. C'est eux qui ont sélectionné mes sondés. Cette sélection a été assez hétéroclite. Et j'ai ainsi, par hasard, réussi à obtenir dix sondés qui occupaient des maisons cadastrées et dix autres des maisons « informelles ». J'ai facilement pu repérer les maisons cadastrées sur le plan parce qu'elles sont numérotées. Par contre les autres sont comme à Kunduchi difficilement repérables, parce qu'elles ne sont pas toujours reportées sur le plan. Sur la figure 35 j'ai essayé de les restituer approximativement.

1- LES ASPECTS DE L'ECHANTILLON

a)-combien sont-ils ?

Mes sondés représentent une population de 134 individus. Cela fait une moyenne de 6,7 personnes par foyer. C'est une moyenne très forte. Dans le détail, ce sont les foyers qui comprennent 7 à 9 personnes qui sont le plus représentés (8 sur 20). Il y a trois foyers de plus de 10 personnes et l'un d'entre eux en a 14.

b)-Quel âge ont-ils ?

La moyenne d'âge des chefs de famille est de 49,15 ans. 6 ont plus de 60 ans, 5 ont entre 40 et 60 ans et 9 ont entre 20 et 40 ans. On a donc des chefs de familles relativement jeunes. Le plus jeune est un pêcheur venu de Tanga, il a 21 ans. Il est célibataire et vit avec ses frères cadets, qui pêchent aussi. Leurs parents

pêchaient déjà mais pensaient gagner plus d'argent à Dar-es-Salaam. Ils sont finalement repartis et leurs fils ont préféré rester.

La figure 38 représente la population totale par foyer et par âge. Les tranches d'âge les plus représentées sont celles des 11-20 ans et des 21-30 ans. Il y a 37 individus pour chaque groupe et l'ensemble représente 55 % de la population totale. Les 0-10 ans représentent 27 personnes (soit 20 % du total), les 31-40 ans font 10 % du total. Les tranches plus âgées sont chaque fois un peu plus faibles que la précédente pour tomber à 2 individus au-dessus de 70 ans.

La particularité de cet échantillon est double. On a des chefs de famille qui sont en moyenne jeunes et on a une forte représentation des jeunes adultes et des adolescents. La jeunesse est la caractéristique de cette population.

c)-D'où viennent-ils ?

Il y a 4 Zaramos, 2 Ha, 1 Yao, 1 Siguwa, 1 Matumbi, 1 Nyaturu, 1 Uboday, 1 Nyakusa, 1 mwera, 1 Ndenreko, 1 Sukuma, 1 Manda, 1 shirazi, 2 Arabes (1 de Doubaï et 1 du Yémen) et 1 Shagga. 11 d'entre eux sont nés sur la côte tanzanienne et parmi eux 6 sont nés à Dar-es-Salam ou dans ses environs. Les Zaramos sont encore les plus représentés mais beaucoup moins que ceux de l'échantillon de Kunduchi. Les origines ethniques sont très variées, mais la majorité des sondés viennent de la côte tanzanienne.

d)-Ont-ils des enfants ?

Le dépouillement de l'enquête donne 76 enfants, 59 enfants de première génération et 17 enfants de seconde génération. Les petits enfants ont une moyenne d'âge de 9,9 ans et les enfants ont 16,8 ans. L'ensemble a 15,2 ans. Il y a 3,8 enfants par foyer ce qui est un chiffre élevé. On peut supposer que comme à Kunduchi le taux de natalité est élevé.

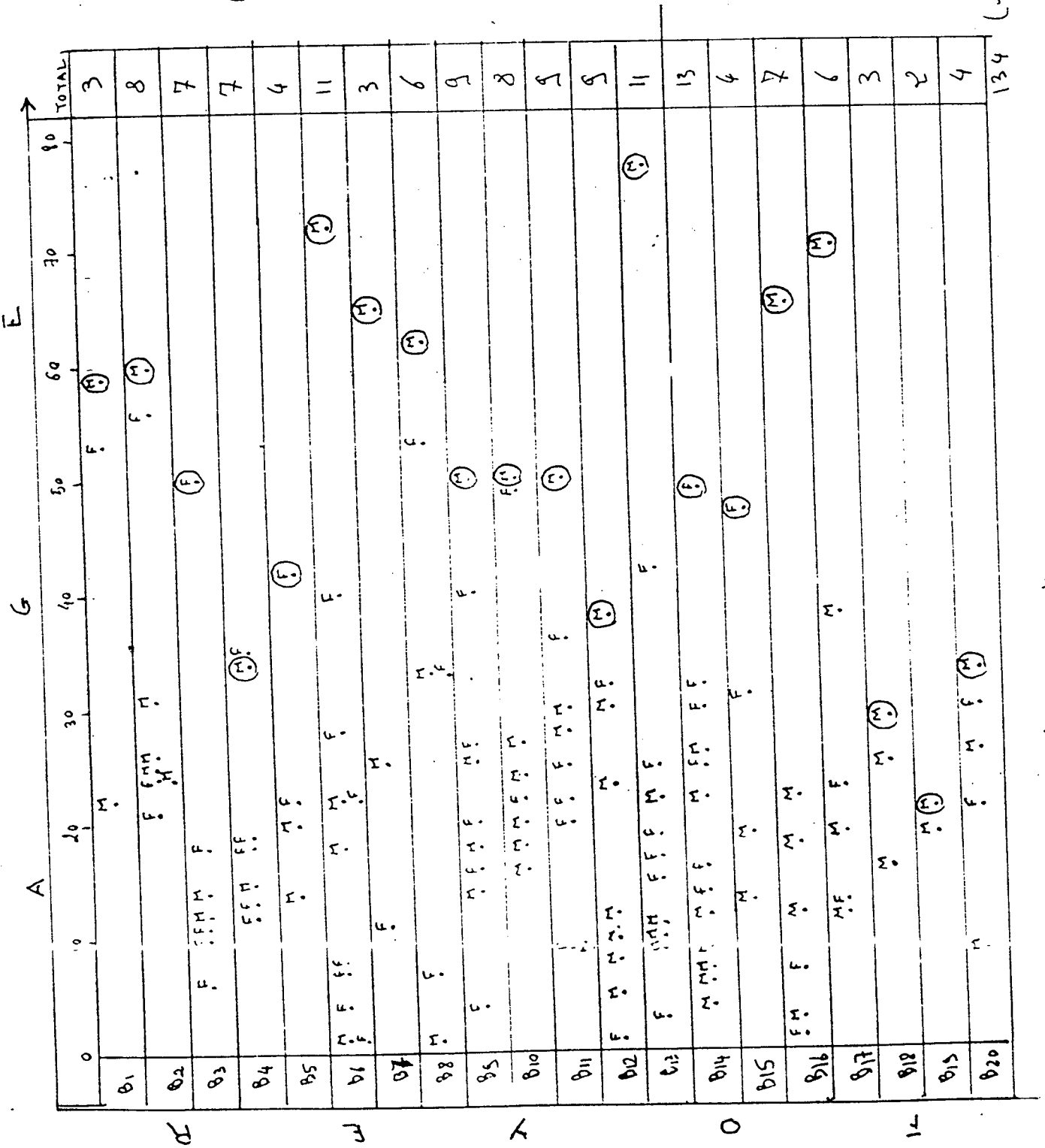
e)-le niveau d'éducation

La figure 39 représente chaque individu par un point et le situe par rapport à son âge et son niveau d'étude. Ce graphique montre que le niveau d'étude est relativement élevé. Surtout si on le compare à celui de Kunduchi. On dégage quatre nuages de points. Le premier en bas à gauche représente les enfants en bas-âge qui n'ont pas encore fréquenté l'école et ne savent donc ni lire ni écrire. Le second nuage est plus diffus. Il se situe autour des classes comprises entre *Std 2* et *Std 6*. L'âge varie entre 10 et 19 ans. On voit que presque tous les enfants de cet âge sont scolarisés. Certains ont du retard et quelques-uns ont abandonné l'école tôt, puisqu'ils ont 15 ou 19 ans et n'ont pas dépassé le stade du *Std 2* ou

Figure 38 : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KIGAMBONI REPARTI SELON L'AGE ET LE FOYER

LEGENDE

- F : Individu de sexe féminin
- M : Individu de sexe masculin
- (M) : Chef de famille de sexe masculin
- (F) : Chef de famille de sexe féminin
- B_i : foyer

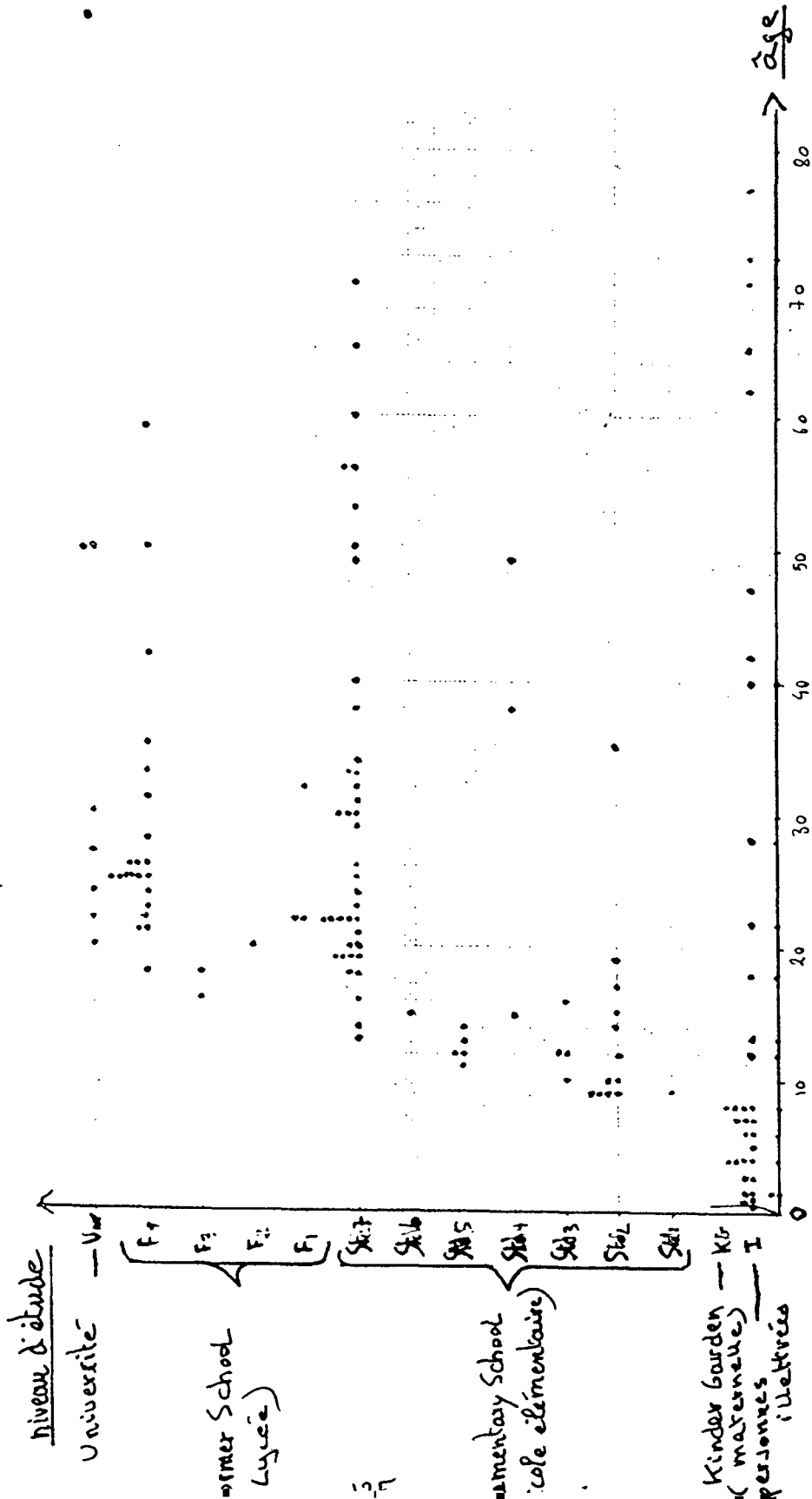


Source: enquêtes personnelles

Figure 39 : L'ECHANTILLON DE POPULATION DE KIGAMBONI REPARTI SELON L'AGE ET LE NIVEAU D'ETUDE

LEGENDE

• Individus



Source: enquêtes personnelles

Std 6 pour l'un d'entre eux. Le troisième nuage de point est au niveau de *Std 7*. Ce n'est pas étonnant puisque cette classe représente une première marche dans le système scolaire tanzanien. C'est à ce niveau qu'une grande proportion d'enfants arrêtent l'école. On s'aperçoit ici que la plupart des 18-40 ans ont atteint au moins ce niveau. Mais leurs aînés s'en sortent bien, puisque dans le détail on aperçoit une petite poche de 50-70 ans qui ont atteint ce niveau. Le dernier nuage de point est très concentré autour des 20-30 ans qui ont atteint la dernière classe du lycée (*Form 4*), voire l'université pour cinq d'entre eux. Ceux-là savent parler et écrire l'anglais. Quelques parents ont eux aussi atteint l'un de ces niveaux.

Dans l'ensemble on a un schéma équilibré, qui montre une progression constante du niveau d'étude avec l'âge. Il y a très peu de laissés pour compte. Chez les 20-40 ans presque tous ont atteint l'un des deux niveaux (*Std 7* et *Form 4*). Chez les parents et les grand-parents le nombre de lettrés est deux fois supérieur à celui des illettrés.

Notre échantillon est donc jeune, bien instruit et d'origines variées avec une dominante d'hommes issus des littoraux tanzanien et surtout ceux de la région. Ce petit échantillon n'est certainement pas représentatif de l'ensemble de Kigamboni. Il est plutôt comme la photographie de l'un de ses quartiers.

2-VIE ET ORGANISATION DU QUARTIER

a)-La propriété et l'habitat

Contrairement à Kunduchi, Kigamboni est en grande partie cadastré par l'Etat. Cela s'est fait en deux temps. D'abord par les colons anglais, qui en 1958 ont créé un quartier pour les populations africaines. Il s'agit de la partie orientale de Kigamboni (voir la figure 34). La seconde partie, à l'ouest de la première, a été réalisée au cours de années soixante et le début des années quatre-vingt. C'est dans cette partie que j'ai mené mes enquêtes. Mais on peut voir sur les figures 27 et 34 et 35 des ensembles où le bâti semble disposé de façon anarchique. Avec une voirie sinueuse et des maisons disposées sans ordre régulier. C'est en fait un espace très organisé, mais d'une façon très différente puisqu'il s'agit d'ensembles non cadastrés, dit « informels ». Une partie de mes enquêtes a été faite sur l'ensemble « informel » situé le plus au Nord sur la carte. Curieusement son organisation rappelle celle d'un petit village ou d'une médina. On ne peut s'empêcher de penser à Kunduchi.

*Les terrains créés par l'Etat

Les terrains cadastrés sont délimités. On les appelle *plot* et ils ont des tailles variées. Les plus grands sont dit de faible densité tandis que les plus petits sont les *plots* de forte densité. Entre les deux il y a ceux de moyenne densité. Les maisons sont généralement assez grandes et leur architecture est de type petite villa ou maison swahili. Le terrain est parfois entouré de murs recouverts de bris de verre comme dans les beaux quartiers. Mais d'autres n'ont que de vulgaires buissons pour marquer leurs limites. Les maisons sont toujours en matériaux résistants et le plus souvent en brique et en béton. Certains toits étaient faits en tuiles. Il y a donc des maisons de haut standing.

Dix de mes sondés appartiennent à l'habitat cadastré, quatre d'entre eux ont eu leur terrain en 1980, deux l'ont eu dans les années 1970 (1973 et 1977) un en 1965 et trois en 1961. Ces derniers sont des terrains de moyenne densité situés près de l'espace informel (figure 35). Ce sont les premiers cadastres de l'Etat indépendant. La population qui les compose est souvent, à l'instar du *ten-cell leader* Bwana P.S.Dumba, originaire d'un village proche, sur les bord de la Kurazini, qui a été rasé pour construire le collège du C.C.M. Ces villageois ont donc été relogés sur ces terrains délimités par l'Etat. Dans ce secteur les maisons sont de taille modeste. Beaucoup ont une architecture swahili. Les autres sondés sont situés sur des terrains cadastrés entre les années soixante dix et le début des années quatre-vingt. Les *plot* ont des densités faibles et les maisons sont plus grandes que dans le secteur précédent. Certaines ont des allures de villas ou pavillons. Les toit sont parfois en tuile.

*Les terrains de droit coutumier

La moitié de mes sondés habitaient sur ce type de terrains. Ils sont dits « informels », et n'ont pas ou peu de limites visibles. Les maisons sont parfois collées les unes aux autres et on a du mal à savoir où s'arrête la cour de l'un et celle de l'autre. Les maisons sont souvent de type swahili, d'autres ont une architecture indéterminée (photo 29, 30 et 31). Les matériaux utilisés sont majoritairement résistants (brique, tôle, torchis plâtre). On trouve çà et là des maisons en torchis et fibres végétales. L'une d'entre elle a été choisie pour mes enquêtes. C'est un vieil homme de 72 ans qui venait de Pemba. Il s'était installé là en 1981 et y avait construit cette maison. Il y vivait avec deux femmes et leurs enfants. Lui était « médecin traditionnel ». Les swahilis parlent plutôt de « sorcier-guérisseur ». D'autres habitants avaient refait leur maison en brique sur les bases d'une ancienne en torchis. L'un de mes sondés avait gardé les structures de son ancienne maison : le toit et les poutres. Cela lui donnait un grand espace



Photo n°29 Maisons du secteur « informel » de Kigamboni

Nous sommes à quelques centaines de mètres du Ferry. Ces maisons ont été construites sans autorisation de l'Etat sur les terrains épargnés par son plan de cadastre. Ici il s'agit de l'étroite bande littorale séparant l'océan de la piste de Kimbiji. On remarquera la promiscuité des riverains. Ces maisons ne répondent avant tout à un souci d'abris



Photo n°30 Maison en construction dans le secteur « informel » de Kigamboni

Si les fondations sont généralement rapidement posées, la réalisation de la maison prend des années. En attendant on investit dans la brique dès qu'on a un peu d'argent. C'est aussi un moyen de remédier à l'inflation. Les travaux se poursuivront lorsque le propriétaire pourra acheter du ciment



Photo n°31 La maison de « Mama Grace »

La maison de *Mama Grace* est voisine des précédentes (photos 29 et 30). Devant sa porte elle a installé un abris en tôle pour y faire sa cuisine. Comme pour les autres maisons, on remarque que la mer (à marée haute) est très proche des constructions. Les habitants m'ont assuré que le niveau de l'eau ne montait jamais plus haut. Mais, si le trait de côte recule de quelques mètres, ces constructions seront menacées



Photo n°32 L'école de *bwana Dumba*

Bwana P.S. Dumba (deuxième en partant de la gauche) habite dans une maison cadastrée par l'Etat depuis 1961. Il est artisan, musicien et donne des cours de solfèges aux autres musiciens. Bwana Msaki, à sa droite, est son plus vieil ami et voisin. Il travaille en centre-ville comme officier du département de l'immigration. A la gauche de Bwana Dumba, son fils âgé de 29 ans, à qui il a transmis tout son savoir. A gauche cinq élèves de Bwana Dumba.

devant sa maison actuelle. Il y réparait ses filets, ou recevait ses invités, à l'abri du soleil (ou de la pluie).

On a donc deux types d'habitat. L'un a été cadastré par l'Etat et l'autre répond à un droit coutumier non officiel. Il y a plusieurs générations de terrains cadastrés. Mes sondés appartiennent à deux d'entre elles. L'une date des années soixante-dix et comporte des terrains de densité moyenne avec des maisons modestes. L'autre, plus proche du Ferry, date des années soixante-dix et quatre-vingt. Les terrains sont de densité faible et les maisons prennent des allures de villas. La zone informelle a une morphologie spatiale qui rappelle Kunduchi. La disposition du bâti ne répond à aucune logique de grande échelle. Les terrains sont petits et mal délimités et les maisons sont accolées les unes aux autres. Certaines, très modestes, sont en matériaux naturels bruts.

b)-Les activités sont partagées entre l'Etat, la ville et la mer

Dans mon échantillon, 6 chefs de famille se présentent comme pêcheurs et 5 font du commerce. Les autres ont des activités diverses. Il y a deux médecins traditionnels, un conducteur de *dala-dala*, un gardien de nuit, des retraités, un réparateur d'instruments de musique en cuivre, un architecte et un haut cadre de la fonction publique. La palette est donc très variée. En combinant les enquêtes, mes observations personnelles et les discussions, que j'ai pu avoir avec la population, j'ai pu dégager une idée en ce qui concerne l'activité. Il y a trois domaines : l'Etat, la ville et la mer.

***L'Etat**

Nous avons vu que l'Etat a implanté une partie de ses appareils militaires, industriels et politiques à Kigamboni. Ces structures emploient un personnel qui vit le plus souvent à Kigamboni. La base de la marine nationale a créé une aire de logement de fonction (figure 34), tandis que les premiers quartiers de Kigamboni étaient désignés pour constituer des foyers de main d'oeuvre pour les industries. Parmi mes sondés aucun ne travaillait dans l'un de ces secteurs publics. Je n'ai donc pas trouvé d'exemple pour illustrer cette population.

***La ville**

La distance qui sépare Kigamboni du centre-ville est faible. Mais, la barrière physique que constitue le chenal d'entrée de la ria, les éloignent l'un de l'autre en distance-temps. Les deux ensembles n'ont pas évolué à la même vitesse. Aujourd'hui, la ville est dense et regroupe tous les centres décisionnels, tandis que Kigamboni, malgré ses industries, est resté un secteur très rural. Ce

sont donc deux espaces aux potentiels économiques opposés. Chacun d'eux peut donc profiter des avantages de l'autre. Ainsi les deux espaces se complètent. Leurs différences ont donc engendré des échanges. Ces derniers déterminent une partie des activités des habitants de Kigamboni.

Parmi ces activités, la plus importante est celle du commerce. Le centre-ville est un grand marché pour les paysans et les pêcheurs. Ces derniers sont nombreux dans mon secteur. Les pêcheurs sont les plus représentés dans ma population, mais, que le chef de famille soit pêcheur ou non, 9 foyers disposent d'un champ qu'ils cultivent. Et je pense que vers l'Est, où l'urbanisation disparaît rapidement, cette proportion doit s'élever. C'est ainsi que certains traversent plusieurs fois par jour le chenal pour rejoindre Dar-es-Salaam avec les produits agricoles de leur *shambas*. Certains ont des charrettes chargées de légumes, qu'ils poussent seuls ou à plusieurs. Ils sont nombreux à se rendre en ville avec un vélo chargé de noix de coco ou de mangues. Lorsque l'on se promène à Dar-es-Salaam on les rencontre à tous les coins de rue, le vélo sur une béquille, ils guettent les clients. Quant aux pêcheurs, ils font un petit détour par le marché du ferry (voir première partie) pour vendre leur pêche. Ce marché est le plus important de Dar-es-Salaam.

Les autres activités sont produites par la ville. Emplois tertiaires et autres attirent les habitants de Kigamboni. L'un de mes sondés était gardien de nuit de l'autre côté. C'est celui qui pestait le plus contre le ferry-boat. En effet auparavant il habitait à Kariakoo. Il a acheté cette maison à Kigamboni en 1972 dans l'espace informel. Il voulait se « mettre au vert ». A l'époque le bac était gratuit, puis il a augmenté légèrement (10 TSH), et a augmenté brusquement pour atteindre 100 TSH par traversée. Cela fait donc 200 TSH par jour et environ 6000 TSH par mois pour un salaire d'environ 30000 TSH. D'autres ont des emplois tertiaires. Certains ont un haut statut social et se sont installés à Kigamboni, parce qu'ils étaient proche du travail tout en logeant dans un environnement agréable. On est proche du modèle occidental de « rurbanisation ». D'ailleurs ces hommes ont un mode de vie un peu occidentalisé. L'un d'entre eux faisait partie de mes enquêtes. Il s'agit de Bwana G.S.Ndugulile.

Bwana G.S.Ndugulile a 50 ans et travaille pour le ministère des affaires étrangères. Il a longtemps été en poste au Zimbabwe et a fréquenté les plus hauts dirigeants du pays. L'album de famille est largement teinté de photos représentant Ndugulile sous tous ses aspects : Ndugulile jeune étudiant dans sa chambre universitaire en Allemagne, Ndugulile aligné avec d'autres jeunes cadres du pays, serrant la main de Julius Nyerere (le père de la nation), plus loin Ndugulile en cravate et blazer avec un petit attaché-case prêt à s'embarquer dans un jet. « Il doit beaucoup voyager pour son travail » me commente sa fille de 18 ans. On le voit aussi au côté de Nelson Mandela assis dans un canapé. « c'est un

très bon ami à papa ». Il y a quelques photos de la famille autour du grand père, sur la terrasse de sa belle maison de Mbezi. Dans le groupe on repère deux officiers supérieurs en uniforme. Le grand père faisait parti des hauts représentants du T.A.N.U. Il y a très peu de photos des enfants. C'est comme s'il y avait un culte de la personnalité de G.S. Ndugulile à l'échelle de sa famille. J'ai pu voir des photos hors album des fils exilés pour leurs études. L'un d'entre eux est à Oxford l'autre dans une université américaine. On voit des bandes de copains de tous les pays (les enfants des bourgeoisies d'autres pays du Tiers-monde), des parcs d'attractions (Disneyland, des *piers* anglais), des monuments (« Big Bang », le Capitole de Washington) et des soirées. Des photos qui ressemblent étrangement aux nôtres. Quel contraste avec les autres jeunes tanzaniens que j'avais rencontrés, qui vivaient au jour le jour. La famille Ndugulile a construit sa maison sur un *plot* cadastré, en 1980. Le père n'est pas loin du ministère qui se trouve dans le centre à quelques centaines de mètres du Ferry. Dans son jardin Il y a un puits très profond avec une pompe pour avoir une eau pure, qui est très bonne à boire. Le jardin est une vraie petite ferme. On y trouve des oranges, un petit potager et une basse-cour où l'on élève des poules et des cochons. Les femmes et les enfants s'en occupent et la famille arrondit les fins de mois en vendant une partie de la production. Le soir lorsque le père rentre il se change et troque la cravate pour le *kanga* traditionnel. Sa fille lui serre un jus d'orange « maison » sur la terrasse face à la mer. La maison n'a rien d'exubérant, le terrain est ouvert, sans murs ou barbelés et les membres de la famille n'ont pas délaissé les activités agricoles. Malgré son niveau social élevé, la famille Ndugulile vit assez simplement, entre modernité et tradition.

A la question « allez-vous souvent en centre-ville ? » Seuls six chefs de famille y vont quotidiennement. Parmi eux Bwana Ngugulile, un architecte, qui présente, dans sa relation avec la ville, un cas similaire à celui de Ndugulile et deux pêcheurs, un gardien de nuit et un commerçant Shagga. Neufs personnes y vont de temps en temps et trois y vont rarement. Les activités de notre échantillon sont pour une bonne part liées au centre-ville. Mais la majorité de notre population n'y a qu'une occupation secondaire.

*La mer

Comme à Kunduchi, une grande partie de la population vit directement ou indirectement de la pêche. Certains sont marins, d'autre vendent le poisson et les vieux de Kigamboni dépendent souvent d'un membre de la famille qui pêche. Dans mes enquêtes il y a 6 pêcheurs. Il faut différencier les pêcheurs qui « possèdent » et ceux qui « ne possèdent pas ». Ceux qui possèdent ont un bateau, une barque, des filets et parfois même des moteurs. L'un d'entre eux m'a assuré qu'il gagnait bien sa vie. Il vivait très simplement, dans le secteur non

planifié et avait refait sa maison en brique à côté des fondations de l'ancienne en torchis avec l'argent de sa pêche. « c'est grâce aux poissons que j'ai vendus au marché du Ferry » m'a-t-il dit « ça marche bien là-bas ». Ce type de pêcheur est souvent accompagné par des jeunes qu'ils embarquent pour la journée. Au retour ils partageront les fruits de la pêche. Une partie sera vendue tandis que l'autre sera rapidement distribuée dans la large famille. C'est étonnant que le propriétaire du bateau et du moteur partage les prises en parts égales. En Europe celui qui possède l'outil de production garde une majorité des bénéfices. Ici le pêcheur qui ne possède pas ne paraît pas tellement moins riche que l'autre. Ils vivent tous les deux modestement. Certains pêcheurs vivent sous la cocoteraie de la plage Nord de Kigamboni, face à l'espace informel. Ils y fabriquent des petites boutres pour la pêche. Ces hommes viennent des îles (Zanzibar, Pemba et Mafia). Ils vivent exactement comme ceux de la plage de Kunduchi.

Ce tableau des activités est bien sûr incomplet et discutable. Comment y classer les habitants qui font du commerce à Kigamboni ? Ils sont très nombreux. Et certains bénéficient des avantages de rupture de charge qu'occasionne le ferry, dans les échanges entre la ville et les campagnes du Sud (voir le Chapitre I). Et comment classer l'inclassable Bwana P.S.Dumba ? C'est un *ten-cell leader*, qui loge dans une maison cadastrée en 1961. Ses filles y tiennent un petit salon de coiffure. Bwana Dumba est connu dans tout son quartier et dans toute la Tanzanie par les musiciens qui pratiquent des instruments de cuivre. En effet, à 70 ans, il est pratiquement le seul réparateur d'instruments de musique en cuivre de tout le pays. Il a appris le métier lors d'un voyage de plusieurs mois en Allemagne. Ce sont des missionnaires luthériens, amateurs de musique, qui l'avaient emmené avec eux parce qu'il savait déjà jouer de la trompette. En Europe, Dumba a pu perfectionner ses techniques de musiciens et il a pu surtout apprendre le solfège. Ceci lui permet aujourd'hui de donner des cours de musique, partitions à l'appui (photo 32). Malgré, ses défauts, ce tableau des activités permet de rendre compte de la diversité des situations et de l'influence de la ville sur un espace où la pêche et l'agriculture sont encore très présentes

c)-Un échantillon peu investi dans la politique.

Comme à Kunduchi le quartier est découpé en micro-cellules contrôlées par des membres du C.C.M. Mais ici seuls trois individus de ma population adhèrent à un parti. 100 % d'entre eux sont au C.C.M. Il est curieux de noter que trois de mes quatre *ten-cell leader* n'adhèrent à aucun parti. Cela n'empêche pas le C.C.M. d'imposer son influence, puisque les cellules dépendent d'un bureau où flotte le drapeau du parti unique. L'une des membres du bureau de mon

quartier avait un *kanga* où, à la place du traditionnel proverbe populaire, on
pouvait lire



Photo n°33 Une pompe à eau à Kigamboni.

Il n'y a pas d'eau courante à Kigamboni. On utilise des puits ou des pompes comme celle-ci pour extraire une eau saumâtre, parce qu'elle est mêlée à l'eau de la mer, sous-jacente. Pour avoir une eau plus pure, il faut creuser des puits profonds. Seuls les plus riches en disposent chez eux.

« C.C.M. *number one* ». Mais, j'ai observé dans les rues de Kigamboni quelques pavillons aux couleurs du N.C.C.R., le principal parti d'opposition. Ce parti fait d'ailleurs ses meilleurs scores dans le district de Téméké, auquel appartient Kigamboni. Mais dans l'ensemble, l'ex-parti unique est très présent, parce qu'il gère le découpage territorial, qui atteint un tout petit échelon populaire : la cellule de dix foyers.

d)-Un quartier musulman et chrétien.

Mes enquêtes révèlent que la population de Kigamboni n'est pas uniquement constituée de musulmans comme dans certains villages de la côte (Kunduchi ou Kimbiji). Il y a 8 chrétiens parmi mes sondés. 6 d'entre eux vivent sur des terrains cadastrés tandis que seuls 4 des musulmans vivent sur ce type de terrain. Dans le secteur « informel » les 2 qui vivent sur la plage sont chrétiens, tandis que les huit autres sont tous musulmans et vivent tous dans le petit centre informel à l'Est de la figure 35. Si la population de Kigamboni ressemble à mon échantillon on pourrait dire que musulmans et chrétiens dominent. Cela se traduit dans le paysage par plusieurs mosquées et églises. Les musulmans dominent nettement dans les petits centres informels, tandis que les chrétiens sont plus nombreux dans les espaces cadastrés. Mais dans ce dernier cas la majorité n'est pas écrasante et les musulmans sont assez bien représentés. Cette nuance est symbolisée par la présence de mosquées au coeur des zones cadastrées (figure 34 et 35). Mais la cohabitation entre les deux communautés semble bonne. Je n'ai remarqué aucun clivage marqué. Les gens sont voisins, amis, indépendamment de leur religion. Mais c'est une vision bien subjective, qui mérite d'être nuancée avec plus d'informations;

e)-Les joies et problèmes du quartier.

Le ferry est le premier fléau du quartier. Quatorze personnes sur les vingt interrogées le placent comme problème numéro un. Les reproches sont variés. Certains trouvent qu'il est trop cher, ou trop lent. D'autres estiment qu'il devrait avoir deux ferry en même temps et 24 heures sur 24. Et la plupart y redoutent la panne. Tous se rappellent du terrible drame survenu lors de la dernière panne. Des enfants noyés à cause d'une barque surchargée. Personne ne veut plus revoir ça.

Le reste des plaintes sont de trois types. Il y a celle qui concerne l'eau. Kigamboni n'a toujours pas d'eau courante dans ses quartiers. Seule la raffinerie est connectée au réseau de la ville (figure 36). On utilise les pompes (photo 33) et l'eau y est saumâtre. Surtout en fin de saison sèche. Pendant l'hivernage le

quartier souffre d'inondations. Certains ont les pieds dans l'eau pendant plusieurs semaines. Il n'y a aucun système d'évacuation des eaux (figure 36). Le second type de plainte concerne les soins médicaux. Tous trouvent que le développement des dispensaires privés est une bonne chose, car les soins y sont de qualité. Cependant, leurs prix sont chers. Le dernier aspect négatif est celui de la jeunesse. Il y a beaucoup d'adolescents, qui traînent et boivent de l'alcool. « parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire » m'a dit un vieil homme. Souls, ils agressent les passants.

Mais comme à Kunduchi l'ensemble reste positif. Ils parlent d'un quartier agréable à vivre parce qu'il est proche de la mer, des *shambas*, pour ceux qui en ont, et parce qu'ils entretiennent d'excellentes relations avec leur voisinage.

Notre échantillon offre l'image d'une société à multiples facettes. C'est une population qui est répartie sur les deux types de propriétés foncières du pays : le « formel » et « l'informel ». On a l'impression que cette nuance en implique d'autres. Y aurait-il « plusieurs Kigamboni » ? Les espaces « informels » seraient-ils majoritairement musulmans ? Y aurait-il deux types de sociétés dans les espaces « formels » ? L'une, plus riche que l'autre, occuperait les grands terrains (dits « de faible densité »). L'enquête ne permet pas de répondre à ces questions, son seul mérite est de les poser.

En attendant de répondre aux questions, on peut faire des suppositions. La mienne est la suivante. Il y a à Kigamboni, comme ailleurs sur la côte de Dar-es-Salaam, une multitude de micro-sociétés aux cultures et aux statuts sociaux divergeants. Dans les autres quartiers littoraux il y a une « frontière » très marquée entre ces groupes. Elles sont immédiatement visibles dans le paysage et découpent l'espace en territoires. L'hôtel et le village de Kunduchi en sont un exemple, les villas de luxe et les maisons en torchis de Msasani en sont un autre. Mais à Kigamboni tout semble plus complexe. Ces territoires existent, mais on a l'impression qu'ils se chevauchent. Ils paraissent imbriqués les uns dans les autres.

Le symbole de cette image de Kigamboni pourrait être incarné par Grace Mhangwa. C'est une femme de cinquante ans qui est *ten-cell leader*. Elle vit dans une maison non cadastrée, dangereusement construite sur la plage (photo 31). Elle est veuve et vit avec ses six enfants et petits enfants avec très peu de moyens. Elle nous a permis de rencontrer ses dix chefs de famille. Parmi eux des chrétiens, des musulmans, un architecte, un haut cadre du gouvernement, des pêcheurs et des médecins traditionnels, des maisons en torchis et d'autres recouvertes de tuiles. Dans chaque famille *mama* Grace est reçue comme un invité de prestige car elle très appréciée pour son travail. Par son intermédiaire

ces chefs de familles très différents les uns des autres se connaissent. Ils ne se fréquentent pas nécessairement, mais lorsqu'ils se croisent, ils se saluent pendant plusieurs minutes (à la façon swahili) et entament des discussions de voisinage. Cela crée un ciment social qui fait de ses quartiers des espaces de vie « *peaceful* » (paisibles).

Kigamboni est séparé du centre par un bras de mer. Cette situation a rendu ce quartier original. Il est situé à quelques centaines de mètres du centre-ville et pourtant il a des allures de périphérie éloignée ou d'espace insulaire. Périphérie à l'échelle de l'agglomération, Kigamboni est un centre à l'échelle de la côte Sud du district de Téméké.

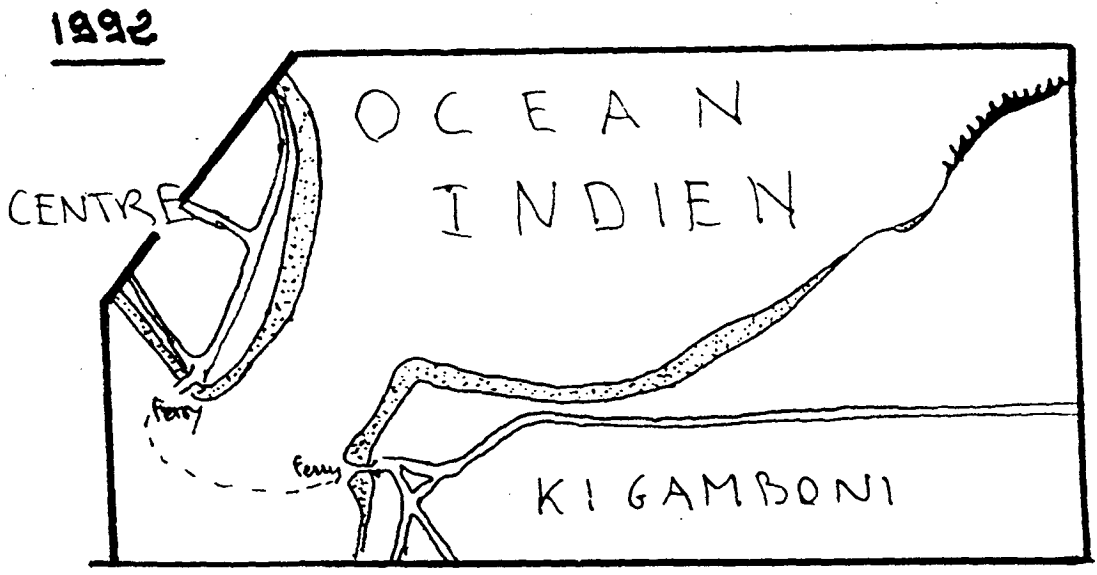
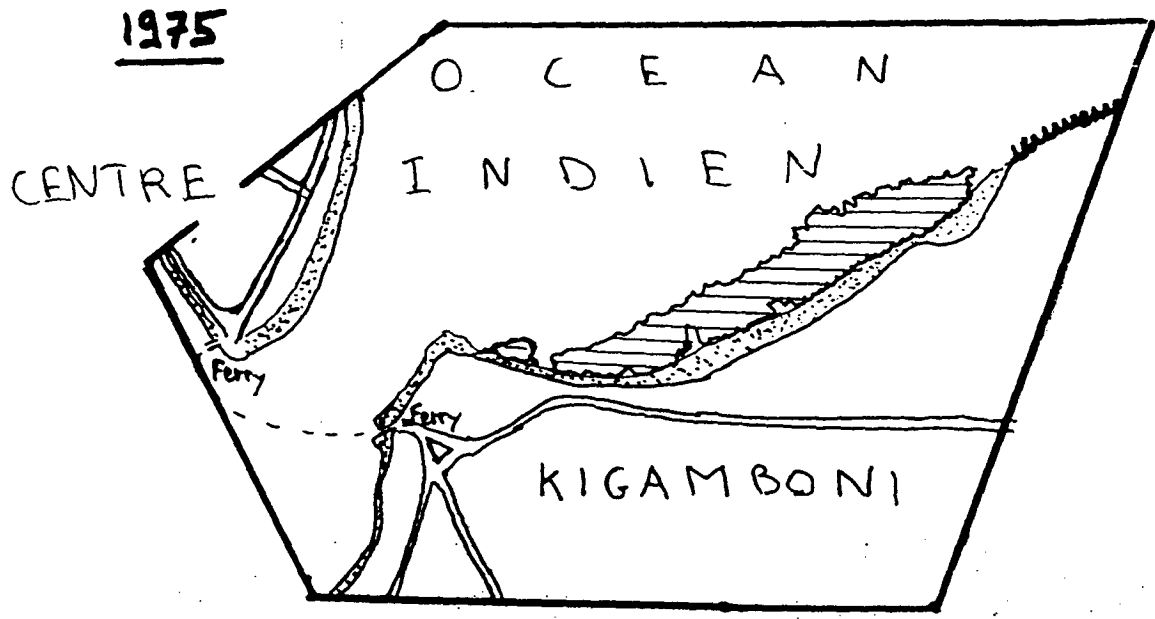
Sa population n'est pas moins surprenante. Partagée entre les activités issues du centre et celles liées à la mer, elle est très hétéroclite. On y trouve un peu tous les groupes sociaux de la population tanzanienne. Ces groupes ont des particularités sociales, économiques ou culturelles qui les opposent les uns aux autres. Ils ne se mélangent donc pas, mais donnent l'impression de pouvoir partager le même espace dans un esprit de respect mutuel exemplaire.

Kigamboni et Kunduchi sont deux quartiers que tout semble opposer. Kunduchi est un petit village de pêcheurs situé loin du centre. Sa population est assez uniforme. C'est une communauté musulmane tournée vers la mer. Elle bénéficie des progrès issus grâce à l'exploitation de son domaine par le centre. Kigamboni est un gros quartier de la première couronne de Dar-es-Salaam. Sa population est importante et très hétéroclite. Les échanges avec le centre sont intenses. C'est un quartier beaucoup plus intégré que Kunduchi et il le serait encore plus si un pont le reliait rapidement à Dar-es-Salaam. Ce pont est fortement désiré par les deux rives, car chacune sait que Kigamboni a un potentiel de développement énorme.

Finalement le point commun de ces deux quartiers c'est la mer. Ils en vivent et c'est leur caractéristique littorale qui les rend attractifs. Les individus y voient le moyen de vivre de la pêche et les institutions des espaces économiques rentables.

Mais nos deux quartiers semblent exposés au même problème littoral : le recul des côtes. Nous avons vu que la côte de Kunduchi était en recul (figures 24, 25 et 26) et que cela avait des répercussions sur les activités des hommes. A Kigamboni, les photos aériennes permettent de voir qu'en l'espace de 17 ans une forêt de mangrove a totalement disparue du littoral (figure 40 et photo 34). Oeuvre des hommes ? Peut-être ? Avec l'accroissement de la population urbaine, des arbres si proche du centre auront vite fait de disparaître en bois de chauffe ou de construction. Cependant, on voit dans la partie Est des cartes, que la plage s'est amaigrie. Une grande quantité de sable a disparu. N'est-ce pas là l'oeuvre de la mer ? On ne peut rien affirmer. Cependant, privé de forêt de mangrove, le littoral de Kigamboni risque d'être plus exposé à l'érosion qu'auparavant.

Figure 40 : L'EVOLUTION DU TRAIT DE COTE DE KIGAMBONI ENTRE 1975 ET 1992



LEGENDE





- | | | | |
|---|----------|---|------------------|
|  | Sable |  | routes et pistes |
|  | Mangrove |  | falaise |



Photo n°34 La mangrove disparue de la plage de Kigamboni.

Cette photo a été prise près du centre de Kigamboni, entre la piste et la mer.. On regarde vers le sud-est. La plage de Kigamboni nous fait face. La marée basse découvre la surface autrefois occupée par une forêt de mangrove. Les photographies aériennes de 1975 témoignent encore de sa présence. Que s'est-il passé ? Deforestation des hommes ou érosion de la mer ?

CONCLUSION

Dar-es-Salaam n'était qu'un petit bourg à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, c'est une grande agglomération, qui ne cesse de croître. Son expansion s'est faite en grande partie sur son domaine littoral, en plusieurs phases. La première a été à l'initiative des colons allemands, dans la partie orientale du centre originel. Le littoral de Dar-es-Salaam devient alors l'espace privilégié des Européens. La seconde phase est celle des colons britanniques. Ils conservent l'espace privilégié, et l'étendent vers le Nord et le Sud. C'est la mise en place progressive d'un véritable cordon littoral d'espaces privilégiés. La dernière phase est celle de la période du pays indépendant. Le cordon s'ouvre aux nouvelles classes dirigeantes et s'allonge vers le Nord. Au Sud, le développement est freiné par la ria.

Aujourd'hui, ce cordon (ou ceinture) littoral atteint des quartiers périphériques relativement éloignés du centre. Ces derniers s'en trouvent profondément modifiés.

Les plus excentrés sont dans une situation de transition. Ce sont des espaces littoraux que j'appellerai « nourriciers », dont la fonction principale est de fournir des produits de la mer. Ils se transforment progressivement en espaces littoraux résidentiels et récréatifs. Kunduchi est l'exemple de ce modèle. C'est un vieux village de pêcheurs, où l'on vit de façon traditionnelle. Le centre exploite son environnement littoral au moyen d'un hôtel, d'une route, de maisons individuelles. Il impose progressivement son modèle de ceinture littorale.

Les quartiers littoraux péri-centraux sont devenus les espaces résidentiels de luxe de la ceinture littorale. Ils entretiennent des mouvements pendulaires et quotidiens avec le centre. Kigamboni est un quartier résidentiel, qui n'a pas été atteint par le phénomène de ceinture littorale. Il est resté un peu isolé à cause du bras de mer qui le sépare du centre, ce qui lui a permis de conserver une importante activité de pêche artisanale. Cependant, le centre y a toujours manifesté un grand intérêt car c'est un espace bien situé et peu développé. C'est une réserve qui attend un pont pour être mise en valeur. Actuellement, Kigamboni a une situation un peu marginale. Il est très intégré au centre comme les autres quartiers péricentraux, mais son isolement relatif lui a permis de conserver un aspect de littoral « nourricier ».

Ce modèle est évidemment à nuancer. Il manque de rigueur scientifique. Mais dans l'ensemble, on peut dire que les espaces littoraux de Dar-es-Salaam sont très attractifs. Tout le monde n'y trouve pas le même intérêt. Deux logiques

s'affrontent. Celle du centre considère le littoral comme un espace rentable à grande échelle (activités portuaires, bâtiment, tourisme). Celle de la périphérie y voit la possibilité de pêcher pour nourrir leurs familles. Dans cette compétition pour l'accès au littoral, ce sont les populations issues du centre qui dominent.

Annexe 1 : L'EVOLUTION DE LA POPULATION DE DAR-ES-SALAAM, DES ORIGINES A NOS JOURS

Comme beaucoup d'autres villes d'Afrique tropicale, Dar-es-Salaam a eu un accroissement démographique exponentiel.

Sur le graphique n°1 j'ai représenté l'évolution de la population par une courbe. Les chiffres utilisés proviennent des recensement tanzanien, de S.VON SICARD (*The Lutheran Church on the Coast of Tanzania 1887-1914*, Almquist and Wiksells Botktryckeri AB, Upsalla, 1970, p 59) et de C.C.GILLMAN (*Dar-es-Salaam, 1860-1940 : A story of growth and change*, Tanzania Notes and Records, N°20, 1945, pp 1-23).

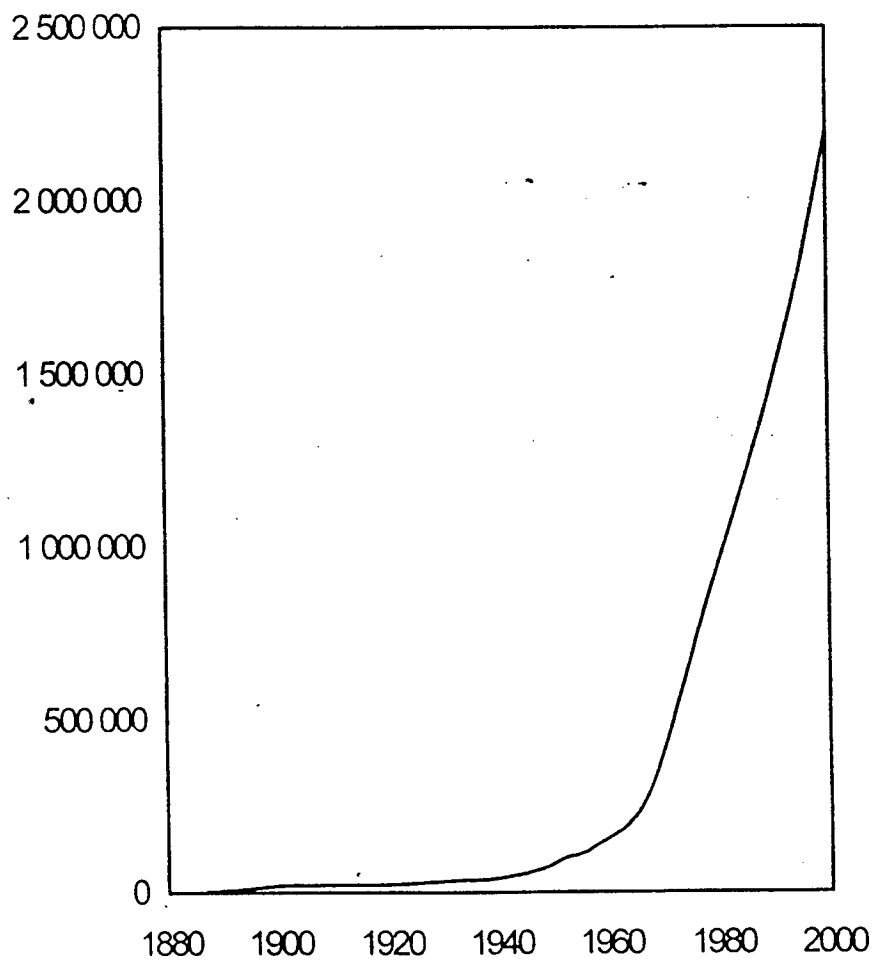
En regardant la courbe on s'aperçoit que des origines de la ville jusqu'à la seconde guerre mondiale, la population est faible et progresse lentement. La population du pays est essentiellement rurale. A partir de la fin de la guerre et jusqu'à nos jours, la courbe progressé de manière exponentielle. L'ascension la plus impressionnante se situe à partir des années soixante. Ce qui correspond à la période d'indépendance (depuis 1961). L'accroissement spectaculaire de la population est communément expliqué par deux phénomènes qui se combinent. Le premier est l'exode des populations rurales vers les villes. Le second est l'accroissement du taux de natalité de ces populations.

Les conséquences sur l'organisation de la ville se font sentir dans le secteur résidentiel. Ces nouveaux citadins ont dû se loger. L'Etat a été dépassé et n'a pas pu prévoir des logements suffisants. Il y a donc eu un phénomène dit de « *squatting* ». C'est-à-dire : l'occupation de terres sans autorisation formelle de l'Etat. Autrement dit c'est un système de logement « informel » J'ai représenté l'évolution de ce type d'habitat à Dar-es-Salaam (graphique 2 et 3), avec des chiffres tirés dans KIRONDE *The evolution of land structure of Dar-es-Salaam (1890-1990 : A study in effects of land policy)* Faculty of Architecture, design and development, Nairobi, 1994, pp 1-533. On remarque que la progression du secteur informel est proportionnelle à la progression de la population de la ville. On peut donc penser que la majeure partie de l'accroissement démographique s'est concentré dans les quartiers de « *squatters* ».

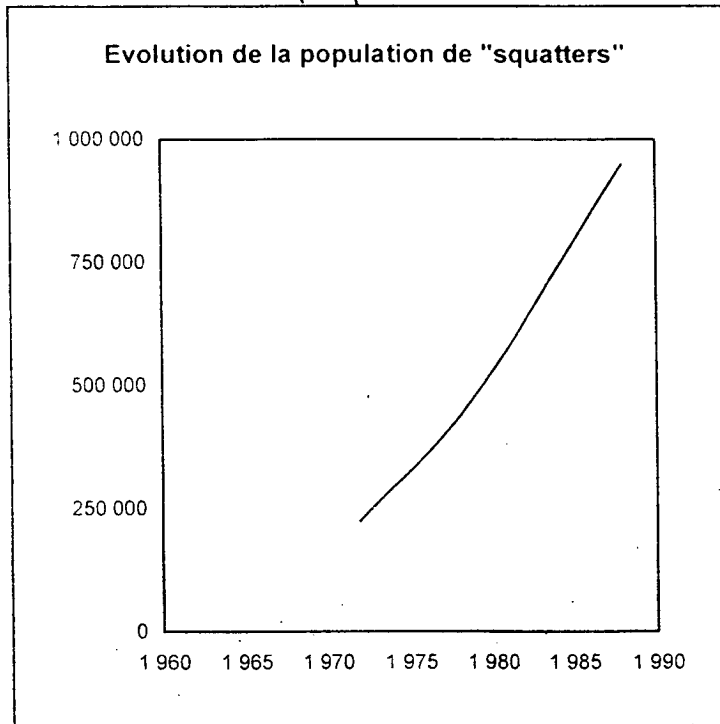
Même si les chiffres utilisés ont une certaine marge d'erreur on peut penser que ces courbes sont relativement fiables. Elles traduisent un phénomène de gonflement brusque des populations urbaines et l'accroissement des quartiers dit « informels ». Ce phénomène s'est produit dans la plupart des grandes villes d'Afrique (VENNETIER).

Graphique n°1

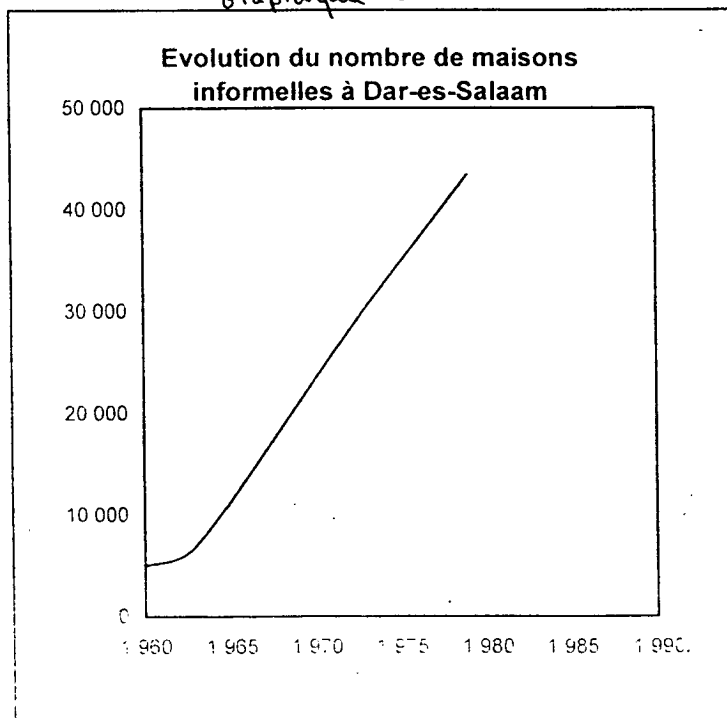
Evolution de la population de Dar-es-Salaam entre 1887 et 2000 (prévisions)

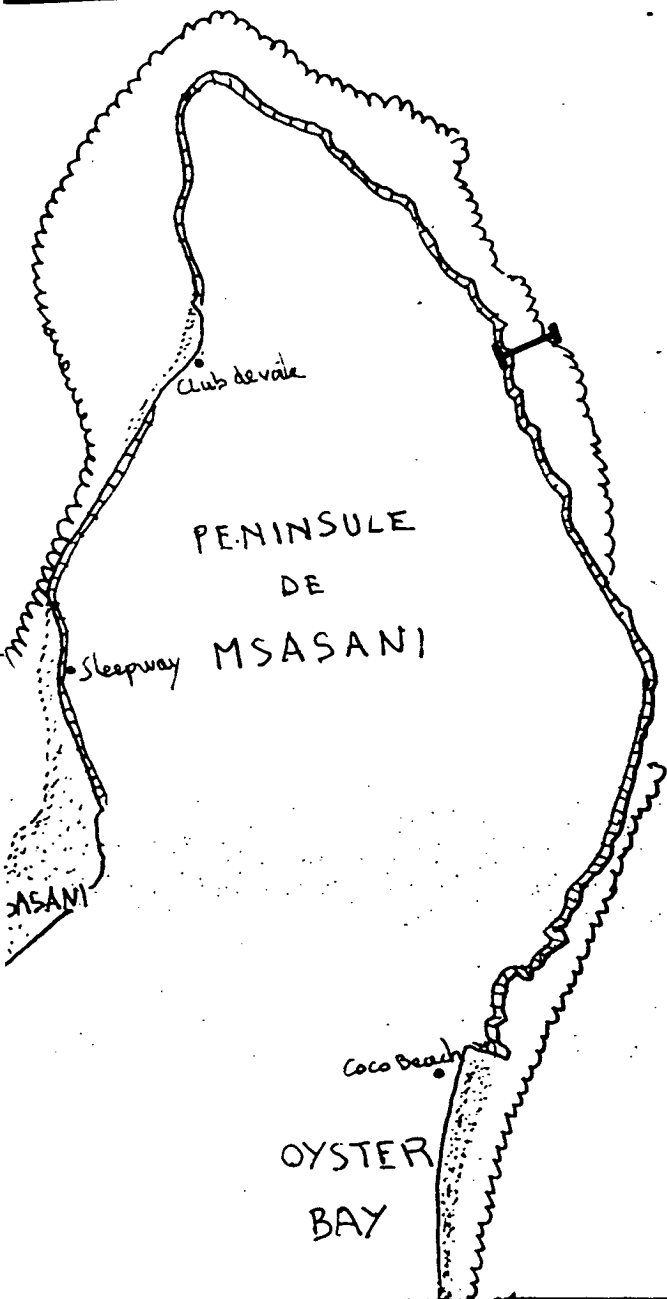


Graphique n°2



Graphique n°3





O C E A N
I N D I E N

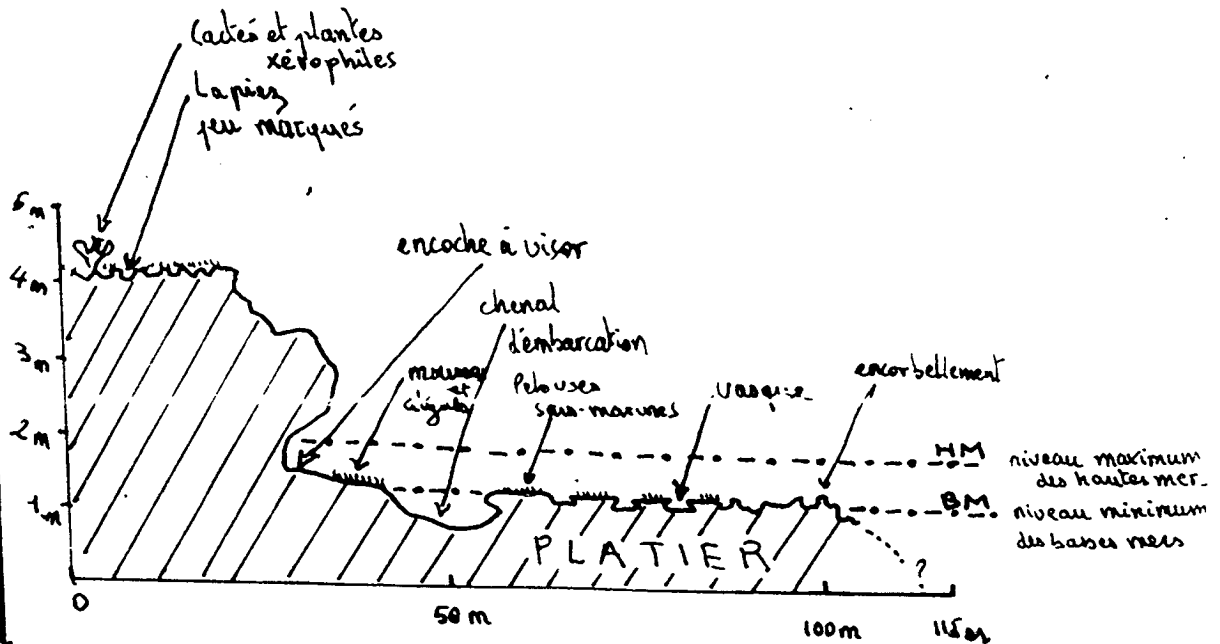
LEGENDE

- Limites du récif frangeant
- Plage à marée basse
- Falaise vive
- Lieux touristiques
- Plan de la coupe (ci-dessous)

échelle : 1/25 000 ième

Sources :
Carte topographique
et observations
personnelles

COUPE (APPROXIMATIVE) DU RECIF FRANGEANT DE LA PENINSULE DE MSASANI





DESPITE numerous reminders on the dangers facing the Kunduchi Beach Hotel in Dar es Salaam due to sea erosion, the authorities concerned seem oblivious to the adage that 'a stitch in time saves nine.' They have so far done nothing to save the once beautiful hotel from being swallowed up by the Indian Ocean. The shore line, which initially was more than 200 metres from the hotel, is now on the verandah. The above picture taken over the weekend by Muhidin Issa Michuzi tells the rest.

DAILY NEWS

31/12/97

Kunduchi Beach Hotel a shambles

By Aidan Cheche

THE Kunduchi Beach hotel is about to be swollen by the Indian Ocean.

Some rooms could be filled with waters soon if nothing is done to prevent the problem.

Hotel Manager Melchiades Rutainurwa told *The Express* that in the early days of construction the sea was hundreds of metres away from the hotel. But now the sea waves are hitting the hotel.

"Forget about tourists, they hardly come these days," he said, looking at two guests signing registration forms at the reception.

The two, a man and a woman, looked at each other and laughed.

The hotel's furniture is worn out. It has never been painted since it was built 30 years ago and it looks almost deserted.

Services are poor. Asked to provide beer, the waiter disappeared for 10 minutes before bringing it. When he was asked to give change he went away for another 10 minutes

into the nearby Kunduchi village where he got the beer from.

Plans to sell the hotel failed. A Kenyan businessman turned down the offer to buy it and in recent weeks a new buyer has been almost identified by the government.

Nearby is Silversands hotel which changed hands from an Israeli businessman who sold it to the University of Dar es Salaam and now has been leased to a private company, the East African Enterprises.

A shareholder Mr Wilfred Wolfgang Zieri is the hotel manager with a lot of interest in sports like scuba diving to observe sharks and dolphins which he enjoyed in South Africa and the Pacific Ocean.

He enjoys feeding sharks and playing with them in the water. He believes sharks are harmless and would only attack divers if they are disturbed.

Mr. Zieri has introduced a new look at the Silversands by putting up a new African-type restaurant which blends with the local atmosphere: diners walk on the sand with sandals and children eat and play on the

ground as their parents sit on tables. Target is to make it an informal African middle class home.

From Silversands, visitors can be taken by boat on a tour to nearby Mbudya island which is a marine reserve. Other islands which could be used for tourism in the area include Pungume, Fungu Yasin, Bongoyo and Sinda.

The campsite at the Silversands caters for campers who come with overland *Safaris* from Scandinavia, Germany and the Netherlands about four or five times a year.

Some visitors from Silversands come after visiting Arusha which has a lot of game.

Mr. Zieri is co-ordinating efforts to check dynamite fishing. Illegal fishing is rampant

in the Kunduchi beach area which results in fewer fish catch for artisanal fishermen because the bombs kill the small fish and destroy the coral reefs where the fish breed, live and feed.

Rungwe Oceanic Hotel is a stone-throw from Silversands and its proprietor, Wilfred Mwakitwange has denied rumours that he is indebted and the hotel has been auctioned by a bank to recover the money.

His hotel also has few visitors.

However, Mwakitwange has no water problem after digging a bore hole to provide clean water for drinking and feeding his cattle in a ranch behind the hotel.

Investors to put up bridge at Magogoni ferry

By Guardian Reporter

INVESTORS are welcome to build a bridge across the Magogoni ferry, joining the city centre with the Kigamboni suburb.

Mr Abdi Mshangama, the Principal Secretary in the Ministry of Works, said in an interview yesterday that the invitation extended to local or foreign investors to construct a bridge across the Magogoni ferry was an indicator of future partnership in the public works sub-sector.

It provides an opportunity for enlisting the resources and expertise of the private sector in constructing other bridges to ease transport problems facing the general public, he noted.

Under the new arrangement, investors would enter into a contract with the government so that on completion, the former would charge a low price for users to recover construction costs.

"Once the costs are recovered, the investor will be obliged to hand over the bridge to the government. The latter will continue appropriating it under public ownership," he explained.

The phenomenon was not entirely foreign, and it promised to ease communication problems in areas

where the government was slow or unable to address communication problems, he said.

The decision could also give room for investors to launch funds into the road sector, since the government was routinely unable to meet the costs of road maintenance, he pointed out.

"The government will be more circumspect about the contracts to be drawn up with private contractors. The low-income earners should not be adversely affected in such an arrangement," he emphasized.

Bridge building at the Magogoni-ferry would be commenced from Kurasini area close to the port to Mjimwema at Kigamboni where it would join two other major roads, he said.

The new bridge will offer a wide range of choices for users. These range from using the bridge to walk across, driving or boarding a bus, as well as taking pontoon services to cross the channel, now a huge bother for Kigamboni residents in particular.

Available road and pontoon facilities would not affect cost recovery. Presently, going round the channel by road takes up a distance of 47 kilometres, which the bridge would cut down to three kilometres, he said.

Were the bridge to be constructed, investors would start seeing the Mjimwema area and most of the adjacent district as a natural extension of the city centre, he noted.

Bridges could also be spanned across major rivers like Pangani and Malagarasi, which at several places were a great inconvenience to travellers and local people, he stated.

Construction of the Rufiji river bridge to be funded by the Kuwait government would start in July, he said. The bridge is a vital component of the Kibiti-Lindi road project.

Bibliographie

Documents universitaires

BRAIN A.R.L. *The political economy of urbanisation in Tanzania*, PHD Thesis, University of British Columbia, 1979.

CHITTICK N. *Relics of the past in the region of Dar-es-Salaam* Tanzania Notes and records, N°71, 1970, p 65-69.

FIMBO G.M. *Law and urban planning: a study of state intervention in urban in Tanzania*. PH Thesis, university of Dar-es-Salaam, 1988.

GILLMAN C.C. *Dar-es-Salaam 1860-1940: a story of growth and change*. Tanzania Notes and Records 20, 1945, pp1-23.

GLEAVE M.B. *The Dar-es-Salaam transport corridor: an appraisal*, African Affairs, 91, 1992, pp 267

ILIFFE J. *A History of the dock workers of Dar-es-Salaam* Tanzania Notes and Records, N°71, 1970, p119-149

KAZIMOTO N. *The city council of Dar-es-Salaam* Tanzania Notes and records, N°71, 1970, p 172-173

KIRONDE J. M. *The evolution of the land use structure of Dar-es-Salaam, 1890-1990 : a study in the effects of land policy*, Thèse, Université de Nairobi, Departement of land development, faculty of architecture, design and development, Avril 1994, pp 533

LOIRE G. *Gens de mer à Dar-es-Salaam*, éditions Karthala, 1993, pp 223.

LUGALLA J.L.P. *Koloniale und nachkoloniale Stadt-planung in Dar-es-Salaam*, Johann Wolfgang Goeth Universitat, Frankfurt-am-Main, 1970.

LYALL A. *Land Law and Policy in Tanganyika, 1918-1932*, LLM Thesis, University of Dar-es-Salaam, 1973, p80.

MASCARENHAS A. *The port of Dar-es-Salaam*. Tanzania Notes and record, N°71, 1970, p 85-119

MASCARENHAS A.C. *Urban development in Dar-es-Salaam*. MA thesis, University of Los Angeles, 1988.

SCOTT R.R. *Public health in Dar-es-Salaam in the twenties*, East african medical journal, VOL 40 N°7, 1963, pp 347

SUTTON J.E.G. *Dar-es-Salaam : a sketch of a hundred years*. Tanzania Notes and Records N°71, p 1-21

SWANSON M. *The sanitation syndrome: bubonic plague and urban native policy in the cape colony 1890-1909*, Journal of african history, VOL 18, 1977, pp 387-310.

SWANTZ L. W. *The Zaramo of Dar-es-Salaam : a study of continuity and change*. Tanzania Notes and Record, N°71, 1970, p157-165

TEMPLE P.H. *Aspects of the geomorphology of the Dar-es-Salaam area*. Tanzania Notes and Records N°71, 1970, pp21-54.

VON SICARD S. *The lutherian church on the coast of Tanzania 1887-1914*. Almquist and wiksells Boktryckeri A B, upsalla, 1970, p59.

Rapports officiels

MINISTRY OF TRANSPORT (Tanzanie) *Feasibility study of Klgamboni crossing*, Avril 1990

CITY COUNCIL (Tanzanie) *Dar-es-Salaam Master Plan Tanzania*, Septembre 1979.